Tome III. N° 13 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Oct. 1920

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Œuvres dans les Hommes

Victor Hugo ou la Légende d'un siècle

De récents travaux (ceux notamment de mon collègue Louis Barthou, concernant Juliette Drouet, Mme Victor Hugo, Sainte-Beuve) ont attiré l'attention et la discussion sur l'olympien exilé de Guernesey, sur la troisième idole de la démocratie, ou de ce qu'il en reste, les deux autres, d'un culte plus affaibli, étant Gambetta et Renan. Les circonstances de l'existence, un court mais instructif passage à travers la famille de l'illustre poète et grand comédien méconnu, m'ont permis de recueillir aussi quelques renseignements inédits sur cette figure historique et légendaire. D'où les remarques que je vais consigner ici. Elles seront, est-il besoin de le dire, d'une complète objectivité. La critique est un art qui tend à devenir une science, et, sans doute, la première des sciences. L'œuvre est intimement liée à l'homme, à ses habitudes, à ses qualités, à ses vertus, à ses vices, à ses travers. Au cours de ces études, je compte

examiner les œuvres dans les hommes et à la lumière des hommes qui les ont créées. Je ne vous dirai pas : « J'aime ou je n'aime pas. » Je vous dirai : « Il me semble que c'est ainsi que les choses se sont passées ou se passent. » Ceci est une suite et un complément à mes *Souvenirs*, ainsi qu'au *Monde des Images* et à l'*Hérédo*.

On ne peut comprendre grand'chose à Hugo, ni au romantisme, dont il est le père numéro deux (le père numéro un étant Chateaubriand), si l'on ne tient compte de ce fait, psychologique et primordial, qu'il y a en lui prédominance du don verbal, réellement extraordinaire et quasi tératologique, sur la raison et même sur l'imagination. Hugo est le cas d'un homme, exceptionnellement riche en vocables de toutes couleurs et de tous flamboiements, et en assemblages rythmiques de vocables, assez pauvre en imagination, et indigent en raison. Son œuvre est à sa ressemblance. Elle donne à l'oreille un immense plaisir, à la sensibilité intellectuelle un plaisir moindre, à l'esprit une perpétuelle déception.

La surabondance verbale et rythmique de Victor Hugo n'a pas besoin d'être démontrée. C'est un « phasique », c'est le « phasique » par excellence, chez qui le mot appelle le mot, par écholalie, synonymie, et tous les échos intérieurs connus, chez qui la métaphore appelle la métaphore. Une grande partie de son prestige, de la fascination qu'il a exercée sur ses contemporains, vient de là. Il aimait les mots, il jonglait avec, il les assemblait, les coupait, les désarticulait, en latin comme en français, dans des à peu près fort amusants et des calembours souvent ingénieux, qui lui donnaient (vu son immense orgueil) l'impression du sublime. A Guernesey, sur la porte de la chambre de son ami intime, et intime ennemi Vacquerie, flamboyait cette devise : « I, ora, clama... » Prie, va, crie ! Vacquerie ne priait guère, il ne clamait pas non plus, mais il allait, clabaudant, tant qu'il pouvait.

Monsieur, je suis un diable et vous êtes un ange,
Mais, quand vous vous moquez de la gaîté que j'ai,
Je rêve que quelqu'un vous a pris votre G...

Artificier du verbe, Hugo le fait jaillir et tourner en girandoles, en soleils, en fusées, en étoiles, avec une presti-

gieuse habileté. Quelquefois, les baguettes retombent, dans une odeur de brûlé. L'auteur de la *Légende des siècles* et de la *Fin de Satan* n'a jamais médité cinq minutes sur un sujet quelconque. Il rêvassait volontiers devant la mer, le soleil et les étoiles, ce qui n'est pas du tout la même chose, les prenant à témoin, pendant son exil, de la méchanceté de Louis Bonaparte et de ses perfections à lui, Hugo. Mais sa méthode de travail, que nous connaissons, excluait tout ce qui ressemble à une méditation, encore qu'il ait écrit magnifiquement, et d'autant plus magnifiquement qu'il ne le ressentait pas :

Il n'est point de brouillard, comme il n'est point d'algèbre,
Qui résiste, au milieu des nombres ou des cieux,
A la fixité calme et profonde des yeux.

A Guernesey, les choses se passaient ainsi : le maître déjeunait à Hauteville House, dans sa salle à manger de porcelaines combinées en H (*les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom*, a dit, par mimétisme, Vacquerie), en compagnie de sa femme légitime et de ses fils Charles et François, de sa belle-sœur Mme Julie Chenay (la tante Chenay), née Foucher, qui lui servait de secrétaire et de tête de Turc : c'était une pauvre petite femme, que j'ai bien connue, très effacée, très croyante, annihilée et tremblante encore devant la mémoire du semeur de pages. Après le déjeuner, il trifouillait un peu dans sa bibliothèque, dans ses souvenirs, abondants et somptueux, parmi ses invités, quand il en recevait, puis partait, seul ou en compagnie de Mme Juliette Drouet, sa vieille maîtresse, dont il avait aménagé la maison, de style moyenâgeux, vingt pas au-dessous d'Hauteville House. Promenades dans l'île, au bord de la mer, de cet « Oceano nox » ou « Oceano lux » qu'il aimait, comme la famille et la gloire, pour de bon. On peut dire de ces quatre objets, la femme, l'argent, la gloire et la mer, qu'ils furent les quatre passions sans chiqué de son existence terriblement artificielle. La plupart du temps, il dînait chez Juliette Drouet, où il forçait quelquefois ses fils à venir aussi. Mais qu'il y passât la nuit, quelques heures seulement, ou qu'il rentrât coucher à Hauteville, le matin, dès cinq heures en été, six heures en hiver, il était debout, et alors le grand jeu commençait.

Il y avait, tout en haut de la maison, il y a encore une pièce vitrée, à laquelle on accède par un étroit escalier, chambre de trois mètres carrés environ, sans cheminée, d'où la vue s'étend sur le petit port, sur la mer. C'est le Look-out. En été, quand le soleil tape, il y fait une chaleur effroyable. En hiver, le froid doit y être vif. C'est là que le fauve verbal et métaphorique avait sa cage, sa table de travail, son encre, sa plume, son beau papier, rêche et plein, de Hollande, et son entraînement. De cinq heures à midi, sans s'interrompre une minute, sans débrider, n'écoutant que l'éclatement des mots, des syllabes et des rythmes dans sa mémoire héréditaire (première chambre imaginative) et dans sa mémoire personnelle (deuxième chambre, avec coloration), il couvrait les feuilles et les feuilles de son écriture grasse, violente, rapide, qui a le trait du désir et l'allure du galop, où les lettres mènent la charge par petits groupes, serrés d'abord, puis détendus et bondissants. Une page couverte, vlan, il la jetait sur le sol, songeant à l'arbre qui donne sa feuille, et continuait ainsi, sans une rature, jusqu'au coup de canon de midi. Alors il s'arrêtait net, quittait sa table et sa cage, redescendait, et Mme Chenay avait charge de recueillir et de colliger, l'encre étant encore fraîche, ces fruits du génie romantique pour les compotiers de la littérature et de l'histoire. Cet acte de procréation forcenée, graphique-verbale, une fois accompli, le lion se sentait soulagé. Il n'y revenait pas de la journée et il s'était fait ainsi une hygiène à lui, cocasse, pittoresque, pas si bête, puisqu'elle le mena en somme, laborieux et vert, au delà de quatre-vingts ans.

D'ailleurs il dessinait, comme il écrivait, selon un plan très vague et à peine dégrossi, partant d'un pâté d'encre pour aboutir à un château fort impressionnant, d'une tache de café pour faire une tête de pendu ou de gourmand, d'un estompage de cendre pour simuler la brume ou l'embrun. Dis-moi comment tu manges et je te dirai qui tu es. Hugo mangeait voracement, sans grand discernement, cassant de ses cent vingt-huit dents, solides jusqu'au bout, les noisettes de Théocrite et les carapaces de Neptune, puis faisant, à la fin du repas, une olla-podrida, son « gribouillis » de hors-d'œuvre, de légumes, de salade et de dessert. Au fond de tout cela, il y a ce sentiment orgueilleux — « moitrinaire », disait mon père — que le génie, butinant et

recueillant tout, n'a besoin de classer rien. Le maître (d'erreurs somptueusement vêtues) avait horreur de toute discipline intérieure, ainsi que de toute hiérarchie ; et le sublime lui apparaissait sous les espèces du spontané et du mélimélo. Il passa cinquante ans à draper, en amour du peuple, son amour de la confusion, de toute confusion, à condition qu'elle fût rythmique.

Voici pour le vocable ; et je concéderai, tant qu'ils le voudront, aux admirateurs fervents de Hugo, que ses ressources verbales sont presque inépuisables. Je n'en dirai pas autant de ses facultés immédiatement imaginatives, à tous les degrés. On sait qu'une des caractéristiques du chef-d'œuvre, c'est d'être le développement harmonieux d'une puissante image centrale, initiale, laquelle éclaire et hiérarchise tous les couloirs, compartiments et aussi toutes les perspectives de l'œuvre chef : *Robinson Crusoé*, c'est l'image de la terreur dans la solitude, laquelle va en diminuant, selon la progression habituelle à Daniel de Foë. *Don Quichotte*, c'est l'image de la disproportion entre le réel et le rêve, thème repris ensuite par Flaubert, dans *Madame Bovary*. *Tartuffe*, c'est l'image de la discordance, utilisée et utilitaire, entre ce que l'on exprime et ce que l'on ressent, entre l'attitude et l'âme. Inutile de multiplier ces exemples. Prenez maintenant les romans les moins manqués de Hugo et essayez de caractériser leur image centrale, point de départ et guide de leurs développements. A quoi rime ce faux Robinson, qui s'appelle *les Travailleurs de la mer?* Quelle est la substance imaginative des *Misérables?* Le fait qu'un forçat peut être un brave homme et un héros? Mais un non-forçat aussi. Je ne parle pas de *l'Homme qui rit*, qui repose tout entier sur une grimace musculaire, ni de *Notre-Dame de Paris*, cette estampe manquée. Chez Hugo, la grande image, spontanée ou provoquée, génératrice de l'œuvre, est faible, courte, ou absurde, ou platement antithétique. Absence de sujet dans *Ruy-Blas*. *Hernani* repose sur le même contraste primaire que *les Misérables* (le bandit héroïque et généreux), sur une historiette de promesse non tenue à la clé. Sans la musique ingénieuse des vers, ce serait le néant, au même titre que les niaiseries, faussement classiques, qu'*Hernani* prétendait combattre et supplanter. Dans *le Roi s'amuse*, nous voyons un François Ier de café du Commerce et le rhabillage de Quasimodo en Triboulet. Partout indi-

gence de l'imagination première, celle qui sert de cœur (*punctum saliens*) et d'animatrice aux vrais chefs-d'œuvre.

L'imagination seconde, celle des épisodes, est plus robuste et plus variée, chez Hugo, que la précédente, sans atteindre cependant, même de loin, à la puissance et à l'opulence des épisodes shakespeariens, pour prendre, comme point de comparaison, un génie authentique. Dans Shakespeare, comme dans tout constructeur de chefs-d'œuvre, l'épisode ou le personnage accessoire servent à mettre en valeur le thème central ou le protagoniste. Laërte, par son courage impulsif, Ophélie, par son délire, expliquent et exhaussent ceux d'Hamlet. Rien de tel, chez Hugo. Ses personnages secondaires sont des passants, souvent des badauds, qui entrent et sortent sans nécessité, qui pourraient disparaître sans inconvénient. Ses épisodes sont des ornements, quelquefois amusants, parfois pittoresques, toujours hors trame, des accidents non reliés à la substance. Je comparerais les « second plan » de Shakespeare à des miroirs inclinés, permettant de mieux voir certains aspects cachés des protagonistes et reflétant une partie de l'ensemble. D'où leur intérêt pour les commentateurs. Les « seconds plans » de Hugo ne sont que des clinquants et des fragments de verre de couleur. Pendant qu'il écrivait, une poussière dorée lui tombait dans l'imagination, dont son orgueil faisait aussitôt une pépite d'or. Il la collait là, tout de suite, au petit bonheur, se disant qu'elle ferait toujours bien et qu'il ne pouvait pas se tromper.

L'arbre à la fleur disait Nini.....
Un âne descendait au galop la science.....

Il y a, dans cette œuvre au petit bonheur, (parmi de grands bonheurs d'expression), trop de ces ânes et trop de ces Ninis. A son image, s'exaltant, s'encourageant de son exemple, Gautier, Banville et aussi Flaubert, ont joué de l'âne et du nini, semé leurs poèmes, contes et romans, de ces accessoires caducs, qui entraînent, dans leur chute, des pages entières, quand ce n'est pas toute l'œuvre. Tout écrivain de race écrit d'abord pour s'amuser, c'est entendu, et s'il ne s'amusait d'écrire, il serait un maître d'ennui. Mais il n'a pas le droit de s'amuser (par orgueil, ou imitation d'un orgueilleux) avec des riens.

L'imagination tierce, celle des métaphores immédiates, est, chez Hugo, quelquefois remarquable et vigoureuse, souvent aussi flottante, vague et prévue. Il y a des métaphores de fond, correspondant à un rapport naturel, deviné, pressenti, entre les choses, entre les gens et les choses. Il y a des métaphores de surface, plus cursives, mais qui enchantent l'oreille, l'œil, le frisson tactile du lecteur ou de l'auditeur. Les premières, fréquentes chez Dante, chez Byron, chez Mistral, chez Lamartine, chez Musset, sont rares, mais quasi divinatoires, chez Hugo. Les secondes abondent et surabondent. Les premières rapprochent le poète du savant et donnent son plein sens à l'ancienne expression : la gaie science. Les secondes réveillent la sensibilité, en lui rendant sa fraîcheur première, et restituent en nous l'odeur de la rose à son image, le goût de la pluie au mot « pluie », la mélancolie de l'automne à l'aspect d'un arbre jauni, etc... Hugo, esprit peu scientifique, est maître et roi dans ce second domaine, plus accessible que le premier à la foule, et où ses trouvailles sont infinies. L'inclinaison de ses idées politiques, à partir de la quarantaine, l'a forcément fait foisonner en ce qui se remarque chez lui (section des images) de plus immédiatement accessible aux masses et au *servum pecus*. Il est le barde du suffrage universel.

Il existe une image Dante, reconnaissable, comme celle de Lucrèce (avec qui l'Altissime a plus d'un point de contact), à son raccourci elliptique, en forme d'abîme, de gouffre plongeant, au fond duquel une vérité âpre, mais lumineuse. Il existe une image Mistral, précise, embaumée, où le lyrisme est l'épanouissement de l'épique. Il existe une image Baudelaire, vireuse et grimaçante, dans son imprévu souvent brutal. Existe-t-il une image Hugo? Oui. Elle est généralement visuelle. Le type, cent fois ressassé, en est, dans la *Tristesse d'Olympio*

Comme un essaim chantant d'histrions en voyage,
Dont la troupe décroît derrière le coteau,

en qui l'auteur voit l'image de nos passions s'éloignant

... avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau.

C'est l'estampe regardée. C'est joli et c'est juste. Mais

il y a plus ample : et nous voyons, dans *Plein ciel*, la comparaison du pêcheur « vague comme un rêve » et du filet de la nuit sur la mer...

... Et tandis que les heures sonnent,
Ce filet grandit, monte, emplit le ciel des soirs,
Et dans ses mailles d'ombre et dans ses réseaux noirs
Les constellations frissonnent.

Le trépied y est, le mouvement aussi, conformément au conseil d'Eumolpe, dans le festin de Trimalcyon...

Ut cortina sonet, celeri distincta meatu.

Nous sommes ici à la cime de Hugo, qui n'est pas elle-même la cime de l'épique, ni du lyrisme (nous venons de voir pourquoi), mais qui donne aux demi-lettrés l'illusion d'être la cime des cimes. Ce que j'exprimerai en disant que, chez Hugo, la qualité du trompe-l'œil et du trompe-l'oreille (sinon du trompe-l'entendement) est inimitable. Si nous admettons, dans l'imagination, les trois paliers que je viens d'énumérer, il atteint au sublime dans le premier palier, assez fréquemment, rarement dans le second, jamais dans le troisième, qui est celui de l'imagination double, héréditaire et personnelle, de l'imagination conceptionnelle, de l'imagination créatrice du chef-d'œuvre.

Prenons l'ensemble de ses poèmes. L'imagination lyrique y est courte et vite retombante...

C'était le grand cheval de gloire
Né de la mer, comme Astarté
A qui le soleil donne à boire
Dans les gouffres de la clarté.

Cela commence presque comme Pindare et tourne aussitôt au Ducis. Au lieu que l'imagination épique (c'est-à-dire appuyée sur un récit, sur un ensemble de réalités, historiques ou légendaires) se maintient pendant tout un poème. Voir *les Châtiments* (*facit indignatio versum*) et la *Légende des siècles*, passim. Ce second ouvrage, étant plus long, comporte plus de ratés que *les Châtiments*.

Qu'en conclure? Sinon que Victor Hugo (contrairement à ce qu'ont voulu établir, sauf Sainte-Beuve, la plupart de ses critiques et commentateurs) avait besoin, pour maintenir

son souffle assez court, d'un étai extérieur à lui-même. Son chef-d'œuvre, en prose, c'est incontestablement *Choses vues*. Là, il raconte ce qu'il a observé, et il le raconte merveilleusement bien. Chez les auteurs à hérédité tiraillée, comme c'était le cas pour Victor Hugo, l'observation, lucide et exacte, est une rampe nécessaire et qui remplace à peu près la raison. Je dis à peu près, car rien ne vaut, bien entendu, comme gardienne d'un flot d'images, même sublimes, épiques ou lyriques, arrachées à la mémoire ou à la nature, rien ne vaut l'éternelle Raison. Plusieurs contemporains de Shakespeare (notamment Cyrille Tourneur, dans la *Tragédie du Vengeur*) ont cherché et manqué *Hamlet*. Shakespeare l'a réussi, en deux fois, parce qu'il a mis ce conflit du déraisonnable sous la sauvegarde immanente de la Raison.

J'ai dit que la raison, chez Hugo, comme chez la plupart des romantiques, était indigente. Il la traitait en faculté secondaire, d'abord parce qu'elle gênait et bridait son énorme instinct sexuel, ensuite parce qu'il croyait (et il imposa à ses disciples de le croire) que le dérèglement était plus beau. En tout cas, il lui paraissait plus commode. Le romantisme est une espèce de codification du dérèglement, en politique, en morale, en esprit, en syntaxe et, comme tel, une béatification de l'impulsivité. Cette question, qui a fait couler tant d'encre, est en somme assez simple. Le rejet de toute discipline intérieure, en art et en littérature, c'est le romantisme. On peut l'étudier, chez Hugo, comme disent les chimistes, à l'état naissant. Chemin faisant, deux axiomes romantiques :

Axiome I. — Un monsieur qui trouve des mots imagés en surabondance, pour exprimer tout ce qu'il ressent, est un génie.

Axiome II. — Un génie peut tout se permettre.

Le papa Renouvier, dans sa stupidité criticiste et critique, s'est donné beaucoup de mal pour essayer d'extraire une philosophie de l'œuvre d'Hugo. Effort comique et qui a abouti à un des ouvrages les plus fastidieux et les plus vains de tous les temps. Il y a bien une « philie » dans Hugo, mais c'est une autophilie. Rarement homme eut moins d'humilité — au sens chrétien, — s'aima et s'admira lui-même avec une candeur plus dévoilée. Il a écrit tout un volume, *William Shakespeare* (il n'avait jamais lu, ni ne lisait jamais Shakespeare, qu'il connaissait à travers son fils François,

traducteur de l'œuvre shakespearienne), à seule fin de démontrer que chaque pays ayant son génie représentatif, le génie représentatif de l'Allemagne était Beethoven (et non Gœthe) et le génie représentatif de la France : Victor Hugo. Quand il parle de lui-même (à qui il pense tout le temps), il se désigne généralement ainsi : « L'homme qui écrit ceci... » ou « celui qui écrit ceci. » Sa plume tremble et se mouille rarement, car sa sensibilité disparaissait sous sa sensualité, comme sous un cuir de buffle, mais, quand cela lui arrive, c'est qu'il pense à soi. Il y a, dans *les Misérables*, un épisode émouvant et pas chiqué : celui où un hideux bourgeois (lecteur de Ponsard, évidemment), du nom de Bamatabois, met de la neige, pour s'amuser, dans le cou de la prostituée incomparable Fantine. Jean Valjean, forçat délicieux, secoue Bamatabois comme il faut. Or, Jean Valjean, c'était Hugo (nous le savons par ailleurs) à qui l'aventure était arrivée. Un si beau trait de son Victor héros, après dix ans, l'émeut encore au point de lui arracher une page humaine — non pas humanitaire, mais humaine. Il tressaille au souvenir de cette intervention hardie, généreuse, épatante.

Quand je me sens un peu morose, j'ouvre l'*Histoire d'un crime*, le livre le plus comique, et involontairement, des temps modernes. Aussitôt, je me trouve ragaillardi. La structure de l'ouvrage est très simple : on y voit quatre hommes sombres, Louis Bonaparte, Maupas, Morny et Saint-Arnaud, occupés à perpétrer cette besogne sombre, qui fut le Coup d'État, et à coffrer des parlementaires un peu récalcitrants, au milieu d'une indifférence totale, ou quasi totale, de populo. Mais un homme de lumière, ceint de son écharpe, et brandissant des foudres verbales, se dresse contre ces assassins de la Constitution. Un homme, que dis-je, un demi-Dieu, bon comme le pain, terrible comme le feu, juste comme la balance, magnanime comme Cinna, vengeur comme le Cid, législateur comme Solon, détaché de tout comme Cincinnatus, chef absent d'une résistance invisible, qu'il encourage de paroles immortelles. Existe-t-il, dans Plaute, Molière ou Labiche, un dialogue plus mirifique que celui-ci !

L'ouvrier mécanicien alla à la porte de la rue, s'assura qu'elle était bien fermée, puis revint, et dit :

— Il y a beaucoup d'hommes de bonne volonté. Ce sont les chefs qui manquent. Écoutez, citoyen Victor Hugo, je puis vous dire cela, à vous... — et il ajouta en baissant la voix : — J'espère un mouvement pour cette nuit.

— Où?

— Au faubourg Saint-Marceau.

— A quelle heure?

— A une heure.

— Comment le savez-vous?

— Parce que j'en serai.

Il reprit :

— Maintenant, citoyen Victor Hugo, s'il y a un mouvement cette nuit dans le faubourg Saint-Marceau, voulez-vous le diriger? Y consentez-vous?

— Oui.

— Avez-vous votre écharpe?

Je la tirai à demi de ma poche. Son œil rayonna de joie.

— C'est bien, dit-il, le citoyen a ses pistolets, le représentant a son écharpe. Tout le monde est armé.

Je le questionnai :

— Êtes-vous sûr de votre mouvement pour cette nuit?

Il me répondit :

— Nous l'avons préparé, et nous y comptons.

— En ce cas-là, dis-je, sitôt la première barricade faite, je veux être derrière, venez me chercher.

— Où?

— Partout où je serai.

Ce « partout où je serai » est grand comme le monde! Ceci n'est pas moins lapidaire :

On se serra la main.

Michel me dit :

— Hugo, que voulez-vous faire?

Je lui répondis :

— Tout.

— C'est aussi mon avis, dit-il.

Il y en a comme cela pendant quatre cents pages grand format! Chose singulière, la prodigieuse bouffonnerie de cette *Histoire d'un crime* a passé inaperçue des contemporains. Le côté Panurge de ce conspirateur pour rire (un Panurge qui avait l'embouchure de l'Apocalypse) a échappé

aux « Zoïle », fort inoffensifs, du héros coliquard du Deux Décembre, depuis Veuillot jusqu'à Barbey d'Aurevilly. Il y aurait, pour un pointeur gai et bon enfant, une édition, avec gloses et notes, à faire de cette *Histoire d'un crime*, où la boursouflure du *moi* romantique est plus visible que partout ailleurs. *Napoléon le Petit* est rigolo, mais ne va pas à la cheville de cette « histoire », où le crime, absent, est remplacé par une vanité qui se porte bien. Dans ce cas, « l'homme qui rit » n'est plus Gwymplaine ; c'est le lecteur.

Décidément, je ne résiste pas au plaisir de citer encore un morceau de cette farce solennelle, et, partant, unique en son genre ; c'est tiré du chapitre *le Massacre*. (En vers, Hugo disait « l'Hécatombe », à cause de la rime avec « tombe ».)

Bastide arriva avec Chauffour et Laissac.

— Bonnes nouvelles, nous dit-il, tout va bien.

Sa figure grave, probe et froide, rayonnait d'une sorte de sérénité civique. Il revenait des barricades et allait y retourner. Il avait reçu deux balles dans son manteau. Je le pris à part, et je lui dis :

— Vous y retournez?

— Oui.

— Emmenez-moi avec vous.

— Non, répondit-il. Vous êtes nécessaire ici. Aujourd'hui vous êtes général, moi, je suis soldat.

J'insistai vainement. Il persista à refuser, répétant toujours :

— Le comité est notre centre, il ne doit pas se disperser. Votre devoir est de rester ici. D'ailleurs, ajouta-t-il, soyez tranquille. Vous courez ici encore plus de dangers que nous. Si l'on vous prend, on vous fusillera.

— Eh bien! lui dis-je, le moment peut venir où notre devoir sera de nous mêler au combat.

— Sans doute.

Je repris :

— Vous qui êtes sur les barricades, vous serez meilleur juge que nous de ce moment-là. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ferez pour moi comme vous voudriez que je fisse pour vous, et que vous viendrez me chercher.

— Je vous la donne, me dit-il; et il me serra les deux mains dans les siennes.

Il est un autre livre — moins divertissant, parce que

l'accent de la colère sans effectivité n'y est pas : je veux parler de l'ouvrage que Mme Hugo consacra à son illustre et volage époux : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie;* ouvrage visiblement retouché par le modèle en personne et où il apparaît, à chaque page, dans la posture la plus avantageuse. Convaincu que la postérité s'intéressait passionnément à ses faits et gestes, Hugo cultivait sa gloire naissante, puis montante, puis zénithale, littéraire, politique, philanthropique, jusque dans ses plus minimes effigies, ayant grand soin d'écheniller, de cacher, d'enterrer, de taire tout ce qui aurait pu apporter une ombre, ou une altération légère, à l'image olympienne qu'il désirait transmettre aux siècles futurs.

De là le cabotinage immanent (qui faisait, vers la fin, partie de sa nature), de là cette hypocrisie raffinée, qui fait de lui le prince des Tartufes, un Tartufe laïque, beaucoup plus complet et redoutable que le faux dévot imaginé par Molière et retouché, trop maladroitement, par La Bruyère.

Trois traits, que je garantis authentiques, exprimeront, mieux que de longs discours, ce côté « upocritès » du poète et dramaturge, en représentation perpétuelle sur les tréteaux de son orgueil.

Quand Hugo se payait une fantaisie extra-conjugale, et même extra-simili-conjugale (puisqu'il eut, pendant de longues années, deux ménages), il la notait ainsi, sur son carnet intime de dépenses : BIENFAITS : *quarante francs.*

« Bienfaits »... *bene facta...* les bonnes actions de M. Victor Libido... tout le romantisme sentimental tient dans ce petit mot. Car, en écrivant cet étonnant mensonge, Hugo ne pensait pas seulement à la postérité. C'était surtout pour lui, pour son traversin, qu'il adaptait ce masque généreux à la chiennerie, toute crue, afin de demeurer, à ses propres yeux autoaveuglés, « vêtu de probité candide et de lin blanc ».

Dans le recueil des lettres de voyage, que vient de publier Louis Barthou, sous ce titre : *Un voyage romantique en* 1836, on voit Hugo tenant sa chère Adèle, son Adèle bénie, le témoin de sa vie et de sa charité, que dis-je, de sa sainteté métaphorique, au courant des incidents du chemin, des humeurs de Célestin Nanteuil, des auberges, des visages et choses vus, etc... Mais tout cela est écrit — ainsi que dans une lettre fameuse des *Liaisons dangereuses* — pendant que Juliette Drouet, autre « ange béni », autre témoin de sa

vie et de ses « bienfaits », autre lumière dans le sanctuaire hugotique, coiffe ses beaux cheveux et revêt sa robe à ramages. Car Nanteuil était là, comme paravent et teneur du radieux bougeoir, comme chaperon et censé M. Juliette, tandis que Juliette devenait Mme Célestin. Le héros pur, le nuptial, auguste et solennel Victor Hugo, s'offrait ainsi le double piment de la petite amie, déguisée en légitime du compagnon de voyage, et de la légitime Adèle, jovialement dupée et bernée, au cours d'une édifiante correspondance. N'est-ce point là encore de la tartuferie, et la plus raffinée de toutes, la sensuelle?

Voici une autre anecdote que je tiens d'une source incontestable, une anecdote entre cent autres : un proche parent de Victor Hugo avait épousé une personne jolie et volage, qui faisait le bonheur sournois de Hugo et aussi d'un poète — appelons-le Jean Nul — qui fréquentait chez Victor Hugo. Celui-ci connaissait ce détail. Un soir que le parent en question était invité à dîner avenue d'Eylau, dans la saisissante petite maison qui abrita la gloire et le deuil, Jean Nul, intime de la demeure et assez sans gêne, tomba à l'heure du dîner. Hugo le prit à part :

— Mon cher Nul, mon parent un tel nous fait l'honneur de prendre ici, ce soir, son repas à notre table.

A quoi, Nul surpris :

— Mon cher maître, je serai heureux de le voir. Quel charmant convive !

— Vous ne comprenez pas, mon cher Nul. Mon parent, le chevalier un tel, nous fait le grand honneur de paraître à notre table, ce soir.

L'œil bleu flambait, sévère, au-dessus de la barbe blanche. Jean Nul comprit enfin, prit ses cliques et ses claques, et disparut. Mais, quelque temps après, le parent, sa jeune femme et Nul faisant ensemble visite à Victor Hugo, celui-ci emmena la jeune femme regarder quelques pieux ouvrages dans sa chambre, où ils demeurèrent une heure enfermés... Le beau de la chose, c'était le ton biblique, à la fois large et sermonneux, avec lequel le demi-dieu, tonnant et versifiant, ennoblissait et excusait ses moindres passades. Dès son adolescence, il avait été ainsi, face au public, et lyriquement avantageux. Avec l'âge, comme il arrive, ce tour s'accentua, et le prétendu descendant des comtes de Cogoluedo — il avait déniché ce titre espagnol je ne sais où — ne cessa de

jouer Ruth et Booz, jusque dans le plus vert des octogénismes. Dans le magasin des accessoires romantiques, ce père Noé, mâtiné de Priape, avait, pour son propre usage, plus de cent manteaux, brodés des plus édifiantes sentences.

J'ai vu des portraits d'Hugo à tous les âges, depuis la jeunesse jusqu'à l'extrême vieillesse. Les courants héréditaires se distinguent aisément sur une telle série, par les variations du masque, même quand on n'a pas connu les ascendants. Le premier daguerréotype, fort effacé, est d'un beau et charmant jeune homme, entrant dans la vie sur un char de feu. Puis c'est l'homme fait, le membre de la chambre des Pairs, bridant ses passions ardentes, tumultueuses, dans une redingote serrée et un pantalon de l'époque; le grand talent arrivé, l'académicien, qui va dans le monde, que l'on consulte, qui demande et obtient des grâces de condamnés, qui commence à bénir et à maudire, mais discrètement ; il se fait pincer, comme un potache, dans une bonne et même trop bonne fortune. Demi-scandale, heureusement étouffé. Entre temps, le drame Sainte-Beuve, confus, triste, lamentable : *Ainsi je t'ai chassé hors de chez moi, vil drôle.* Le fait est qu'avec son exposition de blanc à la fenêtre de Joseph Delorme, l'ermite rapace de la rue du Montparnasse (notre premier critique d'ailleurs, et à cent mille pieds au-dessus des meilleurs) n'est pas extrêmement sympathique. Sainte-Beuve, entre sa calotte et ses petites servantes, c'était le satyre de bibliothèque, qui pimente sa passade versifiée de la conscience de sa propre laideur. Il y a de l'eau de vaisselle dans son affaire, et ce Don Juan chauve du renfermé, ricanant à sa lucarne, derrière les cornes laurées de son grand ami, lève le cœur.

Plus tard, bien plus tard (*Nadar fecit*, ce bon et cher Nadar, avec qui j'ai tant ramassé de champignons jadis, à l'ermitage de Sénart), il y a la série de portraits du patriarche pensif, de l'art d'être grand-père, du vieillard enfoui sous la crème de sa barbe blanche et la neige de ses cheveux. Mais les grandes, étonnantes, significatives photographies, ce sont celles de la cinquantaine, où, sous le grand front bombé légendaire, apparaît le visage dur et froid, entre les yeux bleus, sous le menton glabre proéminent, la forte mâchoire, et cette musculature tendue de carnassier au repos. Une très jolie fille, s'y connaissant, admiratrice du poète, à qui je le montrai, en cette effigie, eut ce seul mot :

« Bigre ! » Je répondis : « En effet ! » On peut croire que Juliette Drouet, dans l'Ile, avait affaire à forte partie et que, plus d'une fois, elle dut envier le sort de la dédaignée d'Hauteville House, dont le front n'était pas moins vaste, ni la mine moins décidée que celle de son redoutable époux.

Le Hugo de 1851 à 1855 ressemble ainsi, d'une façon frappante, à Leconte de Lisle, homme glacial et féroce, dont les poèmes parfaits, marmoréens, congèlent l'eau dans les carafes et procuraient, il y a quarante ans, un plaisir polaire à pas mal d'ours blancs, rôdant sur les flancs du Parnasse. Il y a là un cas curieux de mimétisme par l'exécration ; car Leconte de Lisle abominait Hugo, pour la basse raison que l'on devine, et je l'ai entendu, de mes oreilles, à la nouvelle de la pneumonie qui devait emporter son concurrent heureux, s'écrier : « Il l'a bue et mangée, sa gloire, eh bien ! qu'il la digère ! » Mais il fallait voir le rictus et la chute concomitante du monocle.

Dans l'une de ces photos signalétiques, Hugo est debout, comme prêt à bondir. Il a écrit en bas, de sa main : « Regardant entrer le coup d'État. » On sent que ce n'est pas absolument vrai, mais cela faisait bien dans le paysage. Comme tous les chantres de la liberté et de la justice, Hugo était tyrannique avec les personnes de son entourage et d'un parti pris révoltant. Il fit, de la vie de son Adèle et de celle, parallèle, de sa Juliette, deux longs et durs supplices, dans lesquels de fades et mensongers biographes n'ont voulu voir que deux bergeries attendrissantes. Pour plus de détails, lire l'ouvrage, trop peu connu, de Paul Chenay, beau-frère et graveur, qui présente les choses tout à trac, d'un burin pas mal vitriolé. Ce n'est pas évidemment sans raison que sa fille Adèle, folle depuis, quitta la maison paternelle en compagnie d'un prétendu fiancé, qui devait l'abandonner lâchement ensuite. On imagine ce que pouvait être l'existence de cette pauvre enfant, dans cette demeure douloureuse, où la mère avait l'humiliation intolérable de la rivale et concubine, installée dix portes plus bas, dans cette société puritaine et guindée des « Sixties » de Guernesey, que la bigamie affichée de cet étonnant bonhomme devait horrifier, à bon droit.

Quand on lit certaines pages de *Choses vues*, celles notamment concernant Balzac, sa maladie et sa mort isolée, déçue, douloureuse, sous l'étreinte cardiaque, au milieu de son

bric-à-brac (car il aimait, comme son glorieux confrère, la brocante moyenâgeuse), on songe au tableau qu'il eût pu peindre de sa propre existence, telle qu'il l'avait faite et gâchée. De ses deux fils, étiolés, étouffés, tels deux rejetons sans air ni lumière, entre les racines du chêne géant, l'un, Charles, élégant, sceptique, raffiné, spirituel eté précocement dégoûté de la popularité, a laissé des volumes peu lus, mais verveux, *la Chaise de paille*, *la Bohême dorée*, *le Cochon de saint Antoine*. Il tenait de sa mère, et on devine qu'il devait la plaindre. L'autre, François-Victor Hugo, réfugié dans Shakespeare, qu'il traduisait, pour lequel il écrivait de magistrales préfaces, cent fois démarquées depuis, jamais égalées, était un sentimental lyrique et aigu, à la façon d'un Mercutio. Charles mourut tôt, peu de temps après avoir épousé une jeune fille charmante, et d'une incomparable beauté, qui devint ensuite Mme Lockroy. François, de santé délicate, l'avait précédé dans la tombe, sans avoir épousé la jeune fille, morte elle-même, qu'il aimait et à laquelle il était fiancé. Pendant plusieurs années, la distraction de cette morne famille d'exilés fut le spiritisme (cette sotte et dangereuse religion des athées et des esprits faibles), qui introduit, je l'ai maintes fois remarqué, le désordre et le malheur dans les maisons. Les cahiers, où sont consignées ces bizarres conversations de l'au-delà, existent certainement encore. Je les ai tenus jadis entre mes mains, non sans malaise, comme les témoignages indirects de l'esprit d'aberration, d'orgueil et d'impiété qui flottait sur Hauteville House, que n'exorcisait jamais aucune prière du maître et seigneur. Ce qui est le plus saisissant, dans l'ouvrage intitulé *Dieu*, ainsi que dans *la Fin de Satan*, c'est l'absence totale du sentiment du divin. Il y avait à cela une bonne raison : c'est que Victor Hugo s'était assez rapidement divinisé lui-même. Il se rendait un culte constant, et quiconque méconnaissait son autel, ou n'apportait pas l'encens requis, était à ses yeux un malfaiteur ou un sot, pour tout dire un cagot et un Zoïle manqué.

Après avoir été serré, il était, avec l'âge, devenu avare, et certains traits de ce vice (celui qui donne les plus grandes satisfactions, au dire des initiés), sous la signature V. H., sont célèbres. On connaît la réponse à l'ami indigent, sollicitant une aumône, « nous gravissons tous notre Golgotha », d'où le célèbre refrain des bohèmes, raillant Victor Har-

pagon : « Je golgothe, tu golgothes, etc... » Mme Edmond Adam, si généreuse, et qui connaît bien son Hugo, raconte qu'au moment de l'évasion d'Henri Rochefort, elle alla le solliciter de contribuer au petit pécule nécessaire. Il s'agissait, je crois, d'une trentaine de mille francs. Edmond Adam et elle en faisaient vingt mille. Elle demandait mille francs au maître, pour que son nom fût parmi les souscripteurs. Le maître, solennellement, avec un geste désolé, ouvrit un tiroir au hasard : « Regardez vous-même, chère amie, il me reste tout juste une centaine de francs. » Trente ans après, Mme Adam, notre chère patronne, en riait encore. Le plus joli, c'est qu'elle laissa toujours ignorer à Rochefort la pingrerie, à son endroit, de l'auteur des *Châtiments*.

Remarquons ici que l'avarice est humaine, comme l'orgueil et la luxure, et que ces défauts de caractère ne retirent, en somme, que peu de chose au génie littéraire, artistique ou militaire. Il a fallu toute la crédulité de l'incroyant dix-neuvième siècle, et sa propension à fabriquer des fétiches, des idoles de chair et d'os, pour admettre qu'un bipède parlant fût exempt de travers, ou de tares. On ne reproche pas à Victor Hugo de n'avoir pas été un saint. Ce serait ridicule. On lui reproche d'avoir voulu se faire passer pour un saint ; pour un sensible, alors qu'il était dur ; pour un généreux, alors qu'il était un grippe-sou ; pour un père de famille, alors qu'il était (et il le demeura jusqu'au bout) un incorrigible trousseur de cotillons ; pour un humble en esprit, alors qu'il était un démon du moi-moi-moi ; il ruinait ses éditeurs malheureux (notamment l'infortuné Lacroix) en les comblant de bonnes paroles. Il chipait les femmes ou les maîtresses de ses amis ou confrères, en bénissant leurs noces, leurs berceaux, leurs tombeaux. Il laissait partir une de ses filles, plutôt que de lui constituer une dot ; puis se répandait en lamentations, non sur la fugitive, mais sur lui-même. Il était rancunier comme un éléphant et jouait constamment l'oubli des offenses. Bref, il n'était presque rien de sa réalité qui ne fût au rebours de son apparence ; et c'est en prenant le contre-pied minutieux de sa légende, qu'on obtiendrait sa plus juste biographie.

Mais il possédait cette faculté animale, physique, peu étudiée, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire des réputations, qui était celle de Bonaparte, de Chateaubriand,

de quelques autres, qui fait les grandes destinées, les fortes secousses, les chutes profondes, qui survit quelquefois à la mort et traverse la pierre des sépulcres : la fascination. On parle des hugolâtres. J'en ai connu trois, fort différents l'un de l'autre : Mendès, Banville et Rochefort.

Mendès, chez Hugo, c'était le lévite prosterné. Bien que fort jeune, je regardais, avec surprise, ce juif blond (qui tenait de Henri Heine et du garçon de lupanar), joignant les mains, levant les bras, agitant ses cassolettes, multipliant les génuflexions, ou se promenant, autour de l'idole chenue, avec une sorte de hennissement joyeux. Beaucoup croyaient à une comédie, tournant et virant autour d'une autre comédie, de dimensions plus vastes. C'était une erreur. Mendès était sincère. Il n'admettait pas que la moindre critique fût élevée contre son dieu guernesiais, et il faillit étrangler Léon Cladel un jour que, secouant ses poux du Quercy, l'auteur hyperchevelu d'*Ompdrailles ou le Tombeau des lutteurs* avait émis, sur le Sachem de l'avenue d'Eylau, je ne sais quelle supposition atroce. Cladel avait l'imagination envieuse et tragique. Il racontait que Mme Drouet, ayant eu de Victor Hugo un enfant mort, l'avait enfermé et gardé, dix ans, dans un tiroir : « Je l'ai vu », rugissait-il, en grattant sa tignasse et suçant ensuite ses doigts crasseux. « Cladel, vous êtes un imposteur », lui répondait mon père, tranquillement.

Chose singulière, l'hugolâtrie de Mendès était comme l'écho de celle de Gautier, dont Mendès, autrefois, avait épousé, puis quitté la fille, Judith Gautier, une des plus belles personnes de son temps. Pour le centenaire de Hugo, en 1902, mon cher ami et éditeur Eugène Fasquelle a publié un volume des articles consacrés à Hugo par Théophile Gautier. Il faut lire ça : c'est étourdissant et candide. Comme beaucoup de romantiques, ce Théo était un enfant agrandi, avec les illusions, les emballements et la verve primesautière des enfants.

Théodore de Banville, aussi fervent, y mettait plus de discrétion. Bavard et délicieux, dans le courant, racontant, avec un lyrisme elliptique et gai, en serrant les incisives, des histoires contemporaines de celles de Hugo, il semblait à la table de son maître, un premier communiant, en état de Grâce... *Mais le père est là-bas, dans l'île...* Hugo lui représentait tout ce qu'il aimait : les étoiles, les clowns,

les rimes richissimes, les coulisses de la Comédie-Française, les belles princesses, les bouffons, la fantaisie ailée. Né d'une dent du dragon (littérairement parlant), il aspirait à rentrer, pour s'y perdre, dans la forte mâchoire du dragon. Quand Edmond de Goncourt, qui était et le savait gourmand, lui disait, pour le taquiner : « Avouez, Banville, qu'on y mange assez mal, chez votre dieu... », Toto (comme disait la chère Mme de Banville) pinçait les lèvres et ne répondait pas. Il n'admettait aucune tache, mais là aucune, à son soleil !

Mais le plus inattendu des fascinés par Hugo était Henri Rochefort. Sur tout le reste, sur tout le monde, sur tous sujets, Rochefort imaginait instantanément, tel un cuisinier de féerie, une sauce, une poivrade, un accommodement sans mansuétude, souvent à s'en lécher les doigts. Il vous troussait un contemporain comme un poulet, aile, carcasse et croupion. Il semblait une pythie à toupet blanc, sur le trépied de la médisance, ou de la plus cordiale calomnie, agitant ses bras courts, ses longues jambes, lançant, à droite et à gauche, des regards verts et dorés, accompagnés de petits grognements : « Oui, oui... là, là... mais comment donc... Ah ! quelle canaille, quelle sale canaille !... Léon, vous étiez là, vous étiez bien là, quand il m'a pris mon porte-monnaie? — Mais certainement, monsieur Rochefort (il ne fallait jamais le contredire). — Vous voyez, Léon Daudet était là, il y avait cent francs dans mon porte-monnaie. X... est allé les jouer et les a perdus. Hein, croyez-vous, est-ce assez écœurant? » Or, dès qu'il s'agissait de Hugo, le terrible, l'implacable pamphlétaire et déformateur péjoratif de la vie, devenait un jobard, un agnelet, un gobe-mouches, plein d'illusions et d'extase. Son regard courroucé se muait en béatitudes mystiques à la Fra-Angelico. Il inventait, au besoin, mille bienfaits, dont l'auteur des *Châtiments* l'avait censément comblé, et il savait tous ses vers par cœur, et il les citait avec amour, d'une voix blanche, candide, transformée.

Je cite ces cas. Mais combien d'autres pourrais-je nommer ! Depuis Félicien Rops, menteur épique et perpétuel, qui, par un renversement de sa personnalité, devenait vérace et scrupuleux quand il s'agissait de n'importe quoi touchant à Hugo, jusqu'à ce cocher de fiacre, introduit saoul, comme une grive de siège, en présence du maître, et dessoulé instantanément, grâce à un vomissement immédiat. Car cette

fascination pouvait aussi bien s'exercer sur un lettré de haute culture, sachant pourquoi il la subissait, que sur un primaire, ayant déchiffré un exemplaire dépareillé des *Misérables*, que sur un Anglais ou un Américain ayant parcouru une traduction des *Contemplations*. Vous devinez ce qui peut rester, en anglais, du rythme et du sens des *Contemplations!*

Gœthe, traduit, peut encore se lire, et sa grandeur survit à sa transplantation dans un autre terrain verbal. Hugo, traduit, n'existe plus. Par une coincïdence qui va loin, Hugo, sauf quelques mots d'espagnol, ne connaissait, ni ne pratiquait aucune langue étrangère. Après dix-huit ans de séjour dans les îles anglo-normandes, il ne savait pas dire *good morning*, ni *give me some bred*. La mémoire de ce prince du verbe français était rebelle à toute autre forme de verbe. Après avoir examiné, au lendemain de sa mort, sa bibliothèque hétéroclite de Guernesey, je suis convaincu qu'il lisait fort peu. Il parcourait des ouvrages singuliers, de voyages, de géographie, d'histoire, de folk-lore, de sorcellerie, dont il notait, çà et là, les passages qui le frappaient et qui éveillaient son imagination. Il flairait, devinait, rejetait le reste, et n'avait, bien entendu, pas le temps même d'ouvrir les volumes innombrables de ses admirateurs et disciples. Il possédait le sens, aigu et spontané, de la langue latine, que réveillait perpétuellement, en lui, la déflagration des termes français correspondants. Il avait le génie et le goût latins de la sentence, de la formule ramassée et gravée dans la pierre. Il parlait et écrivait éloquemment de Tacite, de Virgile, d'Horace, de Juvénal, dont il saisissait, au vol, le tour hardi et les jointures familières, grâce à son instinct phonétique et grapho-phonétique sans pareil, qui le faisait tomber à pic sur le terme juste et coloré, correspondant à une impression, à une sensation, à un souvenir.

Ce sensuel normal, mais excessif, trouvait, quand il le fallait, des mots d'une chasteté et d'une pureté délicieuse.

— Je vous baise, ô pieds froids de ma mère endormie!...
— Et Ruth se demandait, pensive sous ses voiles...
— Elle me regarda, de ce regard suprême
Qui reste à la beauté, quand nous en triomphons.

Il semble alors que les nuages héréditaires, tumultueux,

amoncelés dans sa conscience, s'écartent soudain, pour laisser apparaître l'infini du ciel bleu, ou étoilé, ce que j'ai appelé, faute de mieux, le *soi*.

Au début de sa carrière, le *soi* de Hugo apparaît plus fréquemment que par la suite, dans les intervalles d'un *moi*, assurément brillant, mais assez haïssable. Avec l'âge adulte et la grande célébrité, puis l'âge très adulte et la popularité, puis la vieillesse et la gloire, le *moi* l'emporte de plus en plus sur le *soi*, contrairement à ce qui se remarque chez un Racine, un Shakespeare, un Pascal ou un Beethoven. Les défauts et travers de l'exilé pathétique ont augmenté avec les années, au lieu de diminuer. Il s'est durci, ossifié, de la cinquantaine à la mort, comme un bonhomme sous l'eau d'une fontaine pétrifiante et, quittant l'influence maternelle, il est allé rejoindre la paternelle, dans ce qu'elle semble avoir eu de fort et de dur. C'est un cas de sclérose du caractère, progressive et congénitale, très curieux. En même temps, l'hypocrisie augmentait, ainsi que la boursouflure verbale ; et les vers simples, francs, naturels, sans surcharge, véritables cris de l'âme, inquiète ou apaisée (les plus beaux de toute l'œuvre), devenaient de plus en plus rares.

Vers la fin, il était féroce, même avec Mme Drouet. Alors qu'en proie à une affreuse gastralgie, elle ne pouvait rien avaler, il l'incitait à descendre dîner, quand même, ajoutant : « Faites comme moi, mangez du filet de bœuf, ça vous fera du bien. » Sa mort le laissa indifférent. Il pensait à la sienne, et je l'entends encore, disant à ses invités d'un ton grave, inexprimable : « La terre m'appelle. » Évidemment, c'était fort triste, mais c'est le sort commun ; et sa part du gâteau avait été trop belle et trop grande pour qu'il regrettât rien en s'en allant. Il est exact que ses dernières paroles furent un alexandrin...

C'est ici le combat du jour et de la nuit.

Il disait, dans son testament, avec cette altière fausse modestie, qui lui faisait choisir le corbillard des pauvres, il disait qu'il refusait l'oraison de toutes les églises et demandait une prière à toutes les âmes. C'est le mot d'un homme qui n'a jamais prié et ne se doute pas de la force surnaturelle, qui réside dans les termes rituels d'une oraison. Attendu

qu'une prière vraie n'est ni un hymne, ni une imploration lyrique, mais l'ascension, l'effusion de l'âme individuelle sur une voie antérieurement tracée et fréquentée par d'autres. Comme beaucoup d'incroyants par ignorance, l'auteur de *Dieu* croyait que la religion respectable et raisonnable est quelque chose de vague, d'indéfini, de flottant, et que tout ce qui précise et réalise, en religion, est un enfantillage ou une absurdité. Bien que Flaubert admirât et adorât Hugo, il a tracé, dans Homais, sans le vouloir, un portrait assez réussi des ultimes réflexions du maître, touchant les choses du catholicisme et de la foi. Il est très exact de dire qu'en ce domaine Hugo était devenu « bête comme l'Himalaya ».

Une fibre, néanmoins, demeura intacte, jusqu'au bout, dans ce conglomérat d'orgueil et de verbe : la sympathie attendrie pour l'enfant. Un souffle frais traverse *l'Art d'être grand-père*. A tous les moments de son œuvre, de proportions gigantesques, démesurées, fatigantes, il y a, sur les marches à la Piranèse, des gosses qui jouent et conversent comme des gosses. C'est un grand repos. On les voit arriver avec bonheur. On les voit partir avec regret. Comme il a rendu le bruit de la mer, se brisant contre les rochers, puis se retirant, avec les mille aspirations et suçoirs de l'écume en tourbillons dans les trous d'eau, il a rendu la syntaxe puérile, avec ses césures et ses traits imprévus. C'est ce qui avait donné l'idée à Mendès, lors de l'apothéose de sa quatre-vingtième année, de lui faire réciter une poésie par une rougissante petite fille, laquelle avait une peur de tous les diables :

Si Jeanne et Georges sont jaloux,
Tant pis pour eux, c'est leur affaire,

et cela se terminait, bien entendu, par « grand-père ». C'était vraiment très gentil, et Jean Aicard, qui a fait parler, en charabia horrible, des grandes personnes rapetissées, grimées en marmots, comme sur les toiles du dix-septième siècle, dut en faire une maladie. Autre don, d'un genre fort différent : celui de l'invective et de l'outrage tombant du haut. On oublie trop que Victor Hugo a été un des grands engueuleurs de son époque, le plus impétueux, le plus débridé, ne respectant rien, et traitant ses ennemis, adver-

saires ou simples critiques (ainsi que disait Banville), comme du vomis de chien. Veuillot en sut quelque chose. Le personnel impérial aussi. Je l'aime beaucoup mieux dans ces accès de colère et même de fureur, épique, lyrique, ou terre à terre, que dans ses tournées pastorales de Tartufe onctueux, à travers la littérature et l'histoire. Sa virulence, fréquemment injuste, parbleu, est de bon aloi et de tradition française. Il est seulement dommage que ceux qu'il empoignait ainsi ne lui aient pas répliqué de même encre. Il eût été cependant bien facile de faire de cruelles blessures à un orgueilleux de sa trempe, en mettant le couteau là où il fallait : dans le moi-moi-moi. Les attaques et ripostes de Veuillot m'ont toujours paru (bien qu'il eût raison) assez faiblardes. Hugo a insulté Mérimée, de la façon la plus sanglante, et Mérimée, qui cependant avait de la dent, n'a rien répondu.

D'ailleurs, dès qu'on lui rendait la monnaie de sa pièce, Hugo criait qu'on l'écorchait vif. D'abord n'était-il pas exilé, donc intangible? Ensuite, il avait trouvé ce truc, dès l'âge de cinquante-quatre ans, de jouer les patriarches, les Mathusalem, à qui tout est permis, contre qui rien n'est permis. Avant d'avoir des cheveux blancs, il exigea, avec mille imprécations, qu'on respectât ses cheveux blancs, ainsi que dans la tirade de Saint-Vallier. Les écrivains de l'autre bord, terrorisés, donnèrent dans le panneau. Ce n'était pas de jeu. De telle sorte qu'après s'être payé, en long et en large, tous les coups de trique, de bâton, de fourche, de fouet qu'il lui plaisait, sur le dos et les reins des infidèles (de ceux qui ne reconnaissaient pas son génie et ne l'adoraient pas à mains jointes), l'auteur des *Châtiments* accusait la plus timide riposte de chercher à déshonorer un vieillard, auguste et banni, gagnant son pauvre pain à la sueur de ses métaphores.

Maintenant que tout ce tumulte est apaisé, que le rideau est tombé sur cette rayonnante et retentissante vie en cent actes divers, que la vérité humaine reprend le pas sur la légende, nous pouvons nous faire une idée de cette exubérante figure, où s'est miré en somme, et complaisamment, le dix-neuvième siècle poétique et littéraire. C'est l'heure de la critique approximative, puisqu'il n'y a pas, puisqu'il n'y aura sans doute jamais de critique définitive.

Le peuple d'ancêtres, qui est en tout homme, était, en

Hugo, particulièrement vigilant et dressé. La conséquence naturelle de cette pluie d'images, de mots et de reviviscences, intellectuelles et sensibles, est l'orgueil : un orgueil d'autant plus crêté que le peuple intérieur est plus frémissant et plus vaste. En revanche, la personne intérieure propre à Hugo, son *soi*, son prénom, si vous voulez, n'était pas de taille, ni de force, à ordonner, ni mater cette foule intérieure, en nettoyant l'orgueil par l'humilité. Il manquait, au moi triomphant de Hugo, la présence de l'esclave antique, le *memento quia pulvis*, le rappel pascalien de la petitesse humaine.

Dans Virgile parfois, Dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.

Parfaitement. Cette lueur, cette phosphorescence, émane, chez Virgile (et c'est sans doute pour cela que Dante l'a pris comme compagnon), du sens intime de sa position dans l'univers : confident des pâtres, des abeilles, des douleurs sacrées. Il ne se crut jamais Jupiter tonnant. Hugo se crut Jupiter tonnant.

La foule qu'il écoutait, admirativement, en lui, comme annonciatrice de sa popularité, l'inclina, en effet, vers la foule extérieure, vers les *Idola Fori*, vers l'inorganisme des masses. La conséquence fut la divination de ses erreurs et de ses instincts. S'il est vrai que le sublime consiste dans la mise en mouvement de la matière par l'esprit (*mens agitat molem*), l'envers du sublime, c'est la mise en mouvement de l'esprit par la matière (*mentem perturbat moles*). Tous les romans de Hugo, tout son théâtre, son insane et informe critique, et les trois quarts de ses poèmes, relèvent de cette machinerie psycho-morale défectueuse. Il lui eût été facile de la redresser, surtout au début, s'il s'était quelquefois replié sur lui-même, autrement que pour s'honorer et glorifier ses pensées, sous les espèces de l'Humanité avec un grand H. C'eût été, cela, une « pitié suprême ». Il n'y songea même pas. Le chœur des hugolâtres l'empêchait de s'écouter. Il cherchait, dans le tumulte de la mer, le fracas des applaudissements.

Ce qu'il y a de bon et d'excellent dans son œuvre, prose et vers (la peinture réaliste, épique ou lyrique, des gens et des lieux, sans considérations philosophiques, la nature

naturée de Spinoza), prend place et siège dans l'assemblée des premiers poètes français. Il peut s'asseoir là, sans préséance, auprès de Villon, de Ronsard, de d'Aubigné, de La Fontaine, de Racine, de Corneille, de Musset, de Baudelaire et de Lamartine et mêler sa voix aux leurs, sans discordance. Dans ce qu'il croyait son accessoire et son secondaire, il apparaît comme un maître.

Dans ce qu'il estimait son principal, il apparaît comme prétentieux, médiocre et vide. Pour l'incongru dans la fantaisie, il est au-dessous de Népomucène Lemercier. Sa critique, grandiloquente, est aberrante et sans boussole. Il ne sait pas où il va. Ce qu'il dit de Shakespeare et de Beethoven, dans son *William Shakespeare*, prête à rire. D'ailleurs il n'entendait rien à la musique, chose paradoxale chez un auditif, aussi apte à recueillir et interpréter les bruits naturels, de la mer et de l'ouragan, qu'à savourer les timbres de voix de la femme amoureuse et de l'enfant qui joue.

Sa colère est pleine et assénée. Sa pitié sonne très faux. C'est que la colère part de l'être et revient à l'être, au lieu que la pitié, partant de l'être, se disperse sur les objets qui l'excitent. Les sentiments de Victor Hugo n'ont qu'un circuit : de lui à lui.

Il y a, semble-t-il, deux catégories de grands écrivains : les sincères et sans apprêt ; les comédiens de soi-même, toujours en représentation. Hugo appartient à la seconde catégorie, avec Chateaubriand et, plus loin, Rousseau. Car la mise en scène des *Confessions* est raffinée, mais indiscutable. Jean-Jacques se châtie bien, parce qu'il s'aime bien. Chez Hugo, le cabotinage est cru et même sans nuances, posé, au milieu du dix-neuvième siècle, ainsi qu'un masque en plein soleil.

Son éclatant orgueil, à l'aise parmi un ensemble d'erreurs politiques et de confusion morale, qui le reflétaient et le multipliaient, a tenu, dans les lettres françaises, une place induc. La remise au point de cette renommée tapageuse mesurera la sagesse nationale et nous épargnera peut-être des crises inutiles. Car le romantisme a parfois d'éclatantes couleurs, mais la fausse oronge aussi ;.... et elle tue.

Léon Daudet,
de l'Académie Goncourt.

Nous autres Lorrains

La légende de notre mauvais caractère

La Lorraine est un grand pays triste. Quand j'étais lycéen et que, au temps des vacances, on m'emmenait visiter les champs de bataille de 1870, — Gravelotte, Sainte-Marie-aux-Chênes, Rezonville, Saint-Privat, — quand, à la Toussaint, nous nous formions en cortège derrière le clergé en deuil, pour aller réciter les prières des morts devant le Monument du Souvenir, au milieu de toutes ces tombes, de ces édicules et de ces symboles funèbres, sous le ciel bas et glacé, ma terre natale m'apparaissait comme un vaste cimetière.

Cette impression, que le temps n'a jamais effacée en moi, vient de se raviver de la façon la plus pénible, au cours d'un récent voyage. Des Islettes à Conflans, en passant par Verdun et par Étain, tout le long du chemin de fer, c'est un défilé presque continuel de croix de bois et de tertres mortuaires, de villages en ruines aux clochers découronnés, d'arbres squelettiques émergeant de forêts calcinées, de champs en friches, à perte du vue, comme dans la région des Hauts-Plateaux africains. Ah ! non, la Lorraine n'est pas un pays où l'on vient pour s'amuser. Lorsque j'étais étudiant à Paris, le portail de la gare de l'Est n'évoquait pour moi aucune vision riante, aucune idée de voyage d'agrément ni de retour joyeux. Maintenant, plus que jamais, il m'apparaît comme l'entrée de la Voie douloureuse.

Et pourtant, même au milieu de l'actuelle désolation, il est encore, en nôtre pays lorrain, des oasis charmantes. Rien de plus frais, de plus aimable à l'œil, que nos bois et nos vallons. En particulier, les vallées forestières qui s'enfoncent dans le massif du Haut-Pays, — celles de l'Orne, du Conroy, de la Fentsch, de la Chiers, petites rivières poissonneuses qui se déversent dans la Meuse ou la Moselle, — et surtout la vallée de la Moselle elle-même, entre Frouard et Metz. Mais ce ne sont là que des éclairs de gaîté. La tonalité générale du pays est plutôt sérieuse et sévère. L'impression dominante est une impression de force, plutôt que de grâce ou de beauté. De grandes masses de verdures, ou de grands espaces dénudés, voilà les deux aspects les plus habituels — et généralement combinés — du paysage lorrain, aussi bien dans la région des étangs, du côté de Morhange et de Château-Salins, que dans les plaines agricoles de Rémilly et de Saint-Avold, ou encore de la Woëvre et du plateau de Luxembourg. Nos forêts, en particulier, sont quelque chose d'admirable. C'est tout un monde. Qu'on ne nous parle pas de Compiègne, ni de Fontainebleau ! Pour un Lorrain, rien ne vaut la forêt de Briey, ou la forêt de Moyeuvre dans leur magnificence estivale, ou encore les bois profonds qui couronnent les hauteurs de Forbach et de Spickeren : hautes futaies de hêtres, de chênes, de sapins, où foisonnent les bois durs des ormeaux et des cornouillers, ce sont des abîmes de frondaisons, où l'œil s'enfonce dans des pénombres glauques, comme dans des fonds sous-marins. Mais, là encore, le caractère dominant est tout de Vigueur, de force épanouie dans l'élan irrésistible des sèves.

Même opulence dans nos plaines, d'ailleurs cultivées à grand effort. Il faut voir le plateau d'Audun, à l'époque de la moisson, cette immense cuve à céréales, avec ses monceaux de gerbes, ses arbres fruitiers et les cimes bleuâtres des grands bois qui couronnent son horizon : paysage à la fois agricole et industriel, car les entrailles du sol sont gorgées de fer. L'autre jour, le vieux voyageur que je suis s'arrêtait avec étonnement et admiration pour contempler, du haut des crêtes boisées qui dominent Hayange, la vallée de la Moselle, étendant pendant des lieues et des lieues, les colonnades fumantes de ses cheminées et de ses hauts fourneaux, ses forêts, ses collines, ses champs de blé, ses vergers

pliant sous les quetsches et les mirabelles. En aucun pays du monde, je n'ai rien vu de plus riche, de plus dru, ni qui ait plus grand style. C'est réellement très beau. Et, en même temps qu'on prononce ces mots, une pensée de reconnaissance monte vers les héros obscurs ou illustres à qui nous devons la reconquête de ce magnifique pays.

Et pourtant cette splendeur se voile de tristesse, une tristesse qui se reflète dans notre caractère, et qui vient d'abord du ciel instable de la Lorraine, si délicat, si vite brouillé, mais qui tient surtout à des causes morales, politiques, historiques, à une foule de choses très anciennes et très profondes.

*
* *

Quand on se penche sur une carte et qu'on examine de près l'ancien duché de Lorraine, tel qu'il était constitué vers la seconde moitié du seizième siècle, ce qui frappe tout de suite, ce sont les contrastes de cette province, ou plutôt de ce petit État fait de pièces et de morceaux. Il est en effet difficile de rêver un assemblage plus hétéroclite que celui de cet État bilingue, qui, d'une part, est autonome, entièrement indépendant du Saint-Empire romain-germanique, et qui, de l'autre, est vassal du roi de France pour le Barrois mouvant ; qui, dans son centre même, renferme d'importantes enclaves soumises à une autre domination que celle de ses Ducs, comme les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, et qui enfin réunit des populations aussi différentes que celles du Barrois, des Vosges, de la Lorraine proprement dite, du Verdunois, du comté de Chiny, des pays de la Sarre et de la Basse-Moselle. Au cours des siècles, ces différences ont pu s'atténuer : elles subsistent toujours. Et même, dans la Lorraine récemment désannexée, il est trop évident que ces contrastes, après quarante-cinq ans de germanisation méthodique, n'ont fait que se marquer davantage.

Un autre fait qui appelle la réflexion, c'est la diversité des régimes qu'a subis ce malheureux pays. Rien que dans ce petit espace de terre où sont nés mes grands-parents et où je suis né moi-même, — qui va de Spincourt à Knutange, en passant par Briey et Fontoy, — que de maîtres divers depuis l'époque romaine ! Nous avons été tour à tour soumis à des Allemands, à des Lorrains, à des Italiens même,

à des Espagnols, à des Français, puis à des Allemands encore. Metz, république indépendante, ne voulait pas être lorraine. Elle a longuement lutté contre les ducs de Nancy. Et la Lorraine elle-même ne voulait pas être française. Il fallut, pour la réduire, deux invasions de Louis XIII, deux invasions de Louis XIV, le démantèlement de Nancy, l'occupation des principales forteresses, la dévastation de tout le pays par les Suédois, les Impériaux, les Français eux-mêmes, qui voulaient dégoûter le duc de Lorraine de son duché en le lui rendant pour ainsi dire inhabitable. Au cours de ces guerres continuelles, nous avons été atrocement foulés, nous avons souffert comme aucun pays de France n'a jamais souffert. Pour vivre, nous avons dû transiger sans cesse, capituler, nous résigner à la violence, dissimuler même notre répugnance et notre honte. Nous n'avons jamais pu être entièrement nous-mêmes. Nous sommes essentiellement *des âmes contrariées*.

Ces contrariétés et ces contrastes du dehors ont produit, chez nous, les contrastes et les contrariétés du dedans. L'âme lorraine, dans l'extrême complexité de ses nuances, finit même par en paraître contradictoire. Comme des gens toujours exposés aux coups et obligés de se faire une rude écorce par seul instinct de conservation, nous avons des réactions brusques, souvent brutales. Nos opinions sont tranchées, violentes. Notre franchise est souvent désobligeante ou agressive. Notre pensée, trop longtemps contenue, cachée par prudence ou par nécessité, explose avec fracas. Et ces mêmes hommes qui se livrent ainsi tout d'un coup se montrent, l'instant d'après, hésitants, réticents, ou fermés à triple serrure.

Nous avons un sens incoercible de l'indépendance. Nous sommes avant tout des hommes libres : c'est là notre fond. Et cependant nous avons aussi le sens inné de la discipline et de l'autorité. Nous sommes des républicains qui veulent être gouvernés et qui s'inclinent devant le juste maître. Nous avons trop souffert de l'anarchie pour ne pas apprécier le bienfait de la règle, et nous avons subi des maîtres trop durs pour ne pas aspirer à la liberté.

Nous sommes d'une extrême simplicité de mœurs, d'une sobriété et d'une parcimonie qui va même quelquefois jusqu'à la lésine. Et nous avons le goût de la prodigalité, de la belle tenue, voire même du faste, et, si nous ne l'avons

pas pour nous-mêmes, nous aimons que nos gouvernants, que les puissants et les riches soient fastueux. Les funérailles de nos Ducs étaient un des grands spectacles de magnificence que l'Europe du moyen âge et de la Renaissance pouvait offrir aux voyageurs.

Nous haïssons la fioriture, les phrases creuses et la déclamation. Pourtant notre goût de la grandeur va quelquefois jusqu'à l'emphase et jusqu'à la rhétorique boursouflée. Hugo, le petit-fils du menuisier de Nancy, en serait le plus bel exemple. Taine lui-même, beaucoup plus Lorrain que Champenois, n'en est pas indemne.

Nous mettons le naturel au-dessus de tout. Nous avons horreur de l'affectation. Pourtant nous ne sommes pas ennemis d'une certaine recherche, d'une certaine afféterie un peu provinciale. Nous faisons les renchéris, et, dans notre particularisme irréductible, chacun de nous garde plus ou moins son quant à soi. Des Messins me parlant un jour d'un de nos généraux originaire des bords de la Meurthe, me disaient : « Lui?... Tous les embarras de Nancy ! » Ces bonnes gens de Metz oubliaient que Nancy n'est pas la seule ville de Lorraine où l'on fasse des « embarras ».

Notre défiance à l'égard de l'étranger est proverbiale. Nous avons même toutes les défiances imaginables, comme un peuple qui a été trop souvent trompé, et qui, à force d'être battu, rançonné et décimé par le soudard qui passe, finit par voir en tout passant un ennemi. *Le sens de l'ennemi*, dont le reste de la France est si complètement dépourvu, nous le possédons au suprême degré, peut-être avec excès. Pourtant notre hospitalité est non moins proverbiale. Les Méridionaux s'ébahissent de la sûreté et de la solidité de nos relations. Notre cœur se donne difficilement, mais quand il s'est une fois donné, il ne se reprend plus. Sous l'ancienne monarchie, on nous accusait de traîtrise (*Lorrain, traître à Dieu et à son prochain*), parce que nos Ducs violaient des promesses arrachées par la force et qu'ils ne pouvaient pas tenir. Il n'en va pas ainsi du libre don que nous avons fait de nous-mêmes à la France. La fidélité lorraine, durant le demi-siècle qu'a duré l'annexion allemande, fut quelque chose de sublime. On en pourrait citer des milliers d'exemples, à tirer les larmes des yeux les plus secs.

Quoi qu'il en soit, ces contrariétés et ces contradictions apparentes de notre tempérament autorisent certains obser-

vateurs superficiels à mal juger de nous. On nous fait une réputation de « mauvais caractères ». On nous reproche d'être des gens peu commodes, difficiles à contenter, de penser une chose et d'en dire une autre, de ne pas faire ce que nous semblons vouloir, d'être indécis, renfermés et renfrognés, ambigus et mystérieux, enfin d'avoir du *je ne sais quoi*...

*
* *

Cela vient de ce que la plupart des Français ignorent le passé de notre pays, — tout ce qui explique justement les contrariétés et les susceptibilités de nos âmes, — et même qu'ils ignorent nos récentes épreuves ou qu'ils ne veulent plus s'en souvenir. Des gens légers, pétulants, aimables même, arrivent chez nous, et parce qu'ils sont aimables et parce qu'ils sont Français, ils se persuadent qu'ils sont irrésistibles. Le monde entier adore la France, n'est-il pas vrai?... Et ces gens qui s'en viennent, le sourire aux lèvres, sont tout surpris, tout désappointés de l'accueil qu'ils reçoivent.

Il faut bien avouer que la prise de contact avec le Lorrain n'est pas toujours agréable. Le sanglier des Ardennes n'est point un mythe, et l'Ardenne pousse ses forêts jusque chez nous. Un coup de boutoir fortement asséné est assez fréquemment notre réponse aux politesses de l'étranger. J'en sais quelque chose, moi qui, ces temps-ci, essayais de reprendre langue, après des années d'absence, avec mes compatriotes. Plusieurs fois, j'ai attrapé, dès le seuil, un bon paquet de sottises, ou je me suis vu refuser l'entrée du logis. Évidemment, pour ces Lorrains, j'étais un inconnu, à l'égard de qui toutes les défiances sont légitimes. C'est égal, j'ai peine à m'habituer à tant de rudesse. Sur le moment, dans le premier sursaut de ma mauvaise humeur, je traitais ces gens de malotrus ou de mal embouchés. Mais j'avais tort. Il faut tâcher de les comprendre, et, quand on les a compris, on finit par les excuser et même par les plaindre.

Et d'abord il est une chose qui nous glace tout de suite devant l'étranger, qui arrête sur nos lèvres les effusions les plus spontanées et les plus généreuses : c'est l'angoisse du danger permanent qui nous menace de par la position même de notre pays. La crainte secrète de l'envahisseur corrompt toutes nos joies. L'étranger ou le Français qui nous visite

n'a pas, au même degré que nous, ce sentiment-là. Et c'est déjà une barrière entre lui et nous. Ce sentiment de *différence* s'exaspère encore quand nous songeons, — et le moyen, en ce moment, de n'y pas penser? — quand nous songeons aux désastres de la dernière guerre, dont nous avons subi une si grande part. Quelles doivent être les dispositions du paysan lorrain, qui voit des charretées d'Anglais, d'Américains, de Français, de Parisiens tapageurs, descendre d'automobile pour visiter les tombes et les villages dévastés de la vallée de la Meuse, des environs de Verdun et d'Étain? Des inconscients banquettent, dansent le tango au milieu de cette désolation. Peut-on admettre que les victimes des dévastations récentes, ces pauvres réfugiés qui campent, dans des champs incultes, sous des cahutes de tôle ondulée, regardent cette liesse d'un œil bien complaisant? En réalité, — et ils ne se font pas faute de le dire, — ils en ont assez de servir d'enjeu perpétuel entre la France et l'Allemagne. Ils réclament un régime, ou qui les mette à l'abri de l'invasion, ou qui les protège efficacement contre elle.

De l'autre côté de l'ancienne frontière, on a peut-être moins souffert. Mais, là aussi, les effets de la guerre ont été durement ressentis et ses conséquences continuent à entretenir un état de gêne plus ou moins pénible. Pendant les quatre ans qu'a duré la lutte, ces populations annexées, celles du moins qui étaient les plus voisines de la zone de combat, ont vécu dans une alerte continuelle. Quand les avions français et anglais, quand les canons américains précipitaient des tonnes d'obus sur les gares et les agglomérations industrielles, battaient les maisons des faubourgs urbains, il fallait passer les nuits dans les caves. Il a fallu surtout subir un très dur régime de restriction et de rationnement, et, finalement, aux approches de l'armistice, se préparer à l'évacuation des villes et des campagnes. L'ordre en était déjà donné, quand nos soldats rentrèrent en Lorraine. Aujourd'hui que la paix est enfin conclue, c'est, pour les habitants de ces régions, un bouleversement complet de toutes les habitudes, de toute la vie économique et administrative. On voudrait même les faire changer de langue du jour au lendemain. Conçoit-on enfin que tout cela ne puisse guère les mettre en belle humeur? Redevenir Français, c'est assurément très beau. Mais, pour nos Lorrains,

cela ne va pas sans une foule d'ennuis, dont l'importance s'exagère à mesure que s'affaiblissent les premiers enthousiasmes et que s'efface le mirage des premières illusions.

Ajoutons à cela d'autres causes plus secrètes de froideur et de gêne, du moins dans la catégorie la plus consciente de la population. Ces avocats, ces médecins, ces ingénieurs, ces propriétaires ruraux ont, pour la plupart, fait leur service militaire ou leurs études en Allemagne. Non seulement il n'y a pas à les en blâmer, mais, du moment qu'ils ont dû subir cette dure contrainte par la faute de la France, il sied encore de les admirer d'être restés, malgré tout, des Français. Évidemment, il y a bien des nuances à distinguer dans ces fidélités françaises, nuances qui varient avec les circonstances et les tempéraments. Et c'est pourquoi beaucoup de ces hommes gardent tout au fond d'eux la pudeur ou l'amertume de la capitulation, même acceptée d'un cœur fidèle et sans reproche. Et la conscience de cette atteinte à leur liberté ne les rend point expansifs ni joyeux.

Encore une fois, on comprend que des sentiments pareils, joints au souvenir des souffrances passées, à l'inquiétude d'une situation toujours troublée et quelquefois menaçante, que tout cela ne contribue point à détendre les âmes lorraines. Si les nouveaux venus y réfléchissaient davantage, ils s'étonneraient moins de ce que les désannexés ne se jettent point à leur cou et ne manifestent point, à leur approche, une joie délirante.

* * *

Mais il y a pis : les nouveaux venus symbolisent, pour le Lorrain, — comme au lendemain de 70 les immigrés allemands, — tous ces changements dans l'ordre économique et administratif, qui troublent ou qui désorganisent leur existence. On a beau leur dire que ces désagréments et ces inconvénients sont inévitables dans une période de transition, que tout finira par s'arranger au gré de leur désirs, ils ne voient, pour l'instant. que les défauts du nouveau régime.

Et d'abord ils condamnent en bloc notre administration, qui est arriérée, archaïque, routinière, encombrante et encombrée. Une foison de fonctionnaires pour un travail insuffisant ou mal fait. La moindre affaire demande des mois

pour aboutir, quand elle aboutit. On ne répond pas à vos lettres. On est grognons et mal polis. Les trains n'arrivent pas à l'heure. Les employés ahuris sont incapables de donner un renseignement. Les lettres s'égarent. Le télégraphe va moins vite que la poste. Il faut renoncer enfin à utiliser le téléphone... Cependant ce qui reste de l'administration allemande en Alsace-Lorraine n'en donne pas une très haute idée. Ces fonctionnaires et ces employés ne paraissent ni très expéditifs, ni très intelligents. Si on le fait remarquer aux Alsaciens ou aux Lorrains, ils vous répliquent que tous les services sont envahis et détraqués par l'incurie française : tout allait beaucoup mieux sous le régime allemand.

D'ailleurs, disent-ils, on a expulsé des gens qui auraient dû rester pour le bien des services publics, des Allemands qui non seulement étaient inoffensifs, mais qui avaient des sentiments très français. (Je laisse à mes interlocuteurs la responsabilité de cette assertion peut-être un peu aventureuse.) Ces expulsions ont été très souvent arbitraires. Elles étaient motivées par des raisons de boutique ou des rancunes privées. Par contre, grâce aux règlements qui permettent à des Allemands authentiques de revendiquer la nationalité française, s'ils ont épousé des Lorraines ou des Alsaciennes, on ouvre toutes grandes les portes du pays à des traîtres. Chassés ignominieusement au lendemain de l'armistice, ces Germains rentrent, triomphants et la haine au cœur, sur cette terre qu'ils ne consentiront jamais à regarder comme française. Et cette revanche de l'Allemand, favorisée par la loi française, apparaît comme une chose intolérable et scandaleuse aux bons Alsaciens et aux bons Lorrains.

Ceux-ci s'indignent de ne pas avoir toutes les places dans les administrations, ou d'être obligés de les partager avec des Français. Ces nouveaux fonctionnaires seraient tout à fait au-dessous de leur tâche, non seulement ignorant la langue du pays, mais ne comprenant rien à ses besoins ni au caractère des habitants. On se plaint surtout de l'invasion des Méridionaux, les gens du monde les moins faits pour sympathiser avec les gens de l'Est et pour administrer des pays de grande industrie et de civilisation moderne intensive. Ces fonctionnaires improvisés seraient le rebut des administrations métropolitaines. L'Alsace et la Lorraine

seraient traitées comme des colonies africaines ou extrême-orientales. Or, c'est déjà une erreur monstrueuse que d'envoyer aux colonies des fruits secs, des individus dévoyés ou tarés. A plus forte raison, dans des pays de haute culture matérielle et intellectuelle comme sont nos provinces reconquises.

En outre, l'inégalité de traitement entre les fonctionnaires indigènes et ceux de la métropole provoque de justes réclamations. Au lendemain de l'armistice, dans des régions mal ravitaillées, mal réorganisées, des indemnités de vie chère ou de logement, pour les nouveaux venus, étaient plausibles. Elles l'eussent été également pour les indigènes. On s'étonne qu'aujourd'hui, alors que les conditions sont égales pour tous, les uns soient favorisés au mépris des autres. Cela crée entre les Français d'Alsace-Lorraine des différences et comme des catégories qui ne peuvent que retarder le rapprochement de ces provinces avec la mère patrie. Les indigènes crient bien haut qu'ils ne sont, aux yeux de la France, que des Français de second ordre.

Mais voici que — par une contradiction apparente — ces mêmes hommes, si épris d'assimilation complète et absolue, dès qu'il s'agit de traitements à toucher et de places à obtenir, protestent avec la dernière énergie contre le principe d'assimilation appliqué à l'enseignement, aux mœurs et à la vie publiques. Personne ne leur conteste le droit de parler leur dialecte natal, ni même l'allemand. Ils voudraient davantage encore. Ils voudraient que, pendant une période plus ou moins longue, l'enseignement continuât à se donner en allemand dans les écoles, dans toute une catégorie d'écoles, ou dans certaines classes de ces écoles. Ils se gaussent de ces instituteurs ou de ces professeurs venus du dehors qui, suivant les bons principes de la méthode directe, font leurs cours en français devant des enfants qui n'entendent pas un mot de notre langue. Résultat : le professeur prêche dans le désert et il est un objet de dérision pour ses élèves, qui, sachant son ignorance de l'allemand, lui lancent, sous couleur de politesses, des quolibets et des injures grossières.

Nos Lorrains souhaitent donc que, dans l'intérêt même du français, il soit enseigné d'abord en allemand, — encore une fois pour une certaine catégorie d'élèves et pendant une période à déterminer. Cela paraît la sagesse même : le rapprochement moral et intellectuel que l'on rêve est à ce prix. Il conviendrait surtout, pour cela, de multiplier les

communications entre l'Alsace-Lorraine et la métropole. Les Allemands les avaient à peu près complètement coupées. Chose lamentable à dire, après deux ans d'occupation française, nos provinces reconquises sont toujours embouteillées du côté français. Metz et Strasbourg n'ont guère de communication qu'avec Paris. Je ne sais ce qu'il en est pour l'Alsace et les Vosges, mais la soudure n'est pas refaite entre les anciens départements de la Moselle et de la Meurthe. Il faut une journée pour franchir en chemin de fer les vingt-quatre kilomètres qui séparent Thionville de Briey. Et c'est toute une affaire que d'aller de Briey à Metz.

Ni les compagnies de chemin de fer ni le gouvernement ne semblent pressés de remédier à cette situation plus que singulière. Les Lorrains s'en montrent péniblement surpris. Dans leur impatience du rapprochement complet et définitif, ils demandent que l'on rétablisse tout de suite les anciens départements de la Meurthe et de la Moselle. Ils ont hâte de redevenir tout à fait Français, d'abolir jusqu'au souvenir de cette création politique monstrueuse que fut l'Alsace-Lorraine allemande. Cependant ce sont les mêmes gens qui, par une nouvelle contradiction inconsciente, critiquent sans indulgence, quelquefois même avec âpreté, les mœurs et les lacunes de l'administration française, et qui n'ont que des sarcasmes et du mépris pour beaucoup de choses et pour beaucoup de gens qui leur arrivent de France.

*
* *

Contre les nouveaux venus, j'ai entendu un peu partout, en Lorraine, — et en Alsace aussi, — de véritables réquisitoires. On ne leur passe rien, on dénonce sans pitié leurs sottises ou leurs défauts, on souligne malignement leurs moindres ridicules, leurs moindres légèretés. Pour m'expliquer cette manie de dénigrement, cette âpreté dans la censure, j'ai besoin de me reporter aux années qui suivirent le guerre de 1870. Dans les rues de Metz, dans nos maisons bourgeoises et dans nos conciliabules de vieux Lorrains, on daubait avec la même sévérité sur les nouveaux venus. « Étaient-ils assez laids, assez misérables, assez grotesques, assez mal élevés ! Pouvait-on imaginer des femmes plus lourdement fagotées, des soudards plus goujats, plus sales, des officiers plus bouffis de morgue et d'arrogance, d'une

raideur plus burlesque !... » Seulement, ces nouveaux venus étaient des Allemands ! Il semble que nos Lorrains devraient traiter des Français avec un peu plus de douceur. Mais ce serait mal les comprendre que de leur faire un crime de cette sévérité impitoyable. A l'égard de la France tant aimée et tant désirée, sous les regards mauvais des Allemands qui les épient, ils sont un peu dans la situation délicate de la mère qui marie sa fille : ils voudraient que la belle fiancée fût sans défaut. Le moindre faux pli à son corsage prend les proportions d'un désastre irréparable. Et si, un instant, elle ne se tient pas droite, ou si elle fait gauchement la révérence, ils s'imaginent que tout est perdu.

Pourtant, il y a, dans leurs critiques, bien des remarques justes et sensées que les Français pourraient méditer avec profit.

Les voilà donc qui regardent cette armée, dont ils sont, malgré tout, si fiers. Et, par comparaison avec les officiers allemands, ils sont choqués du négligé des nôtres, et aussi du caractère peu sérieux, pour ne pas dire carnavalesque de nos uniformes. Ils incriminent la lésinerie française, en constatant que tels lieutenants, tels capitaines, sont habillés avec du drap de soldat. Bien que le pantalon rouge soit, paraît-il, condamné, trop de militaires continuent à le porter, sous le prétexte peu brillant d'user leurs vieilles culottes. Eh quoi? disent nos Alsaciens comme nos Lorrains, la France n'a-t-elle pas le moyen de vêtir convenablement ses officiers? Et comment cette vieille nation militaire n'a-t-elle pas encore trouvé une tenue décente pour ses soldats? Pourquoi le pantalon rouge et le képi ne sont-ils pas depuis longtemps au rancart? Est-il si difficile d'inventer une coiffure et un costume vraiment militaires? Pourquoi ces couleurs voyantes et de mauvais goût, ces couvre-chefs de forme avachie et crapuleuse, toute cette défroque vaudevillesque?... Que dire, après cela, du débraillé et, souvent, de la saleté, de l'air voyou de certains hommes de troupe? Nous avons, en Lorraine, à un très haut degré, le sentiment de la tenue. Si nous pouvions en faire passer quelque chose à la France entière, je ne pense pas que ce serait un mal. En tout cas, que l'on ne se méprenne point sur l'arrière-pensée qui inspire ces censures : on voudrait que, dans la mise de cette armée victorieuse, tout fût vraiment digne de la victoire et de la France.

On voudrait que tout ce qui représente la France eût le prestige qui convient à une grande nation, — et cela, du haut en bas de la hiérarchie, — du général en chef au dernier des gardes champêtres. Pourquoi nos gendarmes et nos douaniers ont-ils une tenue si peu martiale, un extérieur si godiche, si peu en rapport avec leurs fonctions? Pourquoi nos employés de chemin de fer, nos postiers, sont-ils si mal ficelés et, quelquefois, si dégoûtants? D'où vient un tel laisser-aller? Est-ce que nous avons perdu le respect de nous-mêmes? Faut-il en accuser le régime, l'esprit public qui règne en France depuis bientôt un siècle? J'en ai peur, hélas ! En tout cas, pendant les années qu'a duré l'annexion, c'était un crève-cœur, une véritable humiliation pour le Lorrain qui passait la frontière de constater, au sortir des pays annexés, la misère et la saleté de nos gares, la malpropreté, l'air nigaud et en quelque sorte dévirilisé de nos employés, l'apparence arriérée et décadente de tout. Et cette impression pénible, nous la retrouvions sur toutes les frontières de France. A Hendaye comme à Vintimille, la confrontation était douloureuse pour nous entre le personnel français et le personnel espagnol ou italien.

Un autre sujet de désappointement, c'est le peu d'honneur que les civils nouveaux venus font aux provinces reconquises. On aimerait, en Lorraine comme en Alsace, que le Français fût un être de gloire et de magnificence. On serait fier d'en éblouir les Tudesques. Et l'on assiste, déçus, au défilé de ces pauvres fonctionnaires, qui débarquent à Strasbourg et à Metz, avec des habits râpés et des valises de pauvre mine. On note, non sans tristesse, la mise dépenaillée et sordide de nos ouvriers, leur affectation de grossièreté et de mauvaise tenue.

Cette négligence, ce relâchement, on les retrouve partout, dans toutes les branches de notre administration. En ces pays accoutumés à un régime d'autorité et de répression impitoyable, on estime que notre police est mal faite et que sa tolérance excessive est une faute, une très grande faute, dont les conséquences pourraient aller loin. Et ainsi les Allemands se moquent de nous. Ils chantent à notre nez leurs hymnes patriotiques, exhibent leur drapeau, font de la contrebande à la barbe de nos douaniers. Des remèdes de détail ne serviraient pas à grand'chose. C'est l'esprit directeur de notre gouvernement qui est mauvais, qui est faible et

pusillanime. Alors que l'état de siège — de l'avis des Lorrains compétents — devrait durer encore dans toute l'étendue des pays désannexés, on leur applique follement le régime relâché de la France tout entière. On laisse la C. G. T. de Paris, de connivence avec les socialistes allemands, poursuivre, en Alsace comme en Lorraine, une abominable besogne de trahison. On permet à des grévistes allemands, ou suggestionnés par des meneurs allemands, d'organiser des manifestations anti-françaises dans nos centres industriels. On insulte, on frappe à coups de couteau nos sous-préfets. Et, quand les autorités locales demandent au gouvernement de les protéger, on répond que la France est un pays de liberté et que les manifestations sont permises sur la voie publique. C'est donc pour livrer aux Allemands les rues de nos villes alsaciennes et lorraines que la France s'est battue pendant quatre ans et que des millions de Français sont morts ! On laisse enfin d'odieuses feuilles de chou révotionnaires, comme la *Volkstribüne* de Thionville, vilipender notre armée et nos fonctionnaires, prêcher impunément une guerre sociale, qui ne peut être, en Alsace-Lorraine, qu'une guerre nationale. Et, en même temps, on interdit à des sociétés de gymnastique lorraines de déployer les couleurs françaises dans la Sarre ocupée, où a lieu une solennité militaire française ! Il faut avouer que c'est de l'indulgence et de la faiblesse qui touchent à l'idiotie.

Même laisser-aller pour la police des cabarets et des lieux publics. Autrefois, sous le régime allemand, on n'y tolérait pas un mot plus haut que l'autre. A présent, on y a toute licence.

Enfin, nous oublions que ces pays sont austères. Ils ont déjà quelque chose de la tristesse protestante. On y surveille de près les mœurs de la jeunesse. Même dans les grandes agglomérations ouvrières, c'est tout au plus si les municipalités accordaient un bal mensuel. Aujourd'hui, on danse tous les dimanches, et, quand le maire refuse son autorisation, on va la chercher au chef-lieu, près du fonctionnaire français toujours complaisant. On peut s'étonner que, pour des raisons en somme aussi vénielles, les esprits chagrins ne cessent de dénoncer l'immoralité française. Il faut bien reconnaître, malheureusement, que d'autres apparences plus graves sont contre nous. Un de nos compatriotes, qui a fait toute la guerre dans les rangs français, me disait avec une indignation sans doute exagérée, mais trop justifiée

pourtant : « L'Allemagne avait transplanté à Metz et à Strasbourg toute une basse prostitution berlinoise : la France va-t-elle faire pis? » Pour ma part, j'y ai vu de grands cafés fréquentés par nos fonctionnaires et nos immigrants, et j'avoue que la composition et les manières du public, tant masculin que féminin, me faisaient rougir pour mon pays.

Les femmes honnêtes elles-mêmes arborent des toilettes, étalent des excentricités d'allure et de langage, dont elles ne sentent pas l'inconvenance aux yeux d'Alsaciens et de Lorrains. Les décolletages de nos mondaines sont blâmés sévèrement par les dames de Metz. Ces rigides personnes ne fréquentent point nos femmes d'officiers et de fonctionnaires, à cause de leurs déshabillages scandaleux et, comme on dit en Lorraine, de « leurs manières évaletonnées ». Cette séparation est tout à fait pénible, déplorable. On voudrait surtout que la faute n'en fût, d'aucune façon, à nos Françaises. Et ce ne sont pas seulement les dames de Metz qui excommunient nos belles dévêtues. Le Lorrain, dont je parlais tout à l'heure, ancien officier et vaillant père de six enfants, me disait encore, avec la rudesse du terroir : « Vos Parisiennes sont dégoûtantes ! Une femme ne doit montrer sa peau qu'à son mari ! »

La conclusion de ce réquisitoire, certains me l'ont formulée brutalement : « Nous ne voulons pas être pourris par la France ! » Ceux qui vous disent cela sont des gens qui ont fait la guerre pour la France ou qui, restés en Lorraine, ont risqué vingt fois la détention à perpétuité ou le peloton d'exécution, à cause de leurs sentiments français hautement affichés. Et ce sont les mêmes qui se plaignent de ce que les communications soient si difficiles et si rares entre les provinces désannexées et la mère patrie. Ils sentent très bien qu'il n'y a aucune contradiction entre leurs propos et leur attitude si admirablement loyale. Dans leur profond amour pour la France, ils souhaiteraient de la voir guérie de toutes ses vieilles corruptions. Et beaucoup d'entre eux ne sont pas éloignés de penser que le Lorrain, demeuré si parfaitement sain, si indemne des pourritures sociales et intellectuelles françaises, pourrait être un bon médecin pour la France. Oui, la Lorraine assainira et régénérera la France. Elle la sauvera encore une fois, comme fit sa Pucelle. Elle la conquerra pour la rendre à elle-même !... Conquérir la France, ce fut, de tout temps, le rêve de nos Ducs. Sous une

forme ou sous une autre, le vieux particularisme lorrain finit toujours par retrouver ses droits.

J'exagère à dessein, pour les faire mieux toucher du doigt, des sentiments très réels et très profonds. Ce qui paraît, en tout cas, incontestable pour beaucoup de Lorrains, c'est que la France a plus à apprendre de nous que nous n'avons à apprendre d'elle. Envoyer à Paris des caravanes d'écoliers lorrains n'est certainement pas une mauvaise chose. Mais une meilleure peut-être, ce serait d'envoyer à Metz, à Mulhouse, à Colmar et à Strasbourg des caravanes d'écoliers français et parisiens. Les témoignages de force, de grandeur, de persévérance obstinée que l'activité allemande a laissés partout, en Alsace et en Lorraine, seraient, pour ces enfants, une excellente leçon. Ils apprendraient ainsi de leurs yeux que la France est, pour une foule de choses de la civilisation matérielle, un pays arriéré, et ils concevraient peut-être le désir patriotique de rattraper la distance et le temps perdus. Il leur suffirait de franchir l'ancienne frontière et de passer d'un village lorrain à un village français, pour constater que la République des Lumières et du Progrès a laissé croupir ses peuples dans l'ordure et la vieillerie sordide.

Encore une fois, — et il importe de le répéter, — les gens qui pensent ainsi sont d'un loyalisme au-dessus de tout soupçon. J'ai pu causer non seulement avec des bourgeois, mais avec des ouvriers de notre pays. A travers mille nuances, tous pensaient et sentaient de même. Des mineurs m'ont reçu dans des chambres où on voyait, à la place d'honneur, leur photographie en cavalier ou en fantassin allemand et, au-dessous, celles du fils ou des fils de la maison, en hussard ou en chasseur français. Cela pourrait passer pour une belle preuve d'indifférence en matière politique et patriotique. Mais les mêmes hommes m'apportaient des albums de souvenirs où j'ai pu contempler ceci : une photographie encore, représentant une compagnie de soldats lorrains en service à Berlin, et, au milieu du groupe, cette inscription en gros caractères français : « 14 *juillet* 1895. *Vivent les Lorrains! Courage, les amis!* » Ce 14 juillet, célébré à Berlin par de pauvres petits soldats de Lorraine, revêtus de l'uniforme allemand, peut-on rien imaginer de plus touchant et de plus crâne, comme témoignage de fidélité à la France?...

Je disais à ces braves gens : « Sans doute, vous étiez malheureux là-bas ! Vous souffriez de la discipline, de la brutalité des chefs ! — Pas du tout ! me répondaient-ils. La discipline n'était pas trop dure. Les chefs aimaient parler français avec nous. Ils ne nous traitaient pas mal, bien au contraire !... » Et cependant, ces hommes préféraient la France, cette France qu'ils ne connaissaient que par ouï-dire et qui semblait même les oublier ! Si des jeunes gens formés par l'école primaire allemande pensaient ainsi, à plus forte raison des Lorrains de vieille éducation ou de vieille culture française. D'un bout à l'autre du pays, de Metz à Sarreguemines, de Thionville à Morhange, j'ai recueilli les mêmes protestations d'amour pour la France. Qu'il s'agît de vieux médecins ou de vieux curés septuagénaires, de jeunes ingénieurs ou de jeunes vicaires frais émoulus des universités allemandes, tous m'ont répété : « Dites bien surtout comme nous sommes heureux d'être redevenus Français ! » Et, si l'entretien se prolongeait, ils finissaient par trahir une pensée secrète qui les tourmente, une pensée que j'avais déjà surprise, sous-entendue et douloureuse, au lendemain de l'armistice : « Pourvu que cela dure ! »

La durée de notre retour n'a d'autre garantie que la force française. Et il faut bien avouer que cette force est vraiment trop absente des provinces reconquises. Cela frappe péniblement et cela inquiète les Lorrains, les Messins surtout, habitués aux colossales garnisons allemandes. Notre armée ne se montre pas assez. Les spectacles militaires sont trop rares en Alsace et en Lorraine. La vue de nos uniformes en rangs serrés, même une simple parade suffirait pour calmer certaines craintes, pour donner confiance à ceux qui doutent. Et ce n'est pas seulement la puissance de nos armes qu'il importe d'étaler là-bas, c'est l'activité française dans toutes ses manifestations. On a trop la sensation cruelle que le flux vital de la France expire à l'ancienne frontière. Ces pays si actifs par eux-mêmes attendent de nous l'impulsion et l'exemple pour s'épanouir de plus en plus en richesse et en fécondité.

*
* *

J'ai dit les griefs et les appréhensions de nos compatriotes. Il sied d'indiquer au moins, en terminant, les raisons qui permettent, malgré tout, d'espérer.

Ces griefs et ces appréhensions dénotent un état de malaise inévitable au lendemain d'une grande crise et qui doit être certainement passager. Que nos Lorrains veuillent bien considérer ceci : c'est que la France, comme l'Allemagne d'aujourd'hui, n'est plus ce qu'elle était à la veille de 1914. Qu'on lui laisse le temps de se réorganiser. D'ailleurs, rappelez-vous que l'administration allemande en son plus beau temps était peut-être encore davantage critiquée des Alsaciens-Lorrains que l'administration française. J'ajoute que les commodités matérielles sont loin d'être le dernier mot de la civilisation. Elles n'en représentent que la forme la plus basse. On n'est pas des civilisés supérieurs parce qu'on possède des services téléphoniques impeccables. Et, s'il s'agit des formes les plus élevées de la civilisation, les Alsaciens et les Lorrains seraient à plaindre s'ils ne comprenaient pas que celle que la France leur apporte est la plus haute et la plus noble de toutes. Les catholiques eux-mêmes peuvent préférer, comme ils disent, « la France de Jeanne d'Arc » à la France révolutionnaire. S'ils ont un peu d'âme et de goût, ils sont bien forcés de reconnaître que la France prise en bloc, même au milieu de ses pires égarements, est encore la nation la plus douce, la plus délicate, la plus humaine, la plus réellement civilisatrice que le monde ait jamais connue.

Enfin, — il faut le crier aux catholiques et aux conservateurs de tous les pays, — s'il y a une nation, à l'heure actuelle, qui représente à la fois l'ordre, le progrès et la liberté dans le monde, c'est la France. Il faut être avec la France contre le socialisme, cette rétrograde et dégradante conception de l'humanité. Or, le socialisme c'est l'Allemagne, et l'Allemagne c'est le socialisme. Si l'identification n'est tout de même pas absolue, il apparaît néanmoins trop clairement que ces deux forces, l'une nationale, l'autre internationale, avec l'anarchie bolcheviste qui en dérive, sont manœuvrées par une même puissance d'argent aussi occulte que malfaisante. De plus en plus, elles deviennent entre ses mains des instruments de servitude et de ténèbres, qui doivent être en horreur à tout civilisé.

Louis Bertrand.

Poèmes

I

Fuyant Oreste, Hermione
Aime Pyrrhus : celui-ci
Vient offrir cœur et couronne
A qui le dédaigne aussi,
Et pour navrer tout le monde,
Et parachever la ronde
Des jeux lugubres du sort,
La grande veuve sublime
Demeure à travers l'abîme
Fidèle à l'ombre d'un mort.

Ainsi l'amour qui se joue
Des héros comme de nous,
Qui brûle ou pâlit ta joue
Comme il fléchit mes genoux,
Le maître aux traits redoutables
Qui visite les étables
Et se rit des Immortels,
Dicte aux êtres éphémères
Les mêmes plaintes amères,
Les mêmes mots éternels.

Celui qu'il possède est triste,
Est triste jusqu'à la mort,
Mais celui qui lui résiste
Est plus lamentable encor;
Cette vaine résistance
N'a pas plus de consistance
Sous l'effet de son pouvoir
Qu'un fétu de paille morte
Lorsque se lève et l'emporte
Le moindre souffle du soir.

Triste douceur du vieux thème
Indéfiniment repris,
Tu ne m'aimes pas, je t'aime,
Démodée oarystys,
Vieilles paroles banales,
Du lointain de ses annales,
L'homme a dit ces mêmes mots;
Ils ont si forte magie
Que leur chantante élégie
Berce les plus cruels maux.

Et ni la beauté du monde
Quand descend la paix du soir,
Les ombres, la forme ronde,
Sur le ciel, d'un chêne noir,
Le vent de mer sur la dune,
Ni l'eau sous la molle lune,
Ni la douceur du vieux sol,
L'Ourse et les Pléiades claires
Glissant aux nuits printanières
Quand lamente un rossignol,

Non plus que la vaste somme
Des vertus et des efforts
Dont la sagesse de l'homme
Compose le pain des forts,

Rien qui ne passe ou s'efface
Lorsque resplendit la face
Du cruel adolescent
Aiguisant d'ardentes flèches
Sur des pierres encor fraîches
Du plus pur de notre sang.

II

Heureux navire qui m'emportes
Sur la crête des flots latins
Vers l'Orient aux belles portes
Et les insondables destins,

Ainsi qu'un dieu marin s'avance
Entre les dos noirs des souffleurs,
Au large, la houle balance
Les dansants contre-torpilleurs.

A leur bord, des marins, mes frères,
Vont veiller sur notre sommeil;
Nous serons au large des terres
Quand reparaîtra le soleil.

Nous n'emporterons de la France
Que notre langage, nos cœurs,
Et le beau nom de la Provence
Sous le signe des trois couleurs.

Nous éveillant à l'aube grise,
Nous ne verrons que les flots pers —
Verrons-nous une île indécise
Déchirer les brouillards amers?

Parents, épouse au cœur fidèle,
Au foyer vide vont s'asseoir —
Verrons-nous une île immortelle
Passer dans la brume du soir?

Flots du Golfe, mer de Sicile,
Toujours chantants sous nos départs,
Route d'Ulysse et de Virgile,
Je m'abandonne à vos hasards.

Cypris à la douce puissance,
Dioscures, perles du ciel,
Guidez le navire de France
Aux flots sonnants de l'Archipel.

Déesse, et vous, frères d'Hélène,
Puissé-je, au crépuscule, voir
Les lumières de Mitylène
Danser dans l'eau, sombre miroir.

Et puis, à travers la mâture,
Scintillant comme un bouclier,
Je verrai le feu de l'Arcture
Tourner vers la main du Bouvier.

Et les étoiles bienveillantes
A nos aïeux les plus lointains,
Jusqu'au fond des nuits pâlissantes,
Nous conduiront vers nos destins.

LUCIEN DUBECH.

Les lettres du général Lyautey

Le 8 juillet dernier, le général Lyautey prenait officiellement possession du fauteuil que l'Académie française lui avait unanimement réservé au lendemain de la mort d'Henri Houssaye.

L'assemblée d'élite qui était venue écouter le résident général commandant en chef au Maroc lire son remerciement, à mesure qu'il le lisait, se laissa porter aux plus vifs sentiments d'enthousiasme. Et ce fut une longue et émouvante minute que celle où, debout, académiciens et public, acclamant le général Lyautey lorsqu'il eut terminé son discours, saluèrent en lui, non pas seulement le grand chef dont s'enorgueillit l'armée coloniale, non pas seulement le conquérant qui dota la patrie de nouveaux et magnifiques domaines, non pas seulement l'organisateur qui les anima d'une vie puissante ; mais encore, avec je ne sais quel sentiment de surprise et de joie, le Français de haute culure qui venait de montrer, à côté des beaux dons que la renommée lui connaissait déjà, de si beaux dons encore, des dons si chers à nous qui sommes les fils des Grecs et des Latins.

Le général Lyautey voulut-il, par une sorte de coquetterie littéraire, justifier encore davantage les suffrages qu'il venait de récolter? Céda-t-il simplement aux instances de ses amis? Quelle que soit la raison, réjouissons-nous de voir paraître en librairie les *Lettres du Tonkin et de Mada-*

gascar (1), deux volumes où le nouvel académicien a rassemblé la correspondance qu'il adressa de 1894 à 1899 à sa famille et à son intimité.

A ceux qui liront ces pages, il arrivera ce qu'il est arrivé le 8 juillet dernier aux invités de l'Académie française. Une curiosité sympathique d'abord ; l'effroi — à peine avoué — d'attaquer un ouvrage aussi considérable consacré au Tonkin, à Madagascar, possessions lointaines, tranquilles et qui n'émeuvent plus. Le Français n'aime pas la géographie ; à peine aime-t-il les voyages, et surtout ceux que font les autres... Dès les premières pages, cependant, le ton frappe ! Ah ! que nous sommes loin du carnet de route où le voyageur attentif nous accable de descriptions monotones. Ici c'est un tourbillon de vie qui nous emporte. Impressions, jugements, notes sur les gens, sur les faits, sur les choses, cela va, vient, clair, nerveux, endiablé, suscitant des enthousiasmes et des colères, passionnant pour une idée ou pour un plan, ouvrant des horizons immenses, excitant à un tel point le désir d'action que tout homme porte en soi, que l'on a honte, en refermant le livre, de ne pas être obligé de se dire à soi-même : « Je pars demain ! »

Et ce n'est pas tout. Peu de correspondances contiennent autant d'idées. Dans un ordre et dans un ton bien différent, malgré soi, on pense à la correspondance de Flaubert, où le grand écrivain, si je puis dire, bouillonne et laisse son génie se donner libre cours. Certes l'histoire du Tonkin nous intéresse et ce n'est point un mal qu'elle nous soit exposée à nouveau ; certes, la rude vie militaire du soldat colonial nous captive et nous émeut, et nous prenons encore un plaisir extrême aux descriptions des baies alanguies sous le soleil, des larges fleuves couverts de mouches, des terrasses où la lune éclaire des tombeaux, et des fêtes d'Annam dans le royaume du feu. Mais ce qui étonne dans ce livre, c'est surtout la personnalité de l'écrivain, c'est le nombre et la qualité des idées qu'il remue. Il faudrait que tous les jeunes gens de vingt ans puissent le lire ; rien ne saurait davantage leur donner le goût de l'action que cette manière d'autobiographie...

(1) Deux volumes avec cartes et croquis de l'auteur, chez Armand Colin. Les lecteurs de la *Revue Universelle* n'ont pas oublié les lettres sur *la Cour de Hué* qui furent pour la première fois publiées dans notre livraison du 15 mai 1920.

*
* *

On pourrait distinguer quatre éléments d'intérêt différents dans les *Lettres du Tonkin et de Madagascar*. C'est d'abord d'y voir une vocation se former, on pourrait presque ajouter : par hasard, vocation qui devait porter l'apprenti au sommet de son art et le faire entrer dans l'Histoire par les portes les plus glorieuses. C'est ensuite d'assister, dans le cerveau du chef d'escadrons de quarante ans, au premier contact de la vie coloniale, à la formation de rêves qui, pour lui, croit-il, ne pourront jamais être que des rêves, et qui, en moins de vingt ans, se sont si exactement réalisés, que l'on reste songeur en pensant que la Providence — si décriée — peut cependant faire encore de tels miracles dans la vie d'un homme ! Et c'est aussi de voir presque à chaque page se dessiner l'admirable figure de Galliéni ; aucun livre dédié à la mémoire du conquérant de Madagascar et du défenseur de Paris ne fera comprendre avec plus de clairvoyant enthousiasme tout ce que valait ce chef : les vertus de son caractère, la grandeur de ses pensées.

Galliéni, Lyautey. Deux noms que la postérité associera souvent. Et si l'histoire de Galliéni tient une place éminente et prodigieusement intéressante dans les *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, l'histoire de Lyautey qui s'y trouve, si j'ose dire, en puissance, pour les lecteurs de ces lettres, ne manquera pas d'être un sûr motif de mieux comprendre dans ses méthodes, de mieux saisir dans son action et d'admirer plus judicieusement encore l'homme qui a donné le Maroc à la France.

Rien ne préparait le commandant Hubert Lyautey aux expéditions d'outre-mer. Il était né, le 17 novembre 1854, d'une ancienne famille établie en Lorraine mais dont les racines partent de Franche-Comté. Du côté paternel, atavisme militaire. Trois Lyautey, de père en fils, furent généraux. Commander est une habitude de famille. Atavisme scientifique aussi, le père du général Lyautey était ingénieur des ponts et chaussées. Du côté maternel, du sang de soldats encore. Les Grimoult, maison de chevalerie normande, vieille comme la bataille, en vit et en meurt. Mais toute cette paternité, si vaillante et si utile qu'elle ait été, n'a

jamais porté ses regards au delà des manoirs, des garnisons, des bureaux que le sort lui avait donnés en partage. Et c'est dans un milieu provincial, fortement attaché à ses traditions et à ses devoirs, qu'Hubert Lyautey fut élevé. A vingt ans, il est Saint-Cyrien ; à vingt-deux ans, il porte l'épaulette et il pénètre dans la vie militaire, mais, disons le mot, dans la vie militaire banale : états-majors et régiments alternent dans d'élégantes et tranquilles sous-préfectures. Le jeune officier ne tarde pas à ronger son frein. Son intelligence curieuse a vite fait le tour du monde nouveau où il évolue. Il en distingue les points faibles ; il en supporte mal — déjà — les routines. En 1892, — il était alors capitaine de cavalerie à Saint-Germain, — la *Revue des Deux Mondes* publie un article : « Du rôle social de l'officier », qui, malgré son anonymat, vaut à son auteur un succès retentissant. Dès lors, le premier pas est fait et sans nul doute cet officier écrivain, que ses idées intelligentes et hardies viennent de signaler au grand public, ne se contentera plus d'exceller aux exercices régimentaires, voire même aux manœuvres de cadres : ses aspirations tendent vers un but plus « social ». Mais quel but? peut-être le capitaine Lyautey ne le distinguait-il pas lui-même. Puissamment et diversement doué, on peut supposer qu'il se sentait attiré par des vocations successives et contradictoires. Vie d'action, certes, mais sous quelle forme?... Un jour vient où le sort décide. Ce jour sonna pour le chef d'escadrons Lyautey le 1er octobre 1894.

« Ah ! oui, il a été le libérateur, le télégramme qui, à ce déjeuner de manœuvre, apporta ma désignation pour l'état-major d'Indo-Chine. »

C'est par cette franche déclaration que se termine le premier volume des *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, il nous plaît de l'inscrire au seuil de cette étude.

*
* *

Le commandant Lyautey quitte Meaux au milieu du mois d'octobre 1894. Il s'embarque à Marseille pour Hanoï, *via* le Caire, Suez, Singapour, Saïgon.

Et voici que commencent les lettres. Adressées à la comtesse d'Amécourt, sa sœur ; à M. Raoul Lyautey, devenu le colonel Lyautey, son frère cadet ; au commandant de

Margerie, son ami intime ; à d'autres encore, cette correspondance revêt presque les formes d'un journal. Elle est rédigée au crayon parfois, rapidement toujours, sans aucun souci de littérature, mais avec la préoccupation constante de tout raconter, de bien faire comprendre : « Causons », écrit sans cesse le voyageur, et c'est bien, en effet, une conversation qui s'établit.

Dès le bateau l'enchantement. Pourquoi? Parce qu'il se trouve à bord du *Pei-Ho* quelques passagers, un inspecteur des finances, un agent de la Compagnie de Suez, un gouverneur de colonie, etc., appelés aux quatre coins du monde par des postes ou par des missions et qu'entre ces hommes divers, aux intérêts et aux techniques différentes, s'échangent des aperçus nouveaux et des idées vigoureuses :

Ceci c'est notre groupe et nous passons notre temps à nous congratuler sur nos agréments réciproques et la veine qui nous a réunis. Le fait est que c'est intarissable et infiniment varié. Les pays se déroulent, je sors mon atlas, et sur carte le gouverneur raconte Obock, M. Tillier raconte la Chine, les autres Madagascar, et les souvenirs communs jaillissent. Et puis, une bonne question technique traitée par l'un ou l'autre avec sa précision professionnelle. Et tout cela est si loin de Meaux, du train train routinier, de la mesquinerie habituelle de nos horizons.

Le voyageur ne perd pas son temps :

Après le laisser-vivre du début, bien travaillé ; de 6 à 8 bouquiné de l'art arabe ; de 9 à 11 et de 1 à 4 travaillé ma physique, la vapeur et les machines, pour savoir quel animal je monte et comment je marche.

Tout Lyautey est dans ces trois lignes. Actif, travailleur, avide de savoir ce qu'il ne sait pas. Mais la théorie ne lui suffit guère, elle ne lui suffira jamais. Et plus loin, — les progrès vont vite avec ce diable d'élève, — il écrit, sûr de lui-même :

« Demain matin, séance technique dans tout le bateau avec un lieutenant de vaisseau. A midi, je ferai le point. » A midi je ferai le point ! Il n'y a pas trois jours qu'il est en mer, notez bien. Lequel d'entre nous, embarqué de la veille sur un transatlantique, eût-il jamais une aussi charmante prétention?

Le Caire, avec ses visions enchantées, Suez avec la puissante gloire française qui s'en dégage suscitent tour à tour son enthousiasme et son amertume. Et le navire avance. A chaque escale, à chaque tour d'hélice, à mesure qu'il pénètre dans ce monde nouveau, des questions se posent, des problèmes s'agitent, qui passionnent le commandant Lyautey et le font mordre de plus en plus à la vie qui s'ouvre à lui. Égypte, mainmise anglaise, défaillance française, canal de Suez, isthme de Kra, port de Tourane, chemin de fer du Mékong, Siam, Cochinchine, Tonkin, riz, poivre, charbon, que sais-je? Autant de sujets à creuser, autant d'occasions de s'instruire et de déduire en idées générales l'examen de ces faits particuliers.

Le 19 novembre 1894, le commandant Lyautey débarque au Tonkin. Le vaste empire que l'initiative d'un Jean Dupuis, l'héroïsme d'un Francis Garnier et d'un Rivière avaient peu à peu soumis à l'influence française, vivait, depuis quelque dix ans, sous le régime du protectorat. M. de Lanessan gouvernait le pays qu'avait organisé Paul Bert. Le général Duchemin, successeur des Bouët, des Courbet, des Millot, commandait en chef les forces du corps d'occupation. Arrivé à Hanoï, le nouveau colonial prend contact avec ses chefs et ses camarades ; il est affecté à l'état-major général, comme chef du deuxième bureau. « Je suis absolument empoigné, je me suis attelé de suite et cette mise au courant d'histoire, de politique et de négociations suffit à me ravir de ma décision et à ne me laisser aucun regret, grand Dieu ! de Meaux... »

La vocation se dessine, aussitôt, irrésistible : « Quel dommage de n'être pas venu ici dix ans plus tôt. Quelles carrières à y fonder et à y mener ! Il n'y a pas ici un de ces petits lieutenants, chef de poste et de reconnaissance, qui ne développe en six mois plus d'initiative, de volonté, d'endurance, de personnalité, qu'un officier de France en toute sa carrière... Enfin, si je n'ose plus espérer y faire une nouvelle carrière... » Ce « trop tard », cette sorte d'amertume mal résignée devant la vision d'un rêve qui aurait pu se réaliser (et qui, d'ailleurs, se réalisera) c'est un sentiment souvent exprimé dans les confidences de Lyautey.

Enflammable, enthousiaste, impatient, nerveux, il suffit qu'il aperçoive un but qui lui semble bon à atteindre, pour que non seulement il veuille l'atteindre mais encore qu'il se

désespère de ne pas l'avoir atteint déjà ! Le temps — odieux gêneur — semble un obstacle prohibitif. Et ceux qui ne sont que des enthousiastes et que des nerveux, n'ayant pas en eux la force de la volonté mais simplement celle du désir, ou celle du rêve, soupireraient l'éternel « à quoi bon » d'où sortent tous les abandons et toutes les misères. Mais — et c'est là justement où il est intéressant de l'analyser — un Lyautey est plus complexe. Le désir ou le rêve, après la réaction d'impatience qui les accompagnent inévitablement, se transforment bientôt en décision. Le visionnaire fait place à l'homme d'action ; après le poète, l'ouvrier. On pourrait diviser cette évolution en trois actes. Premier acte : « J'entrevois ceci : ville à bâtir, route à tracer, que sais-je? » Second acte : « Oui, mais pour en arriver là, quelle difficulté, quelles impossibilités même... jamais je n'y parviendrai, et je suis désespéré... » Troisième acte : « N'importe !... Commençons !... »

Et c'est ce « commençons » qui a saisi d'un seul coup le but et le départ, mesuré les périls et les obstacles et néanmoins donné le coup d'aile qui met en vol, dont nous voyons la première et magnifique application, en cet automne 1894, au Tonkin où le cavalier des garnisons élégantes et faciles de France découvre tout à coup la vie coloniale « dix ans trop tard » et « commence » à s'y tailler une place de choix, sans même pouvoir se douter que cette place de choix serait un jour celle de « Lyautey ».

*
* *

Nous avons vu le coup de foudre colonial frapper le commandant Lyautey à peine débarqué à Hanoï. Chef du deuxième bureau de l'état-major, il ne tarde pas à explorer la frontière de Chine, accompagnant le colonel Galliéni dans une tournée d'inspection qui se transforme, à la suite d'incidents, en une colonne (la colonne de Ké-Tuong) où le 24 avril 1895 le commandant Lyautey reçoit le baptême du feu.

Puis c'est Hanoï encore, de mai à décembre 1895 ; mais cette fois comme chef d'état-major du corps d'occupation. En 1895, il prend part à cette campagne du Haut-Tonkin qui met fin à la grande piraterie et permet l'établissement définitif de la frontière de Chine. Ensuite le retour à Hanoï

où Lyautey devient chef du cabinet militaire du nouveau gouverneur général, M. Rousseau.

Tout ce qui anime le Tonkin, effort militaire, organisation administrative, travail diplomatique, essor commercial, il le découvre donc peu à peu. Les fonctions diverses qu'il occupe lui font voir les choses dans leur ensemble et dans leur détail et c'est ainsi que se forme sa conception de la vie coloniale.

Certes, nous pourrions suivre page à page le commandant Lyautey dans les récits presque quotidiens qu'il envoie à ses proches. Avec quel profit ne détaillerons-nous pas tout ce qu'il y a d'instructif et de charmant dans ces lettres où les graves problèmes alternent avec les vivantes descriptions. Mais il nous a semblé, puisqu'il fallait mettre des bornes à cette étude, qu'il convenait de dégager surtout de cette « corrrespondance » ses idées générales et ne pas faire ici l'analyse d'une campagne au Tonkin — si intéressante qu'elle puisse être — mais plutôt l'analyse de celui qui la raconte.

Ce qui, dès l'abord frappe le plus le lecteur, c'est de rencontrer un tel souci des questions économiques dans la pensée d'un officier qui sort à peine des garnisons de France.

Dès Saïgon, le commandant Lyautey écrit :

> Saïgon, c'est la tarte à la crème de tous les Français qui naviguent en Extrême-Orient. « Quand vous aurez vu Saïgon ! » J'y circule depuis ce matin avec une impression grandissante : beaucoup de toc, trop de monuments administratifs, trop de cariatides, trop de plâtres, trop de galons dans les rues — que de galons ! Je cherche les banques, les grosses maisons d'affaires, les gens et les choses qui n'émargent pas au budget et dont la richesse et la situation sont faites d'autre chose que d'émoluments mensuels...

Il ne cesse dès lors d'étudier tout ce qui est capable de donner un plus vigoureux essor au Tonkin. Il faut citer ce passage typique à propos d'un projet de chemin de fer entre Hon-Kéou et Lao-Kai. Ici un haut fonctionnaire intervient : « Mais c'est du Jules Verne ! — Mais mon Dieu oui, mon bon monsieur, c'est du Jules Verne. Parce que depuis vingt ans les peuples qui marchent ne font plus que du Jules Verne... »

*
* *

Sens des réalisations, esprit d'entreprise, imagination et hardiesse, telles sont les qualités que requiert la vie coloniale et dont la nécessité frappe aussitôt l'esprit du commandant Lyautey. Mais s'il est intéressant de les voir se développer en lui, n'est-il pas plus intéressant encore de le voir aux prises avec les grandes idées générales qui déterminent l'organisation même d'un empire acquis à l'influence française.

Colonie ou protectorat? Ne nous y méprenons pas. Voici le moment critique où s'est formée l'opinion du futur résident général au Maroc. Le Tonkin était en 1894 gouverné par M. de Lanessan. Cet administrateur de talent, à l'esprit souple et novateur, avait dès le premier instant conquis le commandant Lyautey. Mérite singulier, Lanessan avait une politique à lui et il la réalisait.

« Pour te mettre au courant une fois pour toutes, elle se résume en ceci : faire du protectorat et non de l'administration directe. Au lieu de dissoudre les anciens cadres dirigeants, s'en servir, gouverner avec le mandarin et non contre le mandarin. Partir de ceci, qu'étant destinés à ne jamais être ici qu'une infime minorité, nous ne pouvons prétendre à nous substituer, mais tout au plus à diriger et à contrôler. Donc, ne froisser aucune tradition, ne changer aucune habitude, nous dire qu'il y a dans toute société une classe dirigeante née pour diriger, sans laquelle on ne fait rien, et une classe à gouverner. Mettre la classe dirigeante dans nos intérêts. » Le commandant Lyautey est séduit. Il sera un jour convaincu.

En septembre 1896, le gouverneur général Rousseau, successeur de Lanessan, rend à Hué une visite officielle au petit roi d'Annam ; le commandant Lyautey, chef du cabinet militaire, l'accompagne.

R... écume de se courber et de se découvrir, de rester debout, de voir M. Rousseau, inspecteur général des ponts, polytechnicien, céder le pas à ce môme vicieux et ronchonne les mots « mascarade, humiliation » ; moi je rigole ; j'émets l'idée, qui le fait bondir, que je ne sais pas pourquoi nous ne lui baisons pas la main. Et qu'est-ce que ça me fait ses vices, la gale de son petit frère, ces néroneries de palais ; c'est le petit-fils des Gia-Long et des Minh-Mang, le dernier

des Nguyen, c'est la grande force morale de cet empire de 20 millions d'hommes, au passage duquel les populations se couchent dans la poussière, dont un signe du petit doigt est un ordre absolu, et, grand Dieu ! servons-nous-en et n'énervons pas cette force puisque nous en tenons les ficelles et persuadons-nous que ce n'est ni l'administration directe ni la compétence technique des B... et des N... qui la remplaceront et, ne fût-ce pas par conviction, honorons-le par politique. Toute la philosophie du protectorat est là dedans.

Et, j'en appelle à tous ceux qui, dans le décor de sable et de lumière, ont vu se dérouler ces cérémonies pleines de noblesse où la politique prend des airs de poésie, n'aperçoit-on pas déjà, dans la poussière d'or de ses escortes empanachées, le général résident, suivi de ses états-majors, s'inclinant par trois fois, avec un respect infini, devant le canapé de velours vert où siège, au fond d'une salle remplie de pachas blancs aux pieds nus, le sultan, fils du Prophète, force religieuse de l'Islam. Désormais nous le savons. La fortune aidant, Lyautey « fera du protectorat » et du protectorat « généreux ».

*
* *

Si les idées coloniales de M. de Lanessan ont eu sur le commandant Lyautey une telle influence, à n'en pas douter, le grand éducateur de sa pensée fut celui dont le 8 juillet, sous la coupole, le nouvel académicien disait : « Mon plus haut titre d'honneur est d'avoir eu comme ami et comme chef Galliéni. »

Bien des livres et bien des articles ont déjà paru sur le grand chef militaire ; bien des livres et bien des articles lui seront encore consacrés. Et je me demande pourtant si jamais un meilleur hommage lui sera rendu que dans ces *Lettres du Tonkin et de Madagascar*. Galliéni n'était alors que colonel ; hors du cercle des coloniaux qui l'avait déjà vu à l'œuvre au Sénégal, au Soudan et au Tonkin, le public ne connaissait pas encore ce nom qu'il devait un jour glorifier. L'enthousiasme ardent avec lequel, dès le premier contact, Lyautey parle de Galliéni, cet enthousiasme qui se transforme peu à peu en culte, avec quelle joie n'en saluons-nous pas ce qu'il contient de prophétique?

J'aime à me représenter comme un dialogue de légende, comme une invention romantique qui satisfait absolument

notre goût de l'intelligence, de l'imagination et de l'harmonie, cette rencontre, aux confins du monde, organisée par le hasard, dieu aveugle, de ces deux futurs proconsuls, Galliéni, Lyautey, qui donneront chacun un empire à la France. « Lang-Son est le chef-lieu du deuxième territoire militaire commandé par le colonel Galliéni, le « Monsieur » d'ici. Il a quarante-quatre ans ; il vient de venir passer huit jours ici et m'a bigrement empoigné comme seigneur lucide, précis et large. » Et c'est alors, pour ainsi dire à chaque page, un trait, une anecdote, une exclamation admirative qui nous peignent admirablement le « Monsieur ».

Six semaines après leur première rencontre, le colonel Galliéni emmène le commandant Lyautey dans une grande tournée d'inspection. Cinquante jours de route :

Avant de partir, il m'a donné ce soir sa première leçon de choses. « Je pense, m'a-t-il dit à dîner, que frais émoulu des états-majors métropolitains, vous avez apporté avec vous tout ce qu'il y a de plus dernier cri pour votre rôle de chef d'état-major? — Certes, mon colonel. — Vous me montrerez tout cela après dîner, cela m'intéressera », et, en effet, rentré dans son bureau, je sortis de ma cantine le récent *Service en campagne*, la dernière édition de l'*Agenda d'état-major*, le dernier *Cours de tactique générale* de l'École de guerre. « C'est très bien, tout cela, donnez-le-moi. » Et, sans dire un mot, il alla chercher un grand papier gris, y enveloppa soigneusement les trois bouquins, entoura le paquet d'une ficelle, le cacheta et conclut : « Je vais renvoyer tout cela à Hanoï, je ne veux pas que vous ayez la tentation d'y jeter les yeux pendant que vous serez avec moi ; ces bréviaires ne feront ici que vous embrouiller, et c'est sur place, en maniant les hommes et les choses, que vous apprendrez votre métier. »

Le voyage commence ; nous voyons aussitôt la « méthode Galliéni » mise en œuvre et nous assistons à l'émerveillement du chef d'état-major devant ce commandement personnel, ces instructions claires et précises, cette distribution du travail à chacun, ces solutions immédiates « prises dans la journée » :

Dieu, que cet homme est intelligent et puissant ! s'écrie le commandant Lyautey, nous nous accrochons fameusement, je voudrais bien que ça dure. Il me fait de grandes joies en me répétant journellement : « Décidément, vous êtes un homme de brousse. » Pourquoi y être venu si tard? Pourquoi pas il y a dix ans? Ce que j'aurais donné

Saint-Germain, Meaux, Tours même réunis pour dix années de cette forte vie. Enfin, l'âge des rêves est passé...

Mais voici Galliéni chef militaire. Et nous prenons là encore d'admirables leçons d'intelligence et de volonté. C'est en pleine colonne. Le commandant Lyautey a 4 000 hommes à ravitailler, en pays ennemi, à quinze jours de marche des bases nourricières. Une « débâcle imprévue » du ravitaillement lui est annoncée. Le sort de la colonne peut dépendre de ce grave incident. C'est alors que le commandant Lyautey se souvient des instructions de Galliéni au moment où la colonne s'est mise en marche :

Je ne veux connaître aucun détail, je veux garder mon cerveau libre pour concevoir et diriger. J'entends qu'aucune difficulté n'arrive jusqu'à moi. Le but seul me concerne. Les moyens, c'est votre affaire. A vous de les tenir toujours prêts, et, avant tout, le ravitaillement en toutes choses, qui prime tout parce que c'est la liberté de manœuvre... Je vous ai jaugé, je crois que ça marchera, mais si ça ne marche pas, je vous lâcherai comme une muscade ; dès qu'il s'agit de service, je ne fais jamais de sentiment ; tenez-vous-le pour dit. Et c'est pourquoi, ajoute Lyautey, tandis que Galliéni s'absorbe dans la lecture d'un livre de philosophie en se bouchant les oreilles, « si demain soir le riz n'est pas là, je serai jaugé ».

Et voici encore un passage typique qu'il faut citer en entier. Un combat va s'engager, il s'agit d'enlever Ké-Tuong aux pirates.

Galliéni, après avoir fixé les directions aux colonnes, s'est installé sur un mamelon d'où il peut suivre l'ensemble du mouvement ; là, ayant tiré de sa poche un roman anglais, il s'assied sur un pliant et se met à lire :

Moi je fouillais l'horizon à la lorgnette, suivant la marche des troupes et faisant tout haut des observations sur la lenteur du mouvement, sur ce qui me paraissait être un flottement ou une erreur de direction. « Mais tâchez donc de rester tranquille, me dit-il ; avez-vous un livre anglais? Non. Avez-vous un album de poche? Oui ; alors, prenez-le et croquez-moi l'ensemble de la position. Ce sera un document très intéressant, et pendant ce temps-là, vous ne penserez pas à autre chose. Les colonnes sont en marche, il y en a pour deux heures avant qu'elles atteignent les emplacements qui leur sont assignés. Jusque-là je ne veux pas lever le nez de mon livre, ni vous

de votre album. Leurs chefs ont compris et si par hasard ils ne l'ont pas compris, il n'y a plus rien à leur dire. Mais, surtout, ne vous avisez pas de leur envoyer, pendant leurs mouvements, des agents de correspondance qui iront tout embrouiller et qui d'ailleurs ne les rejoindront pas. Ce ne serait que de l'agitation inutile. Pas de tracassin, faites votre croquis et laissez-moi lire mon bouquin. »

Ouvrons une parenthèse. Dix-sept ans plus tard, écoutez ce que le général Lyautey écrit à Alfred Droin, le soldat-poète, en guise de préface au merveilleux recueil de vers *Du sang sur la mosquée* :

Rabat, le 30 août 1912.

Mon cher ami,

C'était au dernier jour de mai 1912. Nous étions investis dans Fez. Nos chers et admirables troupiers luttaient depuis trois jours, mais, entre l'assaillant dont le nombre croissait sans cesse et la ville frémissante, leur digue si frêle n'allait-elle pas être rompue? Que serait le lendemain? La nuit vint ; les ordres étaient donnés, chacun à son poste de combat ; il n'y avait plus qu'à attendre. Alors nous lûmes vos vers, vous en souvenez-vous? Nous nous souvenons tous, nous, de cette sereine et bienfaisante lecture sous le canon, sous les balles, etc., etc.

Galliéni lisant un livre anglais, Lyautey lisant des vers, seules nuances qui distinguent d'ailleurs parfaitement les deux hommes ; mais le même geste, la même volonté, la même méthode.

* * *

En juillet 1896 le colonel Galliéni est nommé à Madagascar. Les ardents éloges dont les lettres du commandant Lyautey sont remplies à l'adresse du « maître » ne furent peut-être pas étrangers, dans une certaine mesure, à cette désignation. La correspondance du commandant Lyautey avait déjà franchi le cercle de parents et d'intimes auxquels elle était destinée ; des hommes politiques, des hommes d'État en avaient pris connaissance, le nom de Galliéni s'imposa à l'attention du gouvernement. On lui confia le sort de notre expédition à Madagascar dans un moment particulièrement difficile.

Lyautey apprend avec désespoir le départ de son chef

préféré. Son premier mouvement serait de lui dire : Emmenez-moi, mais il n'est pas libre. Le gouverneur général, M. Rousseau, à qui le général Lyautey est attaché par de profonds liens d'estime et de dévouement, lui a confié la direction de son cabinet militaire. Il ne saurait abandonner cette fonction délicate. Mais le 10 décembre 1896, M. Rousseau meurt à la tâche. Galliéni — devenu général — mande le commandant Lyautey par câble. Et celui-ci quitte le Tonkin à la fin de janvier 1897, sur le point de recevoir les galons de lieutenant-colonel.

Trois jours d'escale à Suez où le comte et la comtesse d'Amécourt, son beau-frère et sa sœur, viennent le voir — seule réunion familiale pendant cinquante-deux mois de campagne — et nous pénétrons à Madagascar.

Pendant les deux années que Lyautey passa dans l'immense île, une correspondance régulière s'établit entre lui et le vicomte E.-M. de Vogüé. Cette correspondance disparut, hélas ! à la mort de l'illustre écrivain, dans le désarroi des funèbres rangements. Ajoutez à cela que les carnets de notes que le commandant Lyautey avait conservés par devers lui flambèrent avec son habitation ancestrale de Crevic, dont les Allemands, en août 1914, firent un bûcher pour y brûler sans doute — par contumace — leur vainqueur du Maroc. Ce qui nous reste donc n'est qu'un résidu, mais d'un intérêt particulier.

Le ton n'est plus le même qu'au Tonkin ; la besogne et les conditions de la besogne non plus. Au Tonkin, le commandant Lyautey n'est encore qu'un débutant colonial qui découvre et qui apprend. Il est soumis à des directions différentes, civiles et militaires. Il n'a pas encore de grand commandement à exercer. Tout autre chose à Madagascar. Galliéni commande en maître. Il est gouverneur général et chef d'armée. La colonie s'organise avec une seule méthode. Et nous savons déjà ce que Lyautey en pense.

Ensuite Lyautey est formé ; Galliéni l'a jugé, jaugé. Sans hésiter, il lui confie immédiatement un commandement considérable, si considérable même que Lyautey, qui ne s'effraye pourtant pas aisément des responsabilités, demande que la tâche lui soit graduée.

Il trouve à Madagascar une situation qu'il résume ainsi :

Confiance unanime dans le général Galliéni, avec la conclusion

que s'il était arrivé six mois plus tôt le pire eût été évité... il faudra beaucoup plus de six mois pour remonter la pente descendue... sentiment unanime que la situation actuelle est encore très grave, que l'accalmie est due surtout à la saison et que la fin de l'hivernage dans six semaines va ramener une recrudescence de l'insurrection. Le général est maître de l'Emyrne et c'est tout et c'est déjà beaucoup... mais sa méthode ne peut avoir porté encore que très peu de fruit et la progression forcée de notre occupation du centre ne se fera qu'au prix d'efforts considérables, d'affaires de guerre avec tous leurs aléas de pertes et de dépenses. Ceci, c'est ce qu'il faut bien se dire et à quoi il faudrait que l'opinion française fût virilement préparée. Nous sommes, c'est un lieu commun que de le répéter, le peuple des emballements et des réactions... après avoir cru avec M. Laroche tout perdu, on a cru tout sauvé, tout fini, par le seul fait que Galliéni était là... Or, il y a des hommes supérieurs, il n'y a pas de sorciers.

Débarqué le 7 mars à Tamatave, le commandant Lyautey part aussitôt pour Tananarive retrouver Galliéni. Une semaine plus tard, il prend possession du cercle qui lui est confié, le cercle de Babay ; mais le commandant du premier territoire est tombé malade ; Galliéni confie à Lyautey ce commandement supplémentaire. Ainsi, moins d'un mois après avoir mis le pied sur le sol malgache, le commandant Lyautey a la charge du quart de Madagascar occupé. Et nous assistons alors à la vie créatrice de Lyautey qui commence. De mois en mois, l'étendue du territoire qu'il administre va en grandissant. Bientôt il commandera au tiers de l'île. Il a fondé sa première capitale, « Ankazobé ». Il a vaincu un grand chef dissident, « Rabazavena », et cela nous vaut une pittoresque description de cette soumission.

Le Lyautey du Maroc est déjà en entier dans ces *Lettres de Madagascar*. Nous le suivons à peine, déjà essoufflés, dans ses tournées continuelles de secteurs. Nous le voyons aux prises avec les questions militaires, agricoles, financières, universitaires, commerciales, et les débrouillant, et les réglant avec un entrain, une lucidité, une passion que connaissent bien ceux qui l'ont vu à l'œuvre :

Étais-je assez créé et mis au monde pour cette vie... je me sentais né pour créer et je crée, pour commander et je commande, pour remuer des idées, des projets et des œuvres et j'en remue à la pelle... Ah ! se coucher le soir après avoir dépouillé le courrier qui annonce

dans la même journée qu'on vient de progresser d'un jour de marche sur la Ménanava, qu'une reconnaissance a atteint l'objectif fixé, que deux villages se sont repeuplés, qu'il y a six kilomètres de route achevés, que 6 000 francs d'impôts imprévus sont rentrés, qu'un essai de pommes de terre a réussi, qu'un négociant nouveau s'est installé, qu'un marché s'est ouvert... quel bon sommeil sur tout cela.

« Et cela, c'est la joie, la grande joie : concevoir, ordonner, créer », écrit-il autre part.

Il est beau, il est émouvant de lire ces lignes, écrites il y a plus de vingt ans, quand on pense à la vie de ce chef. Création continue, la formule ne s'applique-t-elle pas exactement à celui qui, pendant un quart de siècle, n'a pour ainsi dire pas cessé de créer? Quand on songe au nombre de villes qu'il a fait surgir du sol ; quand on songe aux kilomètres de routes qu'il a tracées dans les sables et dans les déserts ; à ces ports creusés aux flancs des côtes sauvages, à ces digues jetées contre les houles invaincues ; quand on songe à ces prodigieuses moissons qui s'entassent pour nos greniers ; à ces richesses d'un sol vierge dont les trésors nous attendent ; à toute cette fortune et à toute cette puissance, conquises, défendues, gardées jalousement, sans cesse accrues, avec des moyens de fortune et parfois des ordres contraires ; et — dans une vision d'avenir — quand on songe à ce magnifique capital de milliards que la France devra au génie tenace de cet homme, n'est-on pas tenté de s'écrier : « Mon général, vous vous trompez, il y a tout de même des sorciers ! »

*
* *

L'intérêt des *Lettres du Tonkin et de Madagascar* n'est pas encore épuisé. Elles nous ont montré tour à tour la vocation, l'éducation, les premières œuvres de Lyautey. Nous avons vu l'homme d'action se révéler peu à peu. Mais dès les premières pages nous pouvions reconnaître l'artiste.

Cette correspondance est complexe comme l'homme lui-même. Bien mal avisé celui qui n'y trouverait que les récits d'un colonial, les conceptions d'un chef militaire. « On ne vous demande pas d'écrire comme un évêque », disait avec une double malice Mgr Duchesne à l'Académie française. Évêque, peut-être pas ; mais écrivain de race, assurément.

Ces lettres sont écrites au courant de la plume, j'allais dire au galop de la plume ; quelques unes ont été rédigées sous la tente du bivouac, dans le repos harassé d'une journée de combats. Comme la vraie éloquence, elles se moquent de l'éloquence. Point d'artifices de langage ; une phrase nerveuse, saccadée, qui exprime clairement tout ce qu'elle contient ; plus de faits que de descriptions ; plus d'idées que de faits. Et partout, comme la marque personnelle de celui qui les a rédigées, les traces d'une culture supérieure puisée dans l'histoire et dans les livres, vivifiée par le pèlerinage aux grandes sources éducatrices : Athènes et Rome. Il faudrait pouvoir détacher de ces deux volumes tout ce qui décèle l'écrivain. Mais ne serait-ce pas alors les recopier simplement?

*
* *

Dans une très longue lettre écrite le 4 février 1897 à bord de l'*Oxus*, entre Colombo et Aden, le commandant Lyautey écrivait à son ami Margerie :

Je suis allé au Tonkin et à Madagascar avec la certitude de vous rapporter une force accrue, avec la conscience d'y avoir acquis le droit de parler et de mener. Et ce sera un bel effort — et je voudrais bien encore en être le témoin et le participant avant de mourir — que celui qui désembourbera la race française, qui la remettra en marche, lui rendra la fécondité, l'essor et la foi dans les longs avenirs. Et si cela advenait pourtant ! Si les voisins qui escomptent déjà notre disparition et déjà nous regardent presque, non sans raison, comme un facteur négligeable, constataient un beau jour que nous sommes ressuscités ! Peut-être alors ne serait-il plus besoin de la paradoxale alliance russe et pourrait-on de nouveau travailler à l'Europe. Une logique historique que préparait le long travail des siècles et que le fratricide 1870 a brisée dans l'œuf. Ce ne serait pourtant pas les luttes qui lui manqueraient, à celle-là, ni les guerres contre les vrais périls ; si, au lieu de se déchirer elles-mêmes et de se ruiner à plaisir par la surenchère des armements, elles s'unissaient enfin, pour faire face aux vrais périls, à ceux qui se levant un jour du nouveau monde, la menaceront dans sa civilisation, dans son sens et son culte de la beauté et de l'idéal dont les sources sont à Athènes et en Judée et non certes au pays de Confucius.

Ces lignes écrites il y a vingt-trois ans sont véritablement prophétiques. La race française remise en marche a montré

à ses voisins de proie qu'elle n'était ni morte ni mourante ; et le vrai péril, — celui qui menace l'Europe jusque dans sa vie économique, jusque dans ses sources, jusque dans sa civilisation, — le vrai péril venant de l'Est est là, non plus même aux portes de l'Europe, mais déjà en Europe, gagnant chaque jour du terrain. Au plus haut point, Lyautey possède « le sens général et comparé du monde » dont il parle quelque part... Ne faut-il pas souvent pour voir loin, voir de loin?

* * *

Don de vision d'avenir, génie créateur, qualités de commandement et d'organisation sans pareilles, jointes à une souplesse d'esprit, à des talents diplomatiques vérifiés et tous ces dons et toutes ces vertus enrichis et ennoblis par une immense culture, par le sens profond de l'art sous toutes ses formes, telles sont les qualités maîtresses d'un homme aussi complexe qu'aucune définition et qu'aucune épithète ne peuvent saisir en un seul terme. Ces qualités maîtresses, elles apparaissent déjà dans les *Lettres du Tonkin et de Madagascar*. Lyautey s'y révèle peu à peu, on pourrait presque dire qu'il se révèle à lui-même. Ce qu'il était, lorsqu'il les rédigeait, suffirait à justifier notre attention ; mais nous savons bien, en tournant chaque page, que l'avenir tiendra ses promesses avec magnificence et c'est précisément là ce qui — à l'inverse des romans historiques — constitue l'intérêt exceptionnel de cette publication.

Vie admirable ! vie bienfaitrice ! la reconnaissance nationale, la renommée universelle apportent à Lyautey l'Africain le juste tribut de leur admiration et de leur hommage. Qui sait, néanmoins, si le temps seul ne montrera pas, en pleine lumière, la grandeur de son œuvre, les difficultés qu'il a dû vaincre pour la pétrir de ses mains?

« Voyez-vous, la première condition pour une vie d'homme, me disait toujours Galliéni, c'est qu'il ait le droit d'être satisfait de lui-même en étant satisfait de son œuvre... » Un Galliéni disant cela à un Lyautey, quelle leçon d'humilité pour les heureux du monde !

WLADIMIR D'ORMESSON.

La Sphère et la Croix

CHAPITRE IV

Une discussion à l'aube.

Les deux duellistes avaient, croyaient-ils, échappé aux pouvoirs dirigeants du monde moderne. On eût pu dire même qu'ils les avaient vaincus. Ils avaient persuadé le juge, ligoté le commerçant et laissé derrière eux la police. Et ils avaient un peu le sentiment de s'être plongés dans un océan monstrueux ; ils n'étaient plus que le client et le cocher d'un des millions de hansoms qui remplissent les rues de Londres. Mais ils avaient oublié quelque chose ; ils avaient oublié le journalisme. Ils avaient oublié qu'il existe dans le monde moderne, peut-être pour la première fois dans l'histoire, une classe de gens dont l'intérêt n'est pas que des faits se produisent ou ne se produisent pas, que ces faits soient heureux ou malheureux, à l'avantage de tel parti ou au désavantage de tel autre, mais dont l'intérêt est simplement que des faits se produisent.

Si le journalisme est une peinture de notre existence moderne, sa grande faiblesse est qu'il ne parle que des exceptions. Nous annonçons sur des affiches très voyantes qu'un homme est tombé d'un échafaudage. Nous n'annonçons pas, sur de flamboyantes affiches, qu'un homme n'est pas tombé d'un échafaudage. Et pourtant ce dernier fait est infiniment plus émouvant, puisqu'il indique que cette tour vivante, pleine de terreur et de mystère, — un homme, —

est encore debout sur notre sol. Mais on ne peut raisonnablement s'attendre à ce que le journalisme insiste de la sorte sur des miracles permanents. On ne peut demander à des directeurs de feuilles publiques d'inscrire sur leurs affiches : « M. Wilkinson est toujours sain et sauf » ou « M. Jones, de Worthing, n'est pas mort. »

Ils ne peuvent pas annoncer le bonheur de toute l'humanité, parler de toutes les fourchettes qui ne sont pas volées, ni de tous les mariages qui ne sont pas annulés. Il s'ensuit que ce tableau de la vie qu'ils prétendent donner au complet est nécessairement fallacieux puisqu'ils ne peuvent y représenter que l'insolite. Si démocratiques qu'ils soient, les journaux ne s'occupent que de la minorité.

L'incident du fanatique brisant une fenêtre à Ludgate Hill suffit à lui seul pour alimenter de bonne copie les journaux du soir. Mais quand le même homme, conduit devant le juge, provoqua son adversaire, en plein tribunal, à un duel à mort, les colonnes des journaux furent trop étroites pour contenir cette information sensationnelle et des manchettes s'étalèrent, si grandes qu'il ne restait presque plus de place pour le texte. Quand un reporter haletant vint, assez tard dans la soirée, apporter la nouvelle que les deux héros avaient été surpris se battant au fond d'un petit jardin de Londres, derrière la boutique d'un antiquaire soigneusement ligoté et bâillonné par eux, les directeurs et les sous-directeurs de journaux se sentirent plongés dans un océan de béatitude.

Le lendemain matin, cinq ou six des grands quotidiens de Londres étalèrent simultanément toute une floraison spontanée d'éloquents articles, signés de leurs leaders les plus renommés.

Le surlendemain, les directeurs et leurs gazettes étaient devenus la proie d'une telle agitation que l'on ne pouvait plus les tenir. L'affaire de la vitre brisée et du duel devint monstrueuse et omniprésente. Il y eut des interpellations à la Chambre des Communes. On blâma le gouvernement, sur un ton solennel, de n'avoir pas fait quelque chose, personne ne savait quoi, mais enfin quelque chose, pour empêcher ce bris de vitre. Une souscription énorme fut ouverte pour indemniser M. Gordon, l'homme bâillonné dans sa boutique. M. MacIan, l'un des combattants, connut, pour des raisons mystérieuses, une popularité inouïe dans les caricatures des journaux humoristiques et sur les scènes des music-halls. On le représentait toujours (en dépit de la réalité) avec des favoris rouges, un nez très rouge et vêtu en Highlander. Et une chanson, comportant un nombre

inimaginable de vers où son nom rimait aux mots les plus inattendus, fut chantée chaque soir devant des salles combles. Quant aux journaux, ils réclamaient d'un ton furieux la capture des fugitifs et quarante-huit heures s'étant écoulées sans nouvelles, ils passèrent du ton de l'information à celui du roman policier. Sous le titre : « Où sont-ils? », des lettres emplirent leurs colonnes, suggérant toutes les explications imaginables, signalant la présence possible des fugitifs dans le Monument, le Twopennytube, la Forêt d'Epping, l'Abbaye de Westminster, les supposant roulés dans des tapis à Shoolbreds, enfermés dans des coffres-forts à Chancery Lane. Et ces journaux étaient d'un intérêt palpitant, si bien que M. Turnbull en avait acheté tout un paquet. Il les montrait à M. MacIan pour l'amuser alors qu'ils venaient de s'asseoir sur un tertre assez élevé, au nord de Londres, attendant le lever du jour.

Sur le ciel encore obscur à l'orient, une longue barre grise se profilait que fendit tout à coup une épée d'argent clair et lentement le matin se leva sur Londres. De la place où se tenaient Turnbull et MacIan, une petite pente escarpée derrière Hampstead, ils pouvaient voir toute la ville se dessiner vaguement, étalée sous la clarté grisâtre du jour naissant jusqu'à ce que le soleil tout blanc se levât, découvrant à leurs pieds le monstre splendide.

Turnbull, qui rêvait en regardant la ville énorme, eut un léger frisson causé par la fraîcheur de la brise matinale. MacIan semblait contempler Londres, lui aussi, mais avec ces yeux d'aveugle, pleins de mystère, qui voient, comme l'on dit, en dedans. Quand Turnbull, s'adressant à lui, prononça quelques mots sur la ville immense, il eut l'air de sortir d'un songe.

— Oui, dit-il, la voix comme engourdie. C'est très grand.

Ils se turent à nouveau, la pensée absente, puis MacIan reprit :

— C'est une très grande ville. Quand j'y suis venu pour la première fois, j'en ai eu peur. Peur exactement comme celui qui verrait tout à coup un homme de quarante pieds de haut. Je suis habitué aux choses énormes dans le pays d'où je viens, aux montagnes géantes qui semblent vouloir remplir l'infini, et à la mer immense qui s'en va jusqu'aux confins du monde. Ce sont là des choses aux contours imprécis et qui n'affectent pas pour nous une forme familière. Mais voir des œuvres humaines, délimitées, géométriques, ayant de telles proportions, des maisons aussi vastes et des rues aussi larges et la ville elle-même gigantesque, cela me donnait l'impression d'avoir,

vissé dans l'œil, quelque diabolique verre grossissant. C'était comme si j'avais vu une soupière aussi grosse qu'une maison, ou une soucière de taille à prendre des éléphants.

— Comme au pays des Brobdingnagians, dit Turnbull avec un sourire.

— Oh ! où est ce pays? interrogea MacIan.

Turnbull dit d'un ton amer : « Dans un livre », et il y eut un nouveau silence.

Autour d'eux gisait pêle-mêle tout ce qu'ils avaient ramassé en hâte pour leur fuite. Les deux épées avec lesquelles ils avaient déjà tenté de s'égorger avaient été jetées sur l'herbe, au hasard, comme deux cannes inutiles. Des provisions qu'ils avaient achetées la veille au soir dans un vulgaire public-house, pour parer à tout événement, étaient éparses autour d'eux ; ici un paquet de chocolat, là une bouteille de vin. Et pour ajouter au désordre, on voyait de tous côtés ce qu'il y a de plus désordonné parmi les choses actuelles : des journaux, et encore des journaux, ces ministres de l'anarchie moderne. Turnbull en prit un d'un geste ennuyé et sortit une pipe.

— On parle beaucoup de nous là dedans, dit-il... Vous permettez que j'allume?

— Que voulez-vous que cela me fasse? répondit MacIan.

Turnbull regarda d'un air intéressé cet homme qui ne comprenait aucune des formules banales de politesse ; il alluma sa pipe et s'enveloppa de grands nuages de fumée.

— Oui, reprit-il, notre affaire fournit en ce moment la meilleure copie de l'Angleterre. Je suis journaliste et je m'y connais. Pour la première fois peut-être depuis bien des générations, les Anglais sont vraiment plus irrités à propos d'une mauvaise affaire qui se passe chez eux que si elle se passait en France.

— Ce n'est pas une mauvaise affaire, dit MacIan.

Turnbull se mit à rire :

— Vous me paraissez incapable de comprendre l'usage ordinaire du langage humain. Si je ne soupçonnais que vous avez du génie, je serais persuadé que vous êtes un imbécile. Je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de ramasser nos bagages et de partir.

Et, disant cela, il se leva brusquement, mit tout ce qu'il put dans ses poches, faisant avec le reste un paquet à l'aide d'une courroie. Et comme il achevait d'introduire une boîte de conserves dans une poche déjà bourrée, il reprit, l'air détaché :

— Je veux simplement dire que vous et moi nous sommes pour les journaux, à l'heure actuelle, les personnages les plus importants de l'Angleterre.

— Vous vous attendiez donc à autre chose? demanda MacIan dont les grands yeux bleus prirent une expression pleine de gravité.

— Les journaux ne parlent que de nous, dit Turnbull qui se baissa pour ramasser une des épées.

MacIan ramassa l'autre.

— Oui, fit-il simplement, je les ai lus, mais ils ne semblent pas avoir compris.

Turnbull, qui ficelait, non sans peine, la dernière boîte de biscuits, prononça d'une voix brève et tranchante :

— Voyons, monsieur MacIan, écoutez-moi. Vous devez m'écouter, non parce que je connais le pays, vous pourriez l'étudier sur une carte, mais parce que je connais les habitants et ceux-ci vous resteraient étrangers même si vous viviez avec eux trente années. Cette ville infernale se réveille et ce réveil est celui d'un ennemi. Ces rangées interminables de fenêtres sont autant d'yeux fixés sur nous. Ces forêts de cheminées sont des doigts qui nous montrent assis sur le flanc de cette colline. Notre affaire a frappé tous les esprits. Pendant six mois, on ne va plus penser qu'à nous, comme pendant six mois on n'a pensé qu'à l'affaire Dreyfus. Je le sais, rien n'est plus drôle. On laisse périr en masse, sans s'inquiéter d'eux, des enfants affamés qui ne demandaient qu'à vivre et parce que deux gentlemen, pour des motifs intimes et délicats, veulent mourir, on mobilise l'armée et la marine pour les en empêcher. Pendant tout un semestre ou même davantage, vous et moi, monsieur MacIan, nous serons un obstacle à toute réforme dans l'Empire britannique. Nous empêcherons l'expulsion des Chinois du Transvaal et les mesures contre l'encombrement du Strand. Quand on voudra s'occuper du Home Rule, nous serons un sujet tout trouvé pour détourner la conversation. Ne vous imaginez donc pas, dans votre innocence, que nous n'avons qu'à nous perdre parmi ces collines anglaises comme un partisan écossais se cache dans vos montagnes oubliées des dieux. Nous devons être éternellement sur nos gardes ; il nous faut vivre désormais traqués comme deux insignes criminels. Nous devons nous attendre à ce qu'on nous reconnaisse partout, comme si nous étions Napoléon échappé de l'île d'Elbe. Notre signalement sera donné dans les plus petits hameaux et nos visages reconnus par tout policeman ambitieux.

Nous devrons souvent dormir en plein air comme si nous étions en Afrique. Enfin, ce qu'il y a de plus grave, c'est que nous ne devons pas songer à réaliser notre... règlement final, qui sera une affaire aussi importante que celle des assassins de Phœnix-Park, tant que nous n'aurons pas fait tout le possible pour nous isoler... je ne dis pas pour nous mettre à l'abri. Bref, nous ne devons pas nous battre tant que nous n'aurons pas réussi, ne serait-ce qu'un moment, à faire perdre notre trace. Croyez-moi, monsieur MacIan, je vous en donne ma parole, si le public anglais arrive à nous prendre, il empêchera le duel, ne serait-ce qu'en nous faisant enfermer pour le reste de nos jours dans un asile d'aliénés.

MacIan fixait l'horizon d'un regard voilé.

— Je ne suis pas du tout surpris, dit-il, que le monde soit contre nous. Cela me fait voir que j'ai eu raison de...

— De quoi? demanda Turnbull.

— De briser votre vitre, dit MacIan. J'ai réveillé le monde.

— Alors tout va bien, fit placidement Turnbull. Examinons quelques derniers points. Au delà de cette colline, la campagne s'ouvre à nous, relativement libre. Heureusement, cette partie de la banlieue m'est familière, et si vous voulez bien vous fier à moi et me suivre, nous pourrons nous éloigner de Londres à une distance d'au moins dix milles sans rencontrer un char, ce qui, à tout prendre, sera un excellent début. Nous avons des provisions pour deux jours au moins, pour trois, même, si nous savons les ménager. Il nous sera donc possible de faire cinquante ou soixante milles sans entrer dans une seule auberge. J'ai les biscuits, la viande de conserve et le lait. Vous avez le chocolat, je crois? Et le brandy?

— Oui, dit MacIan du ton d'un soldat recevant la consigne.

— Très bien, alors. En avant, marche! Nous tournons derrière ce troisième buisson et descendons dans la vallée.

Et il partit en tête d'un pas allègre.

Mais tout à coup, il s'arrêta ; il avait senti que son compagnon ne le suivait pas. Evan MacIan était resté à la même place, appuyé sur son épée, la tête basse, dans l'attitude d'un homme que le doute tient encore.

— Que se passe-t-il? demanda Turbull que la colère prenait déjà.

Evan ne répondit pas.

— Que diable avez-vous? répéta le chef, son visage devenant peu à peu aussi rouge que sa barbe. Puis, d'une voix moins rude :

— Vous êtes souffrant, MacIan?

— Oui, répondit l'Écossais sans relever la tête.

— Prenez de l'eau-de-vie, cria Turnbull qui s'approcha de lui d'un pas rapide. C'est vous qui avez la bouteille.

— Je ne souffre pas physiquement, dit MacIan toujours morne. La douleur est dans ma pensée. Une chose terrible m'arrive.

— Mais, sapristi, de quoi parlez-vous? demanda Turnbull.

MacIan eut un sursaut et sa voix sonna, étrangement claire :

— Il faut nous battre maintenant, Turnbull. Il faut nous battre maintenant. Une chose effrayante m'est venue à l'esprit et je sais que nous devons agir tout de suite, ici même. C'est ici que je dois vous tuer, cria-t-il, avec une sorte de rage impossible à décrire. Ici, ici, sur ce beau gazon.

— Et pourquoi cela, idiot? commença Turnbull.

— L'heure est venue... l'heure noire indiquée par Dieu. Vite, elle sera bientôt passée, vite !

Et rejetant loin de lui le fourreau de son épée, il se dressa, la lame haute flambant au soleil.

— Maudit imbécile, répéta Turnbull. Remettez votre épée dans son fourreau, espèce d'âne ; au premier bruit de la lutte les gens vont sortir de leurs maisons.

— L'un de nous sera mort avant qu'ils viennent, dit l'autre d'une voix rauque, car cette heure est celle de Dieu.

— Eh bien, je n'ai jamais beaucoup pensé à Dieu, répliqua le directeur de *l'Athée* qui perdait patience. Et j'y pense en ce moment moins que jamais. Ne vous occupez pas de ce que Dieu veut. Mais ayez la bonté d'éclairer mes ténèbres païennes en me disant ce que, *vous*, vous voulez.

— L'heure sera bientôt passée. Dans un moment il sera trop tard, dit MacIan, hors de lui. C'est maintenant que je dois clouer au sol votre corps de blasphémateur... maintenant que je dois venger Notre-Dame sur son misérable insulteur. Maintenant ou jamais. Car la pensée redoutable est dans mon esprit.

— Et quelle pensée, demanda Turnbull, prêt à éclater, occupe ce que vous appelez votre esprit?

— Je dois vous tuer maintenant, dit le fanatique, parce que...

— Parce que?... fit Turnbull, se contenant encore.

— Parce que je commence à vous aimer.

Le visage de Turnbull eut une contraction subite, un changement

si spontané qu'il disparut sans laisser de trace, ses traits redevenus aussitôt comme figés par une attention muette et froide. Mais quand il reprit la parole ce fut sur le ton d'un homme qui prétend ne pas comprendre ce qu'il a parfaitement compris.

— Votre affection se manifeste d'une manière assez étrange, commença-t-il ; mais MacIan, d'une voix brutale, brisa le fil ténu de son discours frivole.

— Ne prenez pas la peine de me parler ainsi, dit-il. Vous savez aussi bien que moi ce que je veux dire. Battons-nous, vous dis-je. Peut-être avez-vous le même sentiment que moi.

Turnbull laissa voir de nouveau une sorte d'hésitation, mais il garda son attitude d'aisance dédaigneuse et répondit :

— Votre esprit celte va décidément trop loin pour que je le suive ; permettez à ma lourdeur d'homme des plaines d'essayer de vous comprendre. Mon cher monsieur MacIan, que voulez-vous dire en réalité?

MacIan tenait son épée pointée vers la poitrine de son adversaire.

— Vous savez ce que je veux dire. Vous avez la même pensée. Il faut nous battre maintenant ou sinon...

— Sinon quoi? répéta Turnbull en le fixant avec une gravité déconcertante.

— Sinon, nous ne nous battrons pas, répondit Evan qui prononça ces derniers mots sur le ton d'un véritable désespoir.

Turnbull dégaina tout à coup comme pour se mettre en garde, mais abaissant un moment la pointe de son épée :

— Avant de commencer, dit-il, puis-je vous poser une question?

MacIan répondit « oui » d'un signe de tête mais ses yeux flambaient :

— Vous venez de dire à l'instant, reprit Turbull, que si nous ne nous battons pas maintenant, nous ne nous battrons jamais. Que penseriez-vous si nous en venons là?

— J'aurais le même sentiment, répondit l'autre, que si, vous voyant tirer votre épée, je prenais la fuite. Je sentirais qu'à cause de ma lâcheté, justice n'a pas été faite.

— La justice ! répliqua Turbull, mais nous ne parlons que de vos sentiments. Et qu'entendez-vous par justice, en dehors de vos sentiments?

MacIan eut le geste las d'un homme qui reconnaît au passage une idée rebattue.

— Oh ! du nominalisme? fit-il en soupirant, nous nous en sommes débarrassés depuis le douzième siècle.

— Je voudrais que nous nous en débarrassions en ce moment, répliqua l'autre d'un ton ferme. Voulez-vous dire que si vous en veniez à trouver que j'ai raison, ce serait par une erreur de jugement?

— Si j'avais reçu un coup sur la tête, je pourrais en venir à croire que vous êtes un éléphant vert, répondit MacIan, mais n'ai-je pas le droit de dire maintenant que je me tromperais?

— Alors, vous êtes tout à fait sûr que ce serait une erreur de m'aimer? demanda Turnbull avec un léger sourire.

— Non, dit Evan, l'air songeur, je ne dis pas cela. Ce sentiment ne peut pas venir du démon, il peut venir de Dieu, je n'ai pas à le savoir. Mais j'ai une œuvre à accomplir et cette pensée me la rend difficile.

— Et vous croyez, dit l'athée tout à fait aimable, que vous et moi pouvons discerner ce qui nous vient de la part de Dieu?

MacIan éclata comme un homme poussé à bout et, appuyant sur chaque mot, il s'écria :

— L'Église ne ressemble pas à l'Athenæum Club. Si l'Athenæum Club perdait tous ses membres, il serait dissous par le fait même et cesserait d'exister. Mais en appartenant à l'Église j'appartiens à quelque chose qui existe en dehors de nous tous, en dehors de tout ce dont vous pouvez parler, en dehors des cardinaux et du pape. Ils lui appartiennent, mais elle ne leur appartient pas. Si nous mourions tous subitement, l'Église n'en existerait pas moins de toute façon en Dieu. Et ne comprenez-vous pas que je suis plus certain de son existence que de la mienne propre? Et vous me demandez de me fier à mon tempérament qui peut être modifié de fond en comble par deux bouteilles de vin ou une attaque de jaunisse ! Et vous me demandez de me fier à ce tempérament quand il me porte vers vous et non à cette chose qui, je le crois, est indépendante de moi-même et plus réelle que le sang de mon corps?

— Un instant, je vous prie, dit Turnbull, toujours sur le même ton aisé, par le fait même que vous dites croire à ceci ou à cela, vous avouez qu'il est une partie de vous-même à laquelle vous vous fiez, s'il en est beaucoup d'autres dont vous vous défiez. Si c'est vous, vous seul, qui m'aimez, c'est vous, vous seul également, qui croyez à l'Église catholique.

— Il y a une partie de moi qui est divine, répondit MacIan, à

laquelle je puis me fier, mais des affections aussi sont en moi, entièrement animales et sans intérêt.

— Et vous êtes tout à fait certain, je suppose, continua Turnbull, que si même vous m'estimiez, cette estime serait entièrement animale et sans intérêt.

Pour la première fois, MacIan eut un sursaut, comme surpris par l'objection. Mais il finit par répondre :

— Je ne sais si la cause de notre rencontre vient de la terre ou du ciel, mais elle nous rend en tout cas le mensonge impossible. Non, je ne crois pas que le sentiment qui me porte vers vous soit... superficiel. Ce peut être quelque chose de plus profond... quelque chose d'étrange. Je ne comprends pas, mais ce que je sais bien, c'est que si je vous aimais, mon amitié serait divine. Mais je vous hais et ma haine est divine, très certainement. Non, nous ne nous battons pas pour une futilité. Ce n'est ni pour une superstition ni pour un symbole. Quand vous avez écrit ce que vous savez sur Notre-Dame, vous étiez un méchant homme écrivant de mauvaises choses. Si je vous hais, c'est parce que vous avez haï la bonté. Et si je vous aime... c'est parce que vous êtes bon.

Le visage de Turnbull prit une expression indéfinissable.

— Alors, nous nous battons, dit-il.

— Oui, dit MacIan, ses sourcils noirs subitement contractés, oui, tout de suite.

Les épées se croisèrent et le premier contact de leurs armes fit sentir aux combattants que la passion de chacun d'eux se réveillait, Leurs armes ne sonnaient pas de la sorte quand ils s'étaient rués l'un sur l'autre dans le petit jardin de l'antiquaire.

Il y eut une pause, puis MacIan fit un mouvement pour attaquer, quand, tout à coup, Turnbull, d'un geste calme, abaissa son épée. Evan, les yeux égarés, regarda tout autour de lui, et finit par voir un homme de forte taille, en vêtements clairs, un panama sur la tête, qui venait vers eux d'un pas tranquille.

CHAPITRE V

Le Pacifiste.

Quand les combattants, leurs épées se touchant encore, eurent subitement conscience de l'apparition d'un tiers, ils eurent chacun

le même mouvement. Ce mouvement fut aussi rapide que le déclic d'un pistolet ; ils le rectifièrent instantanément et reprirent leur première pose mais, ce mouvement, tous deux l'avaient fait, tous deux l'avaient vu et savaient ce qu'il signifiait. Ce n'était pas la colère d'être interrompus. Quoi qu'ils aient pu dire ou penser, ce fut un mouvement de détente. Une force intérieure, et qui cependant les dominait, semblait lentement et impitoyablement dissoudre la dureté adamantine de leur serment. Comme des amants trompés épient l'inévitable couchant de leur premier amour, ces hommes épiaient le déclin de leur première haine.

Le courage qui les soutenait dans la lutte faiblissait peu à peu. Quand ils ferraillaient à grand bruit dans le petit jardin de Londres, ce qui n'eût fait pour eux aucun doute, c'est que si un tiers les avait interrompus, il se serait au moins passé quelque chose. Ils se seraient alors tué l'un ou l'autre ou auraient tué l'intrus. Maintenant rien ne pouvait changer cette réalité fugitive mais certaine : ils avaient été une seconde satisfaits d'être interrompus. Quelque chose de nouveau et d'étrange montait de plus en plus dans leur cœur comme la marée du soir. Et cela semblait d'autant plus impitoyable que cela pouvait devenir une immense pitié. Y avait-il donc pour l'amitié un fatalisme pareil à celui que tous les amants attribuent à l'amour? Dieu faisait-il donc que les hommes s'aimassent contre leur gré?

— Vous voudrez bien, j'en suis sûr, m'excuser si je vous adresse la parole, dit l'étranger d'un ton véhément et suppliant à la fois.

La voix de cet homme était d'une politesse affectée, incongrue en quelque sorte, étant donné le spectacle excentrique que donnaient les deux duellistes et devant lequel tout homme de bon sens eût été saisi d'étonnement. Cette voix jurait également avec le physique bien portant quoique d'apparence un peu molle de l'homme qui parlait. Au premier regard, il paraissait un bel animal, la barbe et les cheveux blonds frisés, les yeux bleus, des yeux qui brillaient d'un éclat inaccoutumé. Ce n'était qu'au second regard que l'esprit éprouvait une irritation soudaine et peut-être involontaire en constatant la façon dont la barbe d'or se recourbait en arrière vers le gilet, tandis que le nez bien fait pointait en avant comme pour flairer le chemin. Et ce n'était peut-être qu'au centième regard que les yeux bleus et brillants, qui semblaient auparavant étinceler d'intelligence, ne paraissaient plus avoir d'autre éclat que celui de l'idiotie. C'était un homme massif, en parfaite santé, paraissant d'autant plus

grand qu'il portait des vêtements très amples et de couleur claire, qui, par leur extrême légèreté et leur largeur excessive, lui donnaient un peu l'allure d'un habitant des tropiques. Mais un examen plus attentif de sa toilette aurait fait voir que même sous les tropiques l'homme eût semblé unique en son genre. L'étoffe en était faite d'après un système de tissage hygiénique dont aucun être humain n'avait jamais entendu parler. Il portait, très en arrière de la tête, un chapeau aux larges bords, également hygiénique, et sa voix venant d'un type d'homme aussi lourd et vigoureux était, comme je l'ai dit, étonnamment perçante et obséquieuse.

— Vous voudrez bien, j'en suis sûr, m'excuser si je vous adresse la parole, dit-il. Vous m'avez tout l'air d'être en discussion sur quelque point que nous pourrions sans doute ensemble tirer au clair? Hein! cela ne vous ennuie pas que je vous dise cela?

Les deux combattants gardaient un visage fermé. Mais l'étranger, prenant leur silence pour de la pudeur effarouchée, continua avec une sorte d'enjouement :

— C'est donc vous les jeunes gens dont j'ai lu l'histoire dans les journaux? Naturellement, l'un de vous est jeune et l'autre romanesque. Savez-vous ce que je dis toujours à la jeunesse?

Un morne silence accueillit cette joyeuse question. Puis Turnbull dit d'une voix blanche :

— Comme j'ai eu quarante-sept ans à mon dernier anniversaire, je suis venu sans doute au monde trop tôt pour le savoir.

— Très bon, très bon, dit l'aimable personnage. Plaisanterie à froid. Humour écossais. Voyons. Je comprends que vous voulez tous les deux vous battre en duel. Vous ne devez pas être, je le crains, très au courant des idées modernes. Le duel est très loin de nous, vous savez. Au reste, Tolstoï nous dit que nous serons bientôt très loin de la guerre qu'il appelle tout simplement un duel entre nations. Mais il n'est pas douteux que nous avons dépassé le combat singulier.

L'étranger, attendant l'effet qu'il devait produire sur son auditoire décidément en bois, resta un instant silencieux, le visage rayonnant, puis il reprit :

— On dit dans les journaux que vous voulez réellement vous battre pour une chose ayant trait au catholicisme romain. Or, savez-vous ce que je dis toujours aux catholiques romains?

— Non, dit Turnbull taciturne. Et eux?

Ce qui semblait un trait particulier du monsieur cordial et hygiénique, c'est qu'il oubliait toujours son discours précédent. Sans insister sur la forme précise de son appel à l'Église de Rome, il accueillit d'un rire sympathique la réponse de Turnbull, et l'éclat du soleil sur les épées ayant arrêté tout à coup ses regards incertains, il devint d'une gravité de bonne humeur.

— Mais vous savez que c'est une affaire sérieuse, dit-il, portant ses yeux bleus sur Turnbull et MacIan. Je suis sûr que si j'en appelais à votre nature supérieure... Tout homme a une nature supérieure et une nature inférieure. Voyons, examinons la chose très simplement et sans aucun préjugé romantique à propos d'honneur ou autre chose de ce genre. Est-ce que répandre le sang n'est pas un grand péché?

— Non, dit MacIan, parlant pour la première fois.

— Ah ! vraiment, vraiment? dit le pacifiste.

— Le meurtre est un péché, dit l'Écossais impassible. Il n'y a pas de péché dans l'effusion du sang.

— Soit, nous n'allons pas nous quereller pour un mot, dit l'autre en plaisantant.

— Et pourquoi pas? dit MacIan tout à coup sévère. Pourquoi ne pas nous quereller pour un mot? A quoi serviraient les mots s'ils n'étaient pas assez importants pour qu'on se dispute à leur sujet? Pourquoi choisirions-nous un mot plutôt qu'un autre s'il n'existe entre eux aucune différence? Si vous appelez une femme un chimpanzé au lieu de l'appeler un ange, est-ce qu'il n'y aura pas une querelle à propos d'un mot? Si vous ne voulez pas discuter sur des mots, sur quoi donc allez-vous discuter? Me ferez-vous connaître votre pensée en remuant vos oreilles? L'Église et les hérésies ont toujours combattu à propos de mots parce que ce sont les seules choses qui vaillent la lutte. Je dis que le meurtre est un péché et que l'effusion du sang n'en est pas un et qu'il y a autant de différence entre ces mots, qu'entre le mot « oui » et le mot « non », ou plutôt, qu'il y a plus de différence, car « oui » et « non » appartiennent du moins à la même catégorie. Le meurtre est un incident spirituel. L'effusion du sang est un incident physique. Un chirurgien commet l'effusion du sang.

— Ah ! vous êtes un casuiste ! dit le gros homme en branlant la tête. Savez-vous ce que je dis toujours aux casuistes...?

MacIan eut un geste violent et Turnbull éclata de rire. Le paci-

fiste n'en parut pas le moins du monde déconcerté mais continua avec son enjouement imperturbable :

— Eh bien, eh bien ! revenons à la question. Tolstoï a montré que la force n'est pas un remède ; vous voyez à quel point de vue je me place. Je fais de mon mieux pour arrêter ce que j'appelle, et vous me permettrez certainement cette expression, une violence réellement inutile, la vôtre, une violence absolument injuste. Mais il est tout à fait contre mes principes d'appeler la police, parce que la police est encore sur un plan moral inférieur, pour ainsi dire, parce que, en somme, la police, indubitablement, emploie quelquefois la force. Tolstoï a montré que la violence a pour résultat d'engendrer la violence chez celui contre lequel on l'emploie, tandis que l'amour, au contraire, engendre l'amour. Alors, vous voyez ma situation. J'en suis réduit à employer l'amour pour vous arrêter. Je suis obligé d'employer l'amour.

Il donnait à ce mot un son indescriptible, quelque chose de pesant et de rude comme s'il avait dit : « bottes ». Turnbull prit d'un geste brusque son épée et dit :

— Je vois tout à fait votre situation. Vous n'appellerez pas la police. Monsieur MacIan, nous reprenons?

MacIan arracha son épée qu'il avait plantée dans l'herbe.

— Je dois et je veux empêcher ce crime révoltant, cria le disciple de Tolstoï, le visage cramoisi. C'est contre toutes les idées modernes. C'est contre le principe de l'amour. Comment, vous, monsieur, qui prétendez être un chrétien...

MacIan se retourna vers lui tout pâle et les lèvres serrées :

— Monsieur, dit-il, parlez du principe de l'amour autant qu'il vous plaira. Vous me paraissez plus froid qu'un bloc de pierre ; mais je veux bien croire que vous avez pu, à un moment donné, aimer un chat ou un chien, ou un enfant. Quand vous étiez petit, je suppose que vous avez aimé votre mère. Parlez donc de l'amour jusqu'à ce que le monde en ait la nausée. Mais ne parlez pas du Christianisme. N'ayez pas l'audace de dire sur ce sujet un seul mot, blanc ou noir. Le Christianisme est, pour un homme comme vous, un horrible mystère. Tenez-le à l'écart, n'en parlez jamais, comme vous le feriez pour une chose abominable. Des hommes se sont égorgés et se sont torturés à cause de lui et vous ne saurez jamais pourquoi. C'est une chose qui a fait que les hommes commettent le mal pour que le bien en sorte et vous ne comprendrez jamais le mal, ne vous occupez

donc pas du bien. Le Christianisme ne peut que vous faire vomir tant que vous ne serez pas un autre homme. Je ne voudrais pas le justifier à vos yeux, même si je le pouvais. Haïssez-le au nom de Dieu, comme le hait Turnbull qui est un homme. C'est une chose monstrueuse et pour laquelle on meurt. Et si vous restez ici et parlez de l'amour pendant dix minutes encore, il est probable que vous verrez un homme mourir pour lui.

Et il tomba en garde. Turnbull essayait à ce moment de réparer la poignée compliquée de son arme dont une pièce allait se détacher.

— Et supposez que j'appelle la police? dit l'étranger rouge de colère.

— En reniant vos dogmes les plus sacrés, dit MacIan.

— Des dogmes! s'écria l'homme, comme pris de terreur. Oh! nous n'avons pas de dogmes, vous savez!

Il y eut un autre silence. Puis il reprit d'un ton léger :

— Vous savez, je pense, qu'il y a quelque chose d'intéressant dans ce que Shaw nous enseigne à propos des principes moraux qui ne sont pas tout à fait établis. Avez-vous lu *la Quintessence de l'ibsénisme?* Naturellement il s'est tout à fait trompé sur la guerre.

Turnbull, penché en avant, le visage en feu, continuait à réparer le pommeau de son épée. Une ficelle entre les dents, il dit :

— Oh! dites ce que vous avez à dire, et finissons-en.

— C'est une chose sérieuse, reprit le philosophe en secouant la tête. Il faut que je sois seul pour rechercher quel est le point de vue supérieur. Je crois plutôt que dans un cas aussi grave...

Et s'en allant d'un pas lent, il disparut derrière les arbres.

— Ah! dit MacIan en poussant un profond soupir, croirez-vous à la prière maintenant? J'avais demandé un ange.

— J'ai peur de ne pas comprendre, répondit Turnbull.

— Il y a une heure, dit l'Écossais de sa voix morne et méditative, j'ai senti que le démon énervait mon courage et la force de mon serment et j'ai demandé à Dieu qu'il envoyât un ange à mon aide.

— Eh bien? questionna l'autre qui venait enfin de réparer la garde de son épée. Eh bien?

— Eh bien! cet homme était un ange! dit MacIan.

— Je ne les savais pas aussi minables.

— Mais nous savons que parfois les démons citent l'Écriture et simulent le bien, répondit le mystique. Pourquoi les anges ne viendraient-ils pas à certaines heures nous montrer le sombre abîme du

mal au bord duquel nous sommes? Si cet homme n'avait pas essayé de nous arrêter... j'aurais pu... je me serais arrêté.

— Je ne comprends pas, fit Turnbull d'un air farouche.

— Mais il est venu, cria MacIan, et mon âme m'a dit : « Abandonne le combat et tu deviendras comme Cela. Renie les serments et les dogmes et toutes les choses fixes et tu deviendras pareil à Cela. Tu pourras, toi aussi, te perdre dans ce brouillard de fausse philosophie. Tu pourras t'éprendre de cette fange de morale rampante et lâche et en venir à penser qu'un coup est mauvais parce qu'il fait du mal et non parce qu'il humilie. Tu finiras par croire que le meurtre est un mal parce qu'il est violent et non parce qu'il est injuste. Et vous, blasphémateur du bien, il y a une heure j'en étais presque à vous aimer ! Mais n'ayez pas peur de moi maintenant. J'ai entendu le mot amour prononcé par *lui* et je sais exactement ce qu'il signifie. En garde !

Les épées se heurtèrent avec bruit, animées de nouveau de la même énergie et de la même haine. Une fois de plus le cœur de chacun des deux hommes était devenu l'aimant d'une épée folle. Tout à coup, les deux furieux s'arrêtèrent pétrifiés.

— Quel est ce bruit? demanda l'Écossais, la voix rauque.

— Je crois le savoir, répliqua Turnbull.

— Quoi?... quoi? s'écria l'autre.

— Le disciple de Shaw et de Tolstoï a terminé sa belle méditation, dit tranquillement Turnbull. La police grimpe en ce moment la colline.

CHAPITRE VI

L'autre philosophe.

Dans la campagne de Hertfordshire, au milieu d'une double rangée de haies si hautes qu'elles formaient une sorte de bosquet, deux hommes s'en allaient au pas de course. Leur marche rapide n'avait rien de précipité ni de fiévreux et s'effectuait avec la régularité d'un pendule. A travers les grandes plaines et les hauteurs qui se trouvaient à droite et à gauche du sentier, s'épandait, comme une mer de rubis, la lumière du soleil couchant, illuminant les longues terrasses des collines et les rares fenêtres des hameaux disséminés qui brillaient comme des étincelles couleur de sang. Mais le sentier,

creusé profondément dans la colline, était déjà plongé dans l'ombre. Il semblait aux deux hommes qu'ils suivaient les méandres inconnus d'un labyrinthe.

Leur allure demeurait constante et pleine d'entrain bien que la sueur ruisselât sur leur visage. Il y avait vraiment quelque chose d'un peu fou dans le contraste qu'offrait le calme du soir emplissant la campagne déserte et ces deux personnages qui fuyaient avec effarement sans être poursuivis. Ils avaient l'air de deux aliénés ; peut-être l'étaient-ils.

— Ça va? dit Turnbull courtoisement. Pouvez-vous garder cette allure?

— Très facilement, merci, répondit MacIan. La course ne me fait pas peur.

— Est-ce une qualité requise dans une famille de soldats? demanda Turnbull.

— Sans aucun doute. La rapidité des mouvements est essentielle, dit MacIan, qui ignorait complètement la plaisanterie.

Turnbull eut un rire bref et le silence retomba, le silence haletant des coureurs.

Ce fut MacIan qui parla le premier :

— Nous courons mieux que tous ces policiers. Ils sont trop gros. Pourquoi faites-vous vos policemen si gros?

— Je n'ai jamais rien fait pour les engraisser, répliqua gaiement Turnbull, mais je me flatte de travailler pour le moment à les faire maigrir. Vous verrez qu'ils seront secs comme des harengs saurs quand ils nous auront pris. Ils ressembleront à votre ami le cardinal Manning.

— Mais ils ne nous prendront pas, dit MacIan toujours candide.

— Non, nous les battrons dans le grand art militaire de la fuite, reprit l'autre. Ils ne nous auront pas, à moins que...

MacIan tourna vers son compagnon son long visage interrogateur :

— A moins que?...

Turnbull, devenu tout à coup silencieux semblait écouter sans arrêter sa course comme un cheval qui dresse les oreilles.

— A moins que... répéta l'Écossais.

— A moins qu'ils ne fassent... ce qu'ils ont fait. Écoutez.

MacIan, modérant son allure, se retourna. On entendait maintenant, très net, le bruit d'un galop de chevaux.

— La police montée est à nos trousses. C'est à croire que nous sommes une révolution.

— Et nous le sommes, dit MacIan avec calme. Que faut-il faire? Courir sur eux avec nos épées?

— Nous en viendrons peut-être là, répondit Turnbull, mais alors j'imagine que ce sera le dernier acte. Nous ferions mieux d'éviter l'aventure.

Ses yeux fouillèrent les buissons.

— Si nous pouvons nous cacher quelque part, nous échapperons à ces animaux. Faisons vite et en silence. Suivez-moi.

Et grimpant le talus qui bordait le sentier, ils franchirent non sans peine la haie, une épaisse muraille d'arbustes et de ronces.

— Voyez-vous un peu plus loin cette sorte de kiosque? dit Turnbull. Voilà ce qu'il nous faut.

Un jardin abandonné s'ouvrait devant eux, déjà presque noyé dans l'ombre grandissante. Ils le traversèrent pour s'approcher de la cabane qu'avait aperçue, le premier, Turnbull, une sorte de hutte en bois, à moitié démolie où quelques restes de décoration laissaient supposer qu'il y avait eu là un petit pavillon au milieu d'un jardin de plaisance.

— Cette cabane est tout à fait invisible de la route, dit Turnbull en y entrant. Nous pourrons nous y cacher cette nuit.

MacIan fixa son compagnon, pendant quelques instants, d'un air grave.

— Monsieur, dit-il, je dois vous dire quelque chose. Je dois...

— Chut ! fit Turnbull, la main levée. Taisez-vous.

Dans le silence qui se fit, tous deux entendirent le galop lointain des chevaux se rapprocher avec une rapidité inconcevable et la cavalcade des policiers passa au-dessous d'eux, derrière la haie, dans une course folle et bruyante comme un train express.

— Je dois vous dire, reprit MacIan, les yeux toujours fixés sur son adversaire, que vous êtes un grand chef et qu'il est bon de partir en guerre avec vous.

Turnbull ne répondit rien, mais se détournant pour regarder par le treillis disloqué des petites fenêtres, il prononça :

— Ce qu'il faut d'abord, c'est manger et ensuite dormir.

Quand le dernier écho de la poursuite se fut perdu dans la campagne, Turnbull se mit à dépaqueter les provisions, tout à fait à l'aise, comme s'il préparait un pique-nique. Il venait de terminer

son installation, avait déposé sur le sol une bouteille de vin, une boîte de saumon sur l'appui de la fenêtre, quand le silence impressionnant de cet endroit perdu fut tout à coup troublé. Trois coups violents frappés avec un bâton résonnèrent sur la porte.

Turnbull, qui ouvrait à ce moment la boîte de conserve, regarda, sans parler, son compagnon. MacIan ne disait rien, les lèvres serrées.

— Que diable cela peut-il être? dit Turnbull.

— Qui sait? fit l'autre. C'est peut-être Dieu.

Le bruit du bâton sur la porte de bois reprit avec insistance. C'était un son bizarre et qui ne ressemblait pas, si l'on y prêtait attention, à celui que l'on fait en heurtant une porte pour que l'on vous laisse entrer. On eût dit que ce bruit était dû à la pointe même d'une canne venant frapper le panneau avec l'idée absurde d'y faire un trou.

Un éclair brutal passa dans les yeux de MacIan qui se leva, comme hébété, chancelant et la main tendue pour prendre une des épées.

— Battons-nous tout de suite, s'écria-t-il, c'est la fin du monde.

— Vous êtes malade, MacIan, répondit Turnbull. C'est quelqu'un qui s'amuse à faire le bélier. Laissez-moi ouvrir la porte.

Mais lui aussi prit son épée pour aller ouvrir.

Un moment, il s'arrêta, la main sur la poignée, puis brusquement, il ouvrit. Le bout ferré d'une canne fut le premier objet qui s'offrit, pointé droit vers ses yeux, si bien qu'il dut l'écarter d'un geste rapide, avec son épée nue. La canne s'abaissa et l'homme qui la tenait eut un brusque recul.

Contre le fond héraldique, pourpre et or, que peignait derrière lui le soleil mourant, la silhouette de l'homme à la canne se profilait, noire et fantastique. C'était un petit homme avec deux longues mèches de cheveux frisés de chaque côté de la tête et que l'on eût prises pour deux cornes. Il portait un nœud de cravate si énorme que les deux extrémités dépassaient la largeur de son cou, évoquant l'idée de deux ailes atrophiées. Sa longue canne de bambou s'agitait encore dans sa main, comme un fleuret, tendue vers la porte ouverte. Dans le saut brusque qu'il venait de faire, son grand chapeau de paille était tombé derrière lui.

— Pour répondre à votre suggestion, dit placidement Turnbull, je crois que celui-ci a plutôt l'air du Diable.

— Qui êtes-vous? cria l'étranger d'une voix perçante, tout en brandissant son bâton dans un geste de défense.

— Voyons, dit Turnbull en regardant MacIan, et sur un ton ironique, qui sommes-nous?

— Sortez ! hurla le petit homme.

— Certainement, dit Turnbull et il sortit, tenant son épée, suivi de MacIan.

Vu bien en face, aux dernières lueurs du couchant, l'homme étrange ressemblait un peu moins à un farfadet. Il portait un complet jaquette de couleur grise, très correct, et la cravate énorme, en papillon, était la seule note indiscutable d'afféterie. Au premier aspect, dans le cadre de la porte, sa taille avait pu paraître exiguë, mais, dans la lumière elle semblait moins anormale et donnait l'impression d'un homme solide et bien conformé. Sa chevelure d'un brun roux tombait, nettement divisée en deux grandes masses bouclées, pareilles aux longues torsades que portent les femmes dans certains tableaux préraphaélites. Mais sous cet arrangement féminin de la chevelure, son visage se montrait d'une impudence insolite, tel celui d'un singe.

— Que faites-vous ici? demanda-t-il de sa petite voix aiguë.

— Et vous? dit MacIan avec cette gravité enfantine qui ne le quittait jamais. Qu'est-ce que vous faites ici?

— Moi, répliqua l'homme indigné, je suis dans mon jardin.

— Oh ! fit MacIan, je vous demande pardon.

Turnbull, très calme, frisait sa moustache rousse, et l'étranger, portant ses yeux tour à tour sur chacun des deux hommes, semblait pétrifié par leur innocente assurance.

— Mais, puis-je vous demander, dit-il enfin, ce que diable vous faites dans mon pavillon?

— Évidemment, dit MacIan. Nous allions nous battre.

— Vous battre ! répéta l'homme.

— Nous ferions mieux de raconter à ce gentleman toute notre affaire, suggéra Turnbull. Et, se tournant vers l'étranger, il lui dit avec fermeté :

— Désolé, monsieur, mais nous avons quelque chose à faire qui doit être fait. Et je dois vous dire de suite, pour éviter tout bavardage et toute perte de temps, que nous ne pouvons tolérer qu'on nous empêche d'agir. Nous allions justement prendre une légère collation quand vous nous avez interrompus...

Le petit homme eut l'air de vaguement comprendre et, se penchant, ramassa la bouteille de vin non entamée qu'il examina d'un œil curieux.

Turnbull continua :

— Cette collation n'était que le préambule d'un acte que vous trouverez, j'en ai peur, moins compréhensible mais sur lequel nous avons, monsieur, des idées bien arrêtées. Nous sommes forcés de nous battre en duel. Nous y sommes forcés par l'honneur et par une nécessité intellectuelle d'ordre intime. Je vous conseille donc, dans votre intérêt, de ne pas essayer de nous faire obstacle. Je connais toutes les choses excellentes et morales que vous tiendrez à nous dire. Je sais tout ce qu'exige essentiellement l'ordre social, j'ai écrit là-dessus toute ma vie de grands articles. Je sais tout ce que l'on peut dire sur ce qu'a de sacré la vie humaine, j'ai fatigué tous mes amis à force d'en parler. Essayez de comprendre notre situation. Cet homme et moi sommes seuls dans le monde moderne à penser que Dieu est d'une importance essentielle. Je crois qu'Il n'existe pas et c'est là d'où me vient, à moi, l'idée de son importance. Mais cet homme croit qu'Il existe et comme il y croit avec une parfaite assurance, il tient Dieu pour l'être le plus important qui soit. Or, nous désirons faire une grande démonstration, une solennelle affirmation... quelque chose qui mettra le monde en feu comme les premières persécutions des chrétiens. Si vous le voulez, nous tentons un mutuel martyre. Les journaux ont ameuté toutes les villes d'Angleterre contre nous. Scotland Yard a rempli de nos ennemis tous les postes de police. Nous voici donc pourchassés et conduits dans notre fuite jusqu'à ce sentier solitaire et prenant des libertés chez vous, dans votre pavillon, afin de nous arranger pour...

— Arrêtez, rugit le petit homme à la grande cravate. Sortez-moi de ma misère intellectuelle. Êtes-vous vraiment les deux nigauds dont parle la presse? Êtes-vous ces deux hommes qui voulaient s'embrocher en plein tribunal? Est-ce vous? Est-ce vous?

— Oui, dit MacIan, cela a commencé dans un tribunal.

Le petit homme lança la bouteille à vingt mètres de lui, comme une pierre.

— Venez chez moi, dit-il. J'ai mieux que cela. J'ai le meilleur Beaune que l'on puisse trouver à cinquante milles d'ici. Venez, vous êtes les hommes que je voulais voir.

Turnbull lui-même, malgré son impassibilité ordinaire, fut interloqué par cette hospitalité impétueuse et presque brutale.

— Mais... monsieur..., commença-t-il.

— Allons ! Entrez ! hurla le petit homme qui dansait de joie. Je

vous invite à dîner. Vous coucherez chez moi. Je vous donnerai une belle pelouse de gazon, des épées et des pistolets à votre goût. Voyons, espèces de toqués, puisque j'adore la bataille. Il n'y a que cela de bon sur la terre. J'ai parcouru de fond en comble tout ce satané pays pour voir des gens se couper la gorge et le sang couler. Ha ! ha !

Et il se mit à pousser des pointes avec sa canne contre un arbre, si furieusement qu'il en perça l'écorce.

— Excusez-moi, dit MacIan, ouvrant de grands yeux comme un enfant étonné, excusez-moi, mais...

— Quoi? dit le batailleur, brandissant son épée de bois.

— Je vous demande pardon, répéta MacIan, mais c'est avec cela que vous vous escrimiez contre la porte?

Le petit homme, après un instant de surprise, répondit : « Oui », et Turnbull partit d'un grand éclat de rire.

— Venez ! cria l'hôte singulier qui mit sa canne sous son bras et prit ses jambes à son cou. Venez ! Sapristi, je vais vous voir tous les deux manger, puis l'un de vous mourir. Vraiment, il y a des dieux, je n'en doute plus... Ils vont me faire vivre un de mes rêves, Seigneur ! Un duel !

Il prit un sentier tortueux qui s'ouvrait près du petit jardin, et, toujours courant, il avait l'air dans le crépuscule qui grandissait de poursuivre un lièvre en fuite. Après bien des détours, le sentier parut renoncer à jouer au labyrinthe et vint s'arrêter au bas de deux ou trois marches devant la porte d'un cottage de dimensions réduites mais d'une minutieuse propreté. Rien ne le distinguait extérieurement d'autres cottages, sinon sa blancheur sinistre et une chose en dehors de toutes les coutumes et traditions de tous les cottages qu'il peut y avoir sous le soleil. Au milieu du petit jardin, parmi les giroflées et les soucis, se dressait, masse informe de pierre, une idole des mers du Sud. Et ce dieu sans regard, ce dieu étrange avait quelque chose d'hostile et d'impur parmi ces très innocentes fleurs d'Angleterre.

— Entrez ! s'écria l'homme. Entrez ! Il fait meilleur dedans.

Qu'il fît meilleur ou non dedans, on y avait tout au moins une surprise. Quand les deux duellistes franchirent la porte de ce cottage inoffensif et savamment blanchi, ils s'aperçurent que l'intérieur était tout entier tapissé d'or flamboyant. On aurait cru pénétrer dans une chambre des Mille et une Nuits. La porte en se refermant

sépara les deux hommes du reste de l'Angleterre et de toutes les énergies de l'Occident. Toute la décoration qui les entourait offrait un mélange subtil d'époques et de pays divers, mais tout était oriental. De cruels bas-reliefs assyriens couraient le long du mur de l'entrée, encadrés d'épées et de poignards turcs et ces choses, séparées par des siècles et des civilisations mortes, sympathisaient quand même, s'harmonisaient dans leur inhumanité. La maison paraissait bâtie sur un plan compliqué où les chambres s'emboîtaient l'une dans l'autre, créant cette impression de songe qui appartient aussi aux contes arabes. La pièce la plus retirée de toutes ressemblait à l'intérieur d'un joyau. Le maître de ces richesses se laissa tomber sur une pile de coussins écarlates brodés d'or et frappa dans ses mains. Un nègre en robe blanche et coiffé d'un turban apparut tout à coup derrière eux et s'inclina.

— Selim, dit l'hôte, ces deux messieurs restent chez moi cette nuit. Apportez-leur à dîner et montez du meilleur vin. Selim, un de ces messieurs mourra probablement demain. Que tout soit parfait. Allez.

Le nègre salua et disparut.

Le lendemain matin, Evan MacIan sortit de très bonne heure dans le petit jardin. L'air était limpide et frais, le ciel argenté par l'aube naissante, mais le long visage de l'Écossais paraissait plus austère que jamais sous cette lumière froide, et ses paupières plus appesanties. Il portait une des épées. Turnbull, resté dans la maison, achevait un léger repas matinal, tout en chantonnant à demi-voix mais assez haut cependant pour qu'on pût l'entendre par la fenêtre ouverte. Une ou deux minutes après, il se leva et sortit, lui aussi, mâchonnant encore un toast, son épée sous le bras comme une badine.

Leur hôte excentrique s'était éclipsé, après un salut courtois, depuis environ vingt minutes. Ils l'imaginaient occupé à l'intérieur de la maison et attendaient son apparition tout en piétinant dans le jardin, en silence, ce jardin empli de grandes fleurs, des fleurs de campagne, simples et fraîches, au milieu desquelles l'idole monstrueuse se dressait, abrupte, comme la proue d'un navire sur une mer aux flots rouges, blancs et or.

Ce fut donc avec un sursaut d'étonnement qu'ils s'aperçurent tout à coup que l'homme les avait précédés dans le jardin. Et leur surprise s'augmenta de le découvrir dans une étrange posture, à

genoux devant l'idole de pierre, rigide et sans mouvement, comme un saint en extase. Mais une branche tombée craqua sous le pied de Turnbull et l'homme se dressa d'un bond sur ses pieds.

— Je vous demande pardon, dit-il, le visage illuminé par un large sourire, mais un peu décontenancé cependant. Je suis très fâché... des prières familiales... une vieille coutume... Allons maintenant sur la pelouse.

Et tournant derrière l'idole, il leur montra un espace libre, une pelouse gazonnée, qui s'étendait de l'autre côté.

— Voilà qui nous conviendra mieux, monsieur MacIan, dit-il.

Puis il eut un geste vers la lourde figure de pierre dont on ne voyait plus que le dos tout à fait informe.

— Soyez sans crainte, ajouta-t-il, il peut nous voir encore.

MacIan tourna vers l'idole ses yeux bleus clignotants, encore embrumés par le sommeil (ou l'insomnie), mais ses sourcils se froncèrent.

Le petit homme aux longs cheveux regardait, lui aussi, le dieu. Ses yeux étaient humides et brillants, et il frottait ses mains l'une contre l'autre.

— Savez-vous, dit-il, je crois qu'il nous voit encore mieux de ce côté-là. Je pense souvent que cette face informe est la véritable ; elle regarde et on ne la voit pas. Ho ! hi ! oui, je crois qu'il est beau vu par derrière. Il a l'air plus cruel de ce côté-ci, n'est-ce pas?

— Que diable cela peut-il être? demanda Turnbull d'un air renfrogné.

— C'est la seule chose qui existe, répondit l'autre. C'est la Force.

— Oh ! dit d'un ton sec Turnbull.

— Oui, mes amis, fit le petit homme qui s'échauffait, et ses mains [illegible]es s'agitèrent, ce n'est pas le hasard qui vous a conduits dans [illegible]n, c'est sûrement le caprice d'un vieux dieu, d'un dieu pros[illegible]s pitié. Peut-être est-ce sa volonté, car il aime le sang et [illegible] en face de lui des hommes ont été égorgés par cen[illegible]es orgies féroces des îles du Sud. Dans ce maudit [illegible] m'aurait pas permis de tuer des hommes sur [illegible]lapins et des chats, quelquefois.

[illegible]ce, eut un mouvement subit, comme [illegible]rigide.

[illegible]d'hui, continua le petit homme sur [illegible]ujourd'hui son heure est venue. Aujour-

d'hui sa volonté se fait sur la terre comme au ciel. Des hommes saigneront à ses pieds aujourd'hui.

Et il se mordit l'index, pris d'une sorte de fièvre.

Les deux duellistes cependant ne bougeaient pas, semblables à deux figures de pierre ; leur silence parut calmer un peu l'excentrique.

— Peut-être mon langage est-il un peu trop lyrique, dit-il avec une amicale brusquerie. Ma philosophie me conduit parfois jusqu'à l'extase, mais peut-être que de telles idées ne vous sont pas encore familières. Bornons-nous à l'essentiel. Vous êtes venus, messieurs, par un heureux hasard, chez le seul homme qui, en Angleterre, veuille favoriser et encourager votre projet pourtant si raisonnable. De la Cornouailles au cap Wrath, ce pays ne forme qu'un seul bloc horrible et compact d'humanitarisme. Vous trouverez des hommes qui défendront telle ou telle guerre dans un continent éloigné. Ils la défendront en se plaçant sur le terrain méprisable du commerce ou celui, plus méprisable encore, du bien social. Mais ne vous imaginez pas trouver un homme qui comprenne l'être fort prenant une épée et se débarrassant de son ennemi. Je me nomme Wimpey, Morrice Wimpey. Je suis fellow de Magdalen, mais j'ai dû renoncer à ce grade, ayant dans une conférence publique combattu le préjugé populaire dont sont victimes ces grands gentilshommes, les assassins de la Renaissance italienne. On m'avait souvent laissé, dans des dîners ou ailleurs, développer mes idées et l'on paraissait y prendre goût... Mais dans une conférence !... Voilà comme on est logique. Eh bien ! je vous le répète, c'est ici votre seul refuge, le temple de l'honneur. Ici vous pourrez revenir à ce terrible et simple arbitrage qui est l'unique force équilibrant le monde... une violence tranquille et permanente. *Væ victis!* A bas les vaincus ! La victoire est le fait suprême. Carthage a été détruite ; on extermine les Peaux-Rouges, voilà l'unique certitude. Dans une heure, ce soleil qui nous éclaire brillera encore, ce gazon continuera de croître et l'un de vous sera vaincu, l'un de vous sera vainqueur. Ce fait accompli, rien ne le changera. Héros, je vous donne l'hospitalité qui convient à des héros. Et je salue d'avance celui qui va survivre. Commencez !

Les deux hommes prirent leurs épées. Puis MacIan dit d'une voix ferme :

— Monsieur Turnbull, prêtez-moi un instant votre épée.

Turnbull l'interrogeant du regard lui tendit son arme. MacIan

prit cette seconde épée dans sa main gauche et, d'un geste violent, l'envoya tomber aux pieds du petit M. Wimpey.

— En garde ! cria-t-il. A nous deux maintenant.

Wimpey fit un pas en arrière et des mots entrecoupés jaillirent de ses lèvres.

— Ramassez cette épée et battez-vous avec moi, répéta MacIan et ses yeux lançaient des éclairs.

Le petit homme se tourna vers Turnbull avec un geste qui implorait son intervention.

— Vraiment, monsieur, commença-t-il, ce gentleman fait confusion...

— Ignoble lâche ! rugit Turnbull, donnant libre cours à sa colère. Battez-vous puisque vous aimez tant la bataille ! Battez-vous puisque vous aimez tant cette immonde philosophie ! Puisque vaincre est tout, allez, soyez vainqueur ! Si le faible doit succomber, acceptez de mourir ! Battez-vous, lâche ! Battez-vous ou, sinon, hors d'ici !

Il marcha sur Wimpey, les yeux flamboyants.

Wimpey recula de quelques pas en chancelant comme un homme ivre, mais il vit tout à coup l'Écossais qui marchait sur lui les yeux dilatés par la fureur et brandissant son épée nue. Une terreur folle l'envahit et il prit la fuite en poussant des cris.

— Poursuivons-le ! s'exclama Turnbull tandis que MacIan ramassait l'épée qu'il avait jetée à terre, poursuivons-le dans tout le pays, jusqu'à la mer. Hou ! hou !

Le petit homme se jeta comme un lapin au milieu des grands massifs de fleurs, suivi par les deux duellistes. Turnbull se lança derrière lui, avec un acharnement passionné, et crachant comme après un chat. Mais MacIan, qui allait prendre lui aussi sa course, s'arrêta un instant devant l'idole et sauta sur le piédestal. Pendant quelques secondes, il s'arc-bouta contre cette masse inerte. Celle-ci remua enfin et s'abattit avec un bruit sourd parmi les fleurs où elle disparut tout à fait. Puis MacIan en quelques bonds rejoignit la chasse.

La peur avait donné à l'ex-fellow de Magdalen une telle énergie qu'il avait réussi à sauter par-dessus la palissade de son jardin. Les deux poursuivants la franchirent à leur tour. Avec une hâte frénétique, Wimpey prit une longue ruelle, toujours suivi des deux hommes jusqu'au moment où, par une brèche qui s'ouvrait dans la haie, il s'engagea sur une prairie très en pente qu'il traversa comme le vent. Tout en courant derrière lui, les deux Écossais faisaient entendre une

sorte de joyeux mugissement et agitaient leurs épées. C'est ainsi qu'ils gravirent trois pentes escarpées, en descendirent quatre autres, et poursuivirent le philosophe envolé à travers une route, une lande pleine de hautes fougères, puis un bois, encore une autre route, jusqu'au bord d'une grande mare. Mais quand Wimpey arriva devant cette mare, son allure était si folle qu'il ne put s'arrêter, fit quelques pas en chancelant et s'étala au beau milieu de l'eau fangeuse. L'adorateur de la force et de la victoire se releva tout ruisselant et pataugea désespérément, de l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'à la rive opposée où il se laissa choir. Turnbull s'était assis dans l'herbe, pris d'une crise de fou rire que rien ne semblait devoir arrêter. Une seconde après, les traits rigides de MacIan cédaient aux contorsions des grimaces les plus extraordinaires et de sa bouche sortirent des sons inhumains. Il n'avait jamais pratiqué le rire et cela lui faisait beaucoup de mal.

G. K. Chesterton.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE SINN FEIN

Les événements qui se produisent en Irlande mettent supérieurement en relief les ressorts contemporains de la politique mondiale. Les deux principaux — car on en compterait un certain nombre — consistent d'une part dans la toute-puissance des idées, d'autre part dans l'appétit de destruction mutuelle qui anime les empires d'aujourd'hui.

Retirez à l'agitation irlandaise le support de l'idée nationaliste, privez-la des dollars américains et vous la verrez s'éteindre, tandis que, magnifiée par l'exaltation de son génie et soutenue par les banques de l'autre côté de l'Océan, elle menace de détruire l'édifice britannique dans son entier. Sans l'Irlande sujette, que deviendrait l'Angleterre?

Ce n'est pas d'hier que le duel des deux races, ou plutôt des deux cultures, a commencé. Il dure depuis huit siècles, depuis le Conquérant ; mais la durée, loin de l'apaiser, dirait-on, l'envenime à chaque tournant historique.

Les deux dernières grandes révolutions en particulier, la révolution protestante du seizième siècle et la révolution nationalitaire des dix-huitième et dix-neuvième siècles ont mis deux haines de plus entre les deux îles, catholique et protestante, celtique et saxonne. On en arrive à se demander si l'Angleterre ne sera pas bientôt forcée d'accorder son indépendance à l'Irlande.

Si l'on considère en effet la marche suivie par les faits depuis un siècle et demi, le mouvement d'ensemble que l'on découvre, avec ses repos, ses reculs, mais avec ses reprises fougueuses et constantes, ne semble guère pouvoir aboutir à cette collaboration des deux pays, nécessaire pour l'empire britannique, que l'empire britannique a surtout cherchée dans une combinaison de maître à esclave, d'exploitant à exploité, de seigneur à vassal.

On sait jusqu'où il s'est avancé dans cette voie : avec Cromwell, il n'a pas reculé devant la dépossession pure et simple. Une aristocratie protestante, flanquée de colons écossais et anglais, s'est installée sur les terres et dans les biens des indigènes catholiques. Ces opérations-là n'échouent pas ou ne réussissent pas à demi. Dans l'occurrence, qui donc oserait parler d'une nécessité?

Dès la fin du dix-huitième siècle, une partie des occupants est déjà nationalisée. C'est l'époque où la révolution américaine jette dans l'atmosphère d'Europe tant de germes non encore développés. Pour apaiser les protestations des volontaires irlandais, revenus de la guerre de l'Indépendance avec un idéal que le régime anglais bafouait trop, le pouvoir de Londres accorde le *self-government* à sa conquête. On sait l'usage qu'elle en fit. Sept ans plus tard, la Révolution française éclatait, bientôt suivie d'une guerre anglo-française. L'Irlande nous appela sans tarder (1798).

L'échec de cette tentative pèse encore de tout son poids sur les destinées actuelles de l'Irlande. En 1800, Pitt imposait aux vaincus l'acte d'Union qui leur retirait toute représentation particulière. Durant le dix-neuvième siècle, la lutte sévira entre les partis nés de cette situation nouvelle. Aux *unionistes*, favorables au système de Pitt, s'opposeront les groupes et les conceptions les plus divers, souvent adversaires déclarés les uns des autres, avec leurs préférences, tantôt pour l'action directe et tantôt pour l'agitation parlementaire, tantôt pour la monarchie et tantôt pour la République, tantôt pour l'indépendance et tantôt pour l'autonomie dans le cadre impérial. Ce dernier cas fut celui des *nationalistes* naguère encore tout-puissants, mais rejetés aujourd'hui dans une ombre définitive par le Sinn Fein.

Le Sinn Fein marque la reprise des traditions *fenianes*, en d'autres termes républicaines et violemment séparatistes, qui, de 1858 à 1867, avaient excité tant de troubles, et qui, héritières du mouvement « jeune-irlandais » de 1842, avaient fini par s'assagir dans le courant

« nationaliste ». En même temps, il procède — et c'est là son principal caractère — des méthodes de divinisation collective, mises à la mode par les Allemands au dix-huitième siècle et qui tendent à isoler les nations les unes des autres en accentuant le plus possible les traits qui les diversifient.

Sinn Fein veut dire *soi-même.* Être soi, c'est-à-dire se distinguer coûte que coûte du Non-Soi oppresseur, en l'espèce de l'Angleterre, tel fut le but, en 1893, des organisateurs de la *Ligue gaélique*, créée pour ressusciter contre l'Anglais tous les particularismes nationaux que l'Anglais s'attachait à méconnaître.

Certes, depuis 1800, bien des progrès s'étaient accomplis : en tant que catholiques, et sur le terrain parlementaire, les Irlandais avaient obtenu en 1829, après six ans de lutte, que toute distinction fût supprimée entre eux et les protestants. Plus tard, Gladstone avait même séparé l'État catholique de l'Église protestante, mais le système d'éducation de 1831, fondé sur le mépris de la langue, de l'histoire et des coutumes irlandaises, subsistait à un tel point que bientôt, si l'on n'y portait remède, l'Irlande allait perdre son âme et sa physionomie.

Le mouvement de la *Ligue gaélique*, appuyé par diverses sociétés littéraires (1893), tout en se maintenant sur le plan intellectuel, allait non seulement trouver ce remède, mais préparer la résurrection.

Ce fut l'œuvre de M. Arthur Griffith, le vrai fondateur du Sinn Fein. En 1899, reprenant le titre même d'un journal célèbre en 1848 entre les mains du révolutionnaire John Mitchel, *The United Irishman*, il commença, dans l'esprit de la *Ligue gaélique*, la publication d'un organe, destiné à servir la civilisation irlandaise et à multiplier les occasions de conflit avec l'Anglais. Supprimé en 1906, son journal reparut sous le titre de *Sinn Fein.* Il avait déjà suscité de gros ennuis à Chamberlain, en prenant fait et cause pour le Transvaal et pour Kruger.

L'organisation politique du mouvement, esquissé en 1900, prévalait déjà depuis le 28 novembre 1905. C'est à cette date qu'avait été créé à Dublin le *Conseil national*, dont les débuts furent marqués par des échecs retentissants, mais qui, par la création de coopératives, de banques, étendit peu à peu son action au corps électoral. Néanmoins, en 1910, ses ambitions étaient si minimes que le Sinn Fein n'osait encore se dire un parti. Il combattait du reste le socia-

lisme fenian mais bientôt (1911) il allait adopter ses idées républicaines et ses méthodes de violence.

L'attitude de l'Ulster protestant en face du *Home Rule* allait tout précipiter. En levant des corps de volontaires pour résister à l'autorité du Parlement de Dublin, voté par les Chambres, les orangistes de sir Edward Carson provoquèrent la formation parallèle de volontaires irlandais (25 novembre 1913). Déjà, en 1914, on débarquait clandestinement des armes à l'adresse des deux partis.

On sait le reste. L'Allemagne se servit intelligemment du *Sinn Fein* et développa sa musculature d'une façon prodigieuse, mais n'inventa rien en Irlande. Tout y était en germe avant son intervention et la révolte de Pâques 1916, payée et provoquée par elle.

Aujourd'hui l'arbre sinn-feiniste couvre tout de son ombre gigantesque : le *Sinn Fein* a son Parlement, son armée, ses tribunaux, jusqu'au cœur de l'Ulster. Son président, M. de Valera, lance des emprunts aux États-Unis, ses ambassadeurs parcourent l'Europe: Il s'est identifié à l'Irlande rebelle et l'Irlande rebelle s'identifie presque à toute l'Irlande. L'empire britannique recule tous les jours, chaque fois qu'un poste est incendié, qu'une caserne est démolie, qu'un tribunal est formé. Bientôt il ne figurera plus dans la verte Erin que sous la forme de soldats, campés sous la tente, en pleins champs.

Si l'Irlande et l'Angleterre demeuraient seules face à face, l'issue du débat ne ferait pas de doute. Mais les États-Unis sont là et c'est d'eux que dépend en réalité l'avenir de l'Irlande. Si, influencés par leurs 15 ou 20 millions d'Irlandais, les États-Unis adoptent une attitude décidément hostile au gouvernement de Londres, toutes les hypothèses les plus cruelles à l'orgueil britannique seront à examiner sans sourire.

Et l'univers stupéfait se demandera un jour pourquoi l'on intervenait en Arménie au nom de la culture occidentale, tandis que les massacres irlandais suivaient un cours paisible au cœur même de l'Occident.

René Johannet.

Sous le masque de Zarathoustra.

Un Allemand dit aux Allemands de dures vérités. Relevons-en quelques-unes, sans perdre toutefois de vue que c'est un intellectuel, sans attaches avec le pouvoir, présent ou passé, qui parle à ses compatriotes.

Vous avez été trop riches, avant votre longue guerre, oh ! mes amis, trop riches, trop gras et trop bien nourris, vous et vos pères. Et lorsque vous avez commencé à ressentir des douleurs au ventre, il eût été temps pour vous de reconnaître la voix du destin et de l'écouter. Mais vous, mes enfants, vous vous êtes irrités de ces maux de ventre et vous avez eu l'idée subtile de les attribuer à la faim et à la pénurie. Alors vous avez commencé l'attaque pour conquérir, afin d'avoir plus de place sur la terre et plus de nourriture dans votre ventre.

Et maintenant que vous êtes rentrés chez vous sans avoir rien atteint de ce que vous vouliez atteindre, vous gémissez de nouveau, vous ressentez de nouveau toutes sortes de maux et de douleurs et, encore une fois, vous vous inquiétez du méchant ennui qui a envoyé ces douleurs, et vous êtes prêts à tirer sur lui, lors même qu'il serait votre frère.

M. Hermann Hesse, pour tenir ses propos ironiques qu'il adresse à la jeunesse allemande, a pris le masque de Zarathoustra (1). Parmi les écrivains de l'Allemagne d'aujourd'hui, ce Souabe, qui a longtemps séjourné en Italie, occupe une position importante. Son roman le plus connu, *Peter Camenzind*, publié en 1904, en est à sa centième édition. Pendant toute la guerre, il se maintint dans une réserve hautaine. M. R. Lote a rappelé récemment, ici même (15 juin), comment il expliquait son silence. Vous ne voudriez pas, disait-il, qu'un poète « mît son talent au service des forces destructrices, qu'il devînt journaliste, polémiste et travaillât pour les fournisseurs de la guerre ». Libérée par l'armistice, sa plume a repris ses vagabondages dans les sphères intellectuelles. Ne demandez pas à cet individualiste des remèdes aux maux de son pays. Il vient de tenter une expérience singulière. Pour imposer au public sa philosophie de l'élite, il a fait paraître sous un pseudonyme son dernier roman, *Demion, histoire d'une jeunesse*, et n'a avoué la supercherie qu'après avoir lu dans la presse quelques articles à la louange du jeune débutant, Émile Sinclair, dont il avait pris le nom.

(1) Hermann Hesse, *Zarathustras Wiederkehr : ein Wort an die deutsche Jugend.* (Berlin, S. Fischer, 1 mark 50.)

Mais ne nous arrêtons aujourd'hui qu'à un seul des déguisements que M. Hermann Hesse s'est plu à revêtir. En Allemagne, les chapitres de *Zarathoustra* sont presque aussi connus que ceux des Évangiles. Ne nous étonnons donc pas que l'auteur ait choisi le procédé facile du pastiche pour morigéner ses compatriotes et se moquer à la fois de leur défaite et des visages déconfits qu'il leur voit : « De moi, vous ne pouvez pas apprendre comment on gouverne des peuples et comment on répare des désastres », s'écrie « le vieil ermite de la plaisanterie », et il entraîne ses disciples déconcertés loin du bruit que font les coups de feu et les criailleries des Spartaciens, pour leur dire quelques « vérités » à sa façon. Jamais il ne leur a enseigné « la sagesse pour la boutique des marchands, pour la rue ou le champ de bataille ». Jamais il ne leur a donné de conseils pour les rois ou les hommes politiques. Il n'a jamais parlé que sa langue à lui :

Aujourd'hui, mes amis, je vous entends vous plaindre à voix haute des souffrances amères et de l'affreuse destinée qui ont frappé votre peuple et votre patrie. Excusez-moi, jeunes amis, si ces plaintes m'inspirent quelque méfiance, si je ne les écoute qu'à contre-cœur et mets quelque lenteur à y ajouter foi. Vous tous qui êtes ici, ne sont-ce donc que les douleurs de votre peuple qui vous font souffrir, les douleurs de votre patrie? Où est donc cette patrie? où est sa tête, où est son cœur? Où voudrez-vous entreprendre la guérison? Comment? Hier encore, c'était l'empereur et c'était l'empire mondial qui formaient l'objet de votre inquiétude, dont vous étiez fiers et qui vous semblaient sacrés ! Où tout cela a-t-il passé aujourd'hui?

Ce n'était pas de l'empereur que venaient les douleurs, car comment se ferait-il qu'elles soient si pénibles, alors qu'il n'y a plus d'empereur? Ce n'était pas de l'armée ou de la flotte, ce n'était pas de telle province ou de telle pièce de votre butin, vous vous en apercevez maintenant. Mais alors pourquoi, quand vous souffrez, parlez-vous aujourd'hui encore de patrie et de peuple, ou de quelque autre chose grande et vénérable, dont il est facile de parler, et qui, sans qu'on s'en doute, s'en vont parfois en fumée et n'existent plus?

Qui est le peuple? Est-ce l'orateur, ou bien sont-ce ceux qui l'écoutent, ceux qui l'approuvent ou lui crachent à la figure en brandissant une canne? Entendez là-bas le bruit des coups de feu. Où donc est le peuple, votre peuple? De quel côté est-il? Du côté de ceux qui tirent ou de ceux qui sont touchés? Est-ce le peuple qui attaque ou est-ce lui qui est attaqué?

Tout commentaire affaiblirait la portée de cet interrogatoire. Le personnage imaginé par M. Hermann Hesse invite ensuite les Allemands à poursuivre leur examen de conscience et leur pose de nouvelles questions :

Pourquoi ne vous demanderiez-vous pas si la douleur dont vous vous

plaignez n'a pas son siège en vous-mêmes? Il y eut un temps où vous étiez tous tellement convaincus de l'excellence de votre cause que vous accusiez le Russe d'être votre ennemi et de porter la responsabilité de tout le mal. Et immédiatement après, ce fut le Français, puis l'Anglais, puis c'en furent d'autres encore ; et toujours vous étiez convaincus en jouant votre triste comédie qui finissait par la misère. Maintenant que vous avez acquis la conviction que les douleurs sont au fond de vous-mêmes et que vous ne pouvez les guérir en les mettant au compte de vos ennemis, pourquoi ne les cherchez-vous pas où elles sont : dans votre âme.

Peut-être n'est-ce pas le peuple qui te fait mal, et la patrie, et la puissance mondiale, peut-être n'est-ce pas non plus la démocratie? Peut-être es-tu toi-même malade, de l'estomac, du foie? peut-être es-tu affligé d'une tumeur ou d'un cancer? et ne mets-tu qu'une crainte de petit enfant qui a peur de la vérité et du médecin à vouloir te faire passer pour parfaitement sain, en affirmant que ce sont les maux du peuple qui t'oppressent...

Ne tirons de ces diatribes que des renseignements sur la psychologie des Allemands. Individualistes à l'excès, ils sont incapables de concevoir une société fondée sur l'esprit de mutuelle tolérance et d'appuyer leur patriotisme sur les réalités du sol. Tour à tour, ils diviseront l'idée de l'État et ils la voueront à toutes les exécrations. Parce qu'ils manquent essentiellement de sens politique, leur conception de la société sera toujours un compromis entre l'esprit d'obéissance et le goût du désordre. La brochure de M. Hermann Hesse, en voulant apporter un remède aux maux de l'Allemagne, ne fait que confirmer la thèse de notre Maurras. On pouvait prêcher aux vaincus la soumission et la régénération par le travail sous des horizons limités. Drapé dans des oripeaux nietzschéens, l'écrivain allemand ne leur enseigne que l'orgueil de la personnalité et le culte exaspéré de l'individu.

Il leur fait l'éloge de la solitude et vante même les excès du spartacisme : « De tous ceux qui veulent avec tant de violence le bien de leur patrie et qui aspirent à un avenir meilleur, ce sont ces esclaves révoltés qui me font le plus de plaisir... Vous avez en vous des possibilités plus grandes et plus hautes, mais vous êtes encore au commencement du chemin. Ceux-là (les communistes) sont au bout et dans la discussion ils vous sont supérieurs, ô mes amis, comme tous ceux qui sont prêts à s'anéantir, en face de ceux qui hésitent et qui reculent. »

Pour cet anarchiste, la patrie est une conception trop limitée : « Ne vous posez pas de jalons, quand vous avez l'infini devant vous ! Ne vous abandonnez pas à des buts, maintenant que le destin a anéanti vos belles perspectives d'avant-hier. » Il faut que cette patrie allemande puisse mourir dans l'oubli. Car vous n'avez pas la prétention

de considérer comme votre patrie, « votre porte-monnaie, vos bestiaux, votre empereur ou la splendeur d'opéra-comique dont vous vous enorgueillissiez avant-hier ».

Dans ces derniers discours, le pseudo-Zarathoustra s'adresse encore une fois aux Allemands pour leur expliquer pourquoi ils sont détestés dans le monde. « Vous êtes le peuple le plus pieux de la terre. Mais quels sont les dieux que votre piété a créés à son usage? Un empereur et des sous-officiers ! Et voyez maintenant quels sont les bienfaiteurs du monde par lesquels vous les avez remplacés ! »

Vous autres, jeunes Allemands, vous vous êtes toujours targués des vertus que vous ne possédiez pas et vous avez accusé vos ennemis de vices qu'ils avaient appris chez vous. Vous parliez toujours de vertus « allemandes ». Vous teniez presque la fidélité et d'autres vertus, pour une invention de votre empereur et de votre peuple. Mais vous n'avez pas été fidèles. Vous avez été infidèles, infidèles à vous-mêmes, et c'est cela qui a attiré sur vous la haine du monde... Vous avez joué un rôle qui n'est pas le vôtre.

Le rôle de l'Allemand, c'est d'être indépendant et personnel.

Vous autres, Allemands, vous êtes habitués à obéir plus que tout autre peuple. Votre peuple a toujours obéi facilement, volontiers et avec tant de joie ; il n'a pas fait un pas sans éprouver la satisfaction de remplir un devoir, de suivre une prescription. Des tables de lois et surtout des tables d'interdiction couvraient votre brave pays comme des forêts.

Combien ce pays serait prêt à obéir, si, après une longue nuit et la fatigue de l'attente, il entendait de nouveau une voix d'homme ! S'il entendait de nouveau, au lieu de rescrits et de prescriptions, le ton de la force et de la conviction. S'il voyait de nouveau des actes qui ne sont pas ordonnés de haut et exécutés humblement, mais qui jaillissent, joyeux et sains, du cerveau de leur père, armés comme la déesse de la Grèce.

Mais, si l'on en croit M. Hesse, c'est seulement dans la solitude que l'Allemand pourra concevoir de grandes choses qui de nouveau révolutionneront les masses. Son individualisme excessif est-il plus rassurant que le militarisme des Hohenzollern?

HENRI ALBERT.

Le Japon après la paix.

Dans l'appréciation qui peut être faite de la politique japonaise actuelle, il faut d'abord tenir compte des élections récentes ; elles ont tourné à l'avantage très net du gouvernement : 277 sièges, soit 20 de plus que des pointages sérieux ne permettaient de l'espérer ;

cela grâce aux campagnes qui ont voté pour lui en bloc. Les villes ont donné une forte minorité aux partisans du suffrage universel. Si l'on considère en outre que 49 indépendants marcheront sous les bannières ministérielles, cela promet en faveur de l'ordre social une majorité constante d'au moins 100 voix. Certes, les conflits de toutes sortes ne disparaîtront pas pour autant, mais on peut compter qu'ils seront réprimés avec d'autant plus de vigueur et d'efficacité que, en ce pays de réalisme politique, la loi réprime non seulement la propagande par le fait mais par l'idée, qu'il s'agisse d'écrits ou de conférences. Dès maintenant, l'attitude énergique du gouvernement a réduit au silence les bolchevistes japonais, peu enclins au martyre.

Au point de vue extérieur, la question est dominée par le renouvellement (certain) de l'alliance anglaise. Cela est nouveau, car, en 1917 ou 1918, les partisans d'une autre combinaison politique paraissaient devoir l'emporter. Là comme ailleurs la victoire des Alliés a changé bien des choses. Le 13 juillet 1920 s'est passé sans que le gouvernement japonais avertît le gouvernement britannique de son intention de ne pas renouveler l'année prochaine à pareille date, suivant la procédure indiquée, le traité en cours. Au contraire, la Diète a entendu des déclarations officielles fort nettes en faveur de la continuation du pacte.

Ce qui reste des polémiques de 1917, c'est le désir de modifier certains articles de façon à établir une réciprocité plus exacte ou moins préjudiciable aux intérêts japonais. On sait que les deux puissances se garantissent mutuellement leurs possessions en Asie ; le Japon s'engage à aider l'Angleterre à maintenir l'ordre dans les Indes, mais un certain article subrepticement inséré dans le protocole permet à l'Angleterre de se tirer d'affaire le jour où un conflit éclaterait entre l'Amérique et le Japon :

« Au cas où un conflit éclaterait entre un des empires contrac-
« tants et une tierce puissance avec laquelle l'autre partie contrac-
« tante s'est liée par un traité d'arbitrage, celle-ci ne serait pas tenue
« d'appuyer son allié s'il refusait de soumettre à l'arbitrage la ques-
« tion qui fait l'objet du litige. »

La rédaction trahit de l'embarras, mais l'idée est très claire. Au moment où l'Angleterre avait signé le traité d'alliance avec le Japon, elle en avait conclu un autre avec l'Amérique, se réservant de soumettre au tribunal de la Haye tout ce qui ferait entre elles l'objet d'une contestation. S'il est un principe premier dont s'inspire l'Angleterre c'est bien celui-ci : pas de guerre avec l'Amérique. Le Japon ne peut donc pas compter sur elle, et il le sent confusément.

Pratiquement, la question a-t-elle beaucoup d'intérêt? L'opinion

publique japonaise fait montre d'un grand sang-froid vis-à-vis des États-Unis ; d'autre part, les financiers nippons, avertis par la guerre actuelle, répugnent à la moindre aventure, même en Chine. Pour le surplus, la naissance de la Société des nations comportera *ipso facto* des changements de rédaction qui peut-être ne feront que généraliser cet article du protocole.

L'anarchie de la Chine crée des embarras plus urgents. Pour le moment, les Japonais y sont vus d'un mauvais œil par toutes les puissances. Ils ont profité de la guerre pour développer leur commerce avec la Chine d'une façon inouïe. Avec l'Angleterre et l'Amérique, il en résulte des froissements continuels. Cependant, il convient de prévoir qu'une entente finira tôt ou tard par prévaloir entre les trois larrons, aux dépens bien entendu de la République du Milieu. Du fond de son désarroi, celle-ci le comprend si bien que beaucoup d'observateurs pensent qu'elle est mûre pour le bolchevisme, celui-ci conçu par elle comme un sursaut populaire et national contre les intrigues étrangères. L'ignorance des masses, la couardise des dirigeants, les rivalités sudistes et nordistes, civilistes et militaristes, qui font de la Chine un damier propice à toutes les ambitions, pourraient bien en effet précipiter la Chine dans la folie russe. On sait qu'un régiment chinois a été formé par Lénine. Qu'arriverait-il si ce régiment, employé avec succès contre Petlioura, était dirigé sur Pékin? Beaucoup croient à la débandade des forces régulières. C'est à ce moment que le Japon pourrait bien recevoir le *mandat* de parer au danger. Mais tout cela n'est qu'une hypothèse.

De même pour la Sibérie : les événements changent tous les mois. Tout ce qu'on peut retenir, c'est la fréquence des rencontres entre Rouges et Japonais, ainsi que la mauvaise volonté du peuple japonais à l'égard de toute intervention un peu accentuée.

Au point de vue financier, notons l'adhésion — tardive — du Japon au consortium chinois, au commencement de mai, après des pourparlers de treize mois. Ce résultat a été réalisé à la suite d'une mission au Japon et en Chine de Lamont, représentant du groupe Morgan et d'un certain nombre de banques américaines. Il avait déjà enlevé l'adhésion de l'Angleterre et de la France, le Japon seul faisait des difficultés. Il craignait qu'on l'obligeât à céder au consortium les droits et concessions qu'il a obtenus en Mandchourie et en Mongolie. Après des négociations épineuses, une transaction est intervenue ; le Japon, pas plus que la France et l'Angleterre, n'est obligé à céder au consortium les concessions de mines et de chemins de fer déjà exploités ou en voie d'achèvement ou d'exploitation. Le syndicat financier fournira au gouvernement central ainsi qu'aux

autorités provinciales les sommes destinées à entretenir la marche des services publics ; il avancera également les capitaux nécessaires pour construire les chemins de fer, routes, canaux, etc. Il prend à forfait l'entreprise du développement économique de la Chine. Mais il exige des garanties et émet la prétention de contrôler l'emploi de l'argent. Ces exigences ne sont pas superflues, étant données la malhonnêteté et l'avidité des gouvernants chinois. Mais l'amour-propre national entre en jeu ainsi que l'horreur de toute administration ordonnée et régulière. Le jour où il ne serait plus possible de piller les caisses publiques, quel avantage y aurait-il à être gouvernant? Lamont a été reçu d'abord avec enthousiasme ; ce n'a été qu'une suite de réceptions, de banquets, de compliments. Mais lorsque, après un examen sommaire de la situation, il a posé ses conditions, les figures se sont allongées, et tout a été remis à plus tard. Les illusions étaient aussi complètes du côté Lamont que du côté chinois.

Le consortium est donc conclu, mais c'est la Chine cette fois qui ne veut pas marcher. Et cependant elle a besoin d'argent : son budget se solde tous les mois par un déficit de 10 millions de taëls, la solde de ses fonctionnaires et des soldats est toujours en retard de plusieurs mois. Aucune entreprise vraiment importante n'a été commencée depuis la révolution de 1911 ! Tous les chemins de fer qui existent actuellement avaient été construits par la dynastie mandchoue déchue, laquelle, pendant les dernières années de son existence, avait fait vraiment du bon et solide travail.

Comme on le voit, où qu'il se tourne, le Japon a devant lui du travail plein les mains.

J.-M. Martin.

LES LETTRES

UN ROMAN DE MŒURS

Ma foi, puisque j'ai lu ce nouveau roman (1) de Mme Colette (Colette Willy) et qu'il m'a inspiré quelques réflexions, je vais vous en dire un mot.

J'aurais certainement préféré parler de ses jolis *Dialogues des bêtes*, un peu maniérés quelquefois, mais pleins de traits vifs et drôlement saisis.

J'aurais préféré parler d'un roman dont la première moitié m'a laissé un agréable souvenir littéraire et où elle a peint en petits tableaux, d'un sentiment bon enfant et communicatif, les mœurs, gaîtés, misères d'une existence à laquelle elle s'est amusée à participer : l'existence des troupes de comédiens en tournée perpétuelle, de tout ce menu peuple des théâtres qui vit dans la constante incertitude de l' « engagement » et regarde avec une admirative mélancolie les hauteurs de gloire et de fortune où trônent les grands « arrivés » de la scène.

C'est dans ces genres familiers et dont la matière d'observation est toute proche que Mme Colette trouve le meilleur emploi de son talent. Elle excelle à relever chez les types qui lui passent sous les yeux certains aspects d'un pittoresque moral très simple et à les rendre avec une tranquillité inaltérée d'impression qui fait un effet

(1) Colette, *Chéri* (Fayard, éditeur).

de savoureuse malice. Elle a des dons de transcription claire et originale qui auraient paru à leur plus grand avantage dans un « journal » personnel qu'elle eût exactement rédigé au jour le jour et dont elle eût pu rassembler les feuillets tous les deux ou trois ans pour notre plaisir. Non pas un journal sentimental et intime, ah ! non ! mais un journal narratif et historique où elle eût fixé en croquis rapides et courts les choses et les gens aperçus dans les milieux de vie libre parmi lesquels ses goûts, les circonstances quasi célèbres de sa carrière l'ont induite en des pérégrinations qui ne nous sont pas faciles à nous autres, bons bourgeois. « Le journal de Colette » : on se figure aisément combien un Goncourt de l'avenir, voulant nous donner du Paris d'avant-guerre des images analogues à celles que les auteurs de *Germinie Lacerteux* nous ont tracées de certaines années du dix-huitième siècle, eût été friand d'un tel recueil et avec quelle fréquence il l'eût cité.

Ce journal, on ne peut pas dire qu'elle ne l'ait pas encore écrit. Il y en a dans tous ses ouvrages des fragments épars. Et aussi bien ne saurais-je m'en figurer la forme de simple notation anecdotique, les modes de récits crus et naïfs que d'après les heureux exemples qu'elle nous en a donnés elle-même dans un bon français qui ne manque pas de suc. Cependant elle a plus souvent préféré se livrer à l'imagination et inventer des matières de roman. Or, par un curieux renversement du rapport normal et logique des choses, chez elle c'est l'observation qui a plus d'étendue, de variété et embrasse un champ plus grand, et c'est l'imagination qui est resserrée dans d'étroites limites. Nous autres, quand nous observons, nous nous sentons liés, asservis aux objets de l'observation ; et c'est quand nous nous laissons emporter par l'imagination que nous nous sentons plus libres et plus affranchis. Chez Mme Colette, on dirait que c'est le contraire et que la légèreté, la liberté sont du côté de l'observation, la pesanteur du côté de l'imagination. Sans être évidemment apte à observer toutes choses, Mme Colette peut observer finement et intelligemment dans bien des genres ; son imagination ne s'exerce que dans un seul genre et presque sur un seul point, auquel elle revient toujours. Vous me demanderiez ce que Mme Colette est en train d'observer à l'heure qu'il est, je vous répondrais que cela dépend du pays où elle vit, des sortes de gens avec qui elle est en contact, des occupations ou sports auxquels elle s'adonne. Mais si vous me demandiez ce qu'elle est en train d'imaginer, comme romancière, la

plume à la main et la feuille de papier blanc sous le nez, quel genre de sentiments et d'actions elle est en train de porter au compte de ses personnages, oh ! je ne m'y tromperais pas. J'ai trop vu à quoi tout se ramène et en quel cercle tout tourne dans les fictions de Mme Colette. Comme disent les tireurs, je mettrais dedans.

Ce caractère exclusif de la veine inventive de l'auteur de *Chéri* se montre de la manière la plus typique dans ce roman récemment paru ; et cela au point d'y avoir fait tomber l'écrivain dans une inadvertance matérielle aussi naïve qu'exorbitante.

Chéri est un pas grand chose, fils d'une fille entretenue, fort beau, fort riche, qui a été, de la part d'une camarade de sa maman, l'objet d'une adoption à la fois maternelle et équivoque, survenue en l'année 1910. Cette situation domestique dure sept ans, pendant lesquels Chéri, dont les revenus sont gros, réalise des économies si considérables qu'il s'entend bel et bien traiter de « barbeau » dans son propre milieu, ce qui l'amuse beaucoup. Sept ans ! Cela nous met en 1917. Chéri, qui n'est pas de nationalité étrangère, puisqu'il s'appelle Peloux, a du être mobilisé, c'est-à-dire qu'il a dû se faire embusquer. Cette hypothèse est tellement dans la ligne de sa personnalité naturelle et sociale qu'il est impossible d'en concevoir une opposée, et que même, d'un garçon comme Chéri, on ressentirait comme une espèce de manquement à l'honneur qu'il eût été au front. Mais cette hypothèse n'en exclut pas une seconde, très vraisemblablement appelée par la nature d'un milieu interlope, donc international, au moins virtuellement, et où, à l'exception d'un boxeur, honnête homme, qui n'y joue qu'un rôle tout à fait fugitif et épisodique, il n'apparaît chez aucun personnage aucune pensée qui s'élève, si faiblement que ce soit, au-dessus des soucis de l'argent et des soins minutieux de la sensation. Cette hypothèse de surcroît, le nom de Pierre Lenoir me servira à la définir sans explications plus amples. Tandis que je lisais la première partie du roman, je ne cessais de me dire : « La guerre approche. Il va arriver à cet animal-là la même chose qu'à Pierre Lenoir. C'est Pierre Lenoir, son horizon moral est exactement le même et il en a les crises de sensibilité basse, les convulsions de veulerie larmoyante, telles que nous les avons connues d'après les lettres du fusillé de Vincennes. » J'en demande bien pardon à Mme Colette, si elle-même, sans gazer la qualité des actions qu'elle prête à son héros, s'est fait cependant du fond de son âme une image moins désavantageuse.

Elle aurait dû nous renseigner, prévenir nos suppositions discourtoises. La destinée qui a déchaîné la guerre n'a pas consulté les ressources psychologiques des romanciers qui avaient à ce moment-là en chantier des héros d'âge mobilisable ni la gêne qu'ils pourraient éprouver à leur trouver une place dans la guerre, quelle qu'elle fût : celle de bon soldat, celle d'embusqué, celle de déserteur ou celle de traître. Mme Colette ne paraît pas avoir du tout pensé à un problème qui crevait pourtant les yeux. En 1917, la destinée du jeune Chéri est complètement cernée par la question de savoir laquelle de ces dames il honorera, laquelle il n'honorera pas de ses faveurs. Il n'est pas fait allusion à autre chose. Chéri n'est même pas « au-dessus de la mêlée ». Il ne sait pas, personne ne sait autour de lui qu'elle ait lieu.

On est d'autant plus étonné de cette omission que le roman se termine sur l'aube vague d'une espèce de régénération morale de Chéri. L'auteur a voulu nous relever son œuvre en la terminant et nous laisser sur l'espoir que son héros allait s'améliorer. Belle occasion de l'envoyer se battre ! Mais on ne parle pas de cela. La régénération de Chéri consistera à changer le personnage très peu moral contre celui de bon petit mari. Il s'est marié, en effet, dans son monde, avec la fille d'une autre demi-mondaine et, tout de suite, il s'est abominablement conduit vis-à-vis d'elle, l'abandonnant sitôt après le voyage de noce, par pure rosserie, veulerie, neurasthénie. Il rejoint Léa la camarade de sa maman. Mais le lien rompu ne se renoue pas en dépit d'un essai que l'auteur a cru devoir minutieusement et quasi religieusement décrire, bien qu'il n'ait rien d'original et que ça se passe toujours comme ça quand ça se passe. Chéri a le cœur partagé, bourrelé. Et c'est Léa elle-même qui, désabusée, désolée par le poids moral enfin senti de ses cinquante ans, lui montre du doigt le chemin de la vertu : « Si j'avais été plus chic, j'aurais fait de toi un homme. Je suis responsable de tout ce qui te manque... J'en ai beaucoup de souci... » Cela est touchant et dans le portrait de cette Léa on retrouve l'excellent tour littéraire de Mme Colette. C'est « nature ». Impossible de s'en faire moins accroire sur la qualité de ce dont on parle et sur le niveau du sujet que l'on a choisi. Léa est une personne de sens et d'équilibre qui s'accepte pour ce qu'elle est. L'auteur l'incorpore au même titre dans sa littérature. La franchise et la simplicité du modèle réjouissent l'artiste et se communiquent à son pinceau.

Voilà des qualités bien appréciables. Je dois dire à regret qu'elles ne sont pas soutenues jusqu'au bout. J'ai une réserve à faire, une réserve à laquelle Molière applaudirait, sur l'interprétation du personnage de Léa. Elle a quarante-neuf ans au début de l'histoire, ce qui lui en fait cinquante-six à la fin. Soyons galant et adoptons une moyenne de cinquante-deux. A cinquante-deux ans donc, cette dame s'énamoure d'un petit jeune homme qui en a vingt. Cette passion, lui cause, comme il fallait s'y attendre, des tristesses et des douleurs. Ces douleurs, Mme Colette les a littérairement traitées sans excès de pathétique, j'en conviens, mais néanmoins dans un mode pathétique exclusivement où le comique n'a pas sa part, même discrète. Je ne suis pas un monstre inhumain et je ne me refuse pas, comme un roc, à tout attendrissement au sujet des soupirs d'une Ariane plus que cinquantenaire. Mais je demande aussi à rire un peu et ma réclamation a certainement pour elle l'aveu de la saine nature et de la sage philosophie des Gaulois. Voyez où nous irions si elle était repoussée. Léa abdique à cinquante-six ans, c'est un bon âge ! Mais une autre n'aura pas désarmé à soixante et il lui faudra un Roméo de dix-huit printemps. D'après toutes les leçons de l'histoire, il est à prévoir que le jouvenceau s'égayera et que la vieille dame « souffrira ». Devrons-nous donc consacrer à ces souffrances de l'amour sexagénaire les pleurs de la lyre et les plaintes du violoncelle de Massenet? Et n'en vaut-il pas mieux, selon la bonne tradition de nos pères, faire des comédies !

Pierre Lasserre.

LA PHILOSOPHIE

LES ANTINOMIES DU PROGRÈS

La contradiction fondamentale que vous releviez, cher Théonas, dans l'idée du Progrès nécessaire de l'humanité, ne s'accompagne-t-elle pas de bien des contradictions accessoires, qui font de ce mythe vénéré un lieu d'absurdités? dis-je après un moment de silence, tandis que Philonous, d'un air détaché, admirait la course des nuages. Il me semble singulier, par exemple, que se fondant presque uniquement sur la célèbre comparaison pascalienne de l'humanité avec un homme qui grandit, les docteurs du progrès se gardent pudiquement de constater que chez l'individu la croissance se continue par la vieillesse et la décadence, et concluent pour l'humanité à un perfectionnement sans fin.

Théonas. — Aussi bien changent-ils alors leur vocabulaire, — quoi de plus aisé quand il ne s'agit que de comparaisons? — allant d'un genre de mouvement à l'autre, et abandonnant les métaphores tirées du mouvement de croissance pour celles que fournit le mouvement local. De là tous les *stades*, toutes les *étapes*, tous les *en marche* et *en avant*, toutes les *ascensions*, tous les *processus* et tous les *élans* dont s'est enrichie la pensée moderne. Notre ami Philonous doit avoir dans son répertoire beaucoup d'exemples corroborant cette observation.

Philonous. — Je vous en citerai volontiers, encore que vous montriez peu de respect pour ce que je révère.

Sur la terre, tantôt sable, tantôt savane,
L'un à l'autre liés en longue caravane,
Échangeant leur pensée en confuses rumeurs...
Les esprits, voyageurs éternels, sont en marche.
Ce saint voyage a nom Progrès.

THÉONAS. — « *On avance toujours, on n'arrive jamais.* »

PHILONOUS. — Ainsi parle le grand Poète des temps démocratiques, dont Charles Renouvier est à peu près le seul à avoir discerné le profond génie de penseur. Il dit encore :

Oh ! ce navire fait le voyage sacré !
C'est l'ascension bleue à son premier degré...
Il est le vaste élan du Progrès vers le ciel...
Nef magique et suprême ! elle a, rien qu'en marchant,
Changé le cri terrestre en pur et joyeux chant,
Rajeuni les races flétries,
Établi l'ordre vrai, montré le chemin sûr,
Dieu juste ! et fait entrer dans l'homme tant d'azur
Qu'elle a supprimé les patries !

THÉONAS. — « *Rien qu'en marchant* »... Comme c'est consolant !

PHILONOUS. — Je pense à ce brave révolutionnaire russe que j'ai connu dans des temps très anciens, et qui, nourri d'une décoction de Spencer et de Marx édulcorée par Pierre Lavroff, évoquait, les yeux noyés d'extase, l'homme « marchant de stade en stade, la main sur le volant de l'automobile historique, en vertu d'un processus évolutif inéluctable, à la conquête de sa destinée... »

Mais remarquez, sur l'exemple caractéristique des vers cités par notre ami, comment fonctionne l'*idée émotive.* Celui qui lit ces vers n'en reçoit rien dans l'intellect ; pourtant un vague flot d'affections généreuses vient agiter ses entrailles et soulever son sein. Comment ce qui fait frémir en moi ma bonté pourrait-il n'être pas vrai? se dit-il alors. C'est ce que nous appelons juger d'après l'appétit du sujet, au lieu de juger d'après l'objet. Et c'est par cette espèce de piperie consentie que s'explique pour une bonne part le succès dans le monde moderne, particulièrement dans le public féminin, de Jean-Jacques Rousseau et des philosophes du sentiment ou de l'intuition, comme la séduction exercée de nos jours sur certaines âmes faibles, par l'idéalisme éthique à prix réduit dont le spiritisme et la théosophie couvrent leur malsaine pacotille.

THÉONAS. — Remarquez aussi le service rendu à la muse du Pro-

grès sans fin par le mouvement de translation. Si Hugo avait emprunté ses images au mouvement d'accroissement, il lui eût été difficile de nous exalter en nous montrant par exemple un microbe devenant mammifère et s'enflant jusqu'au ciel. Le mouvement de translation au contraire, par cela même qu'il n'affecte le sujet que d'une façon tout extrinsèque, se prête fort bien aux allongements indéfinis.

Nous pouvons ici relever une nouvelle contradiction dans le mythe du Progrès. Le Progrès, tel que le conçoivent ses adorateurs, est essentiellement *progrès à l'infini*, ou *sans terme*, puisque, en quelque point de l'avenir, si éloigné soit-il, que nous nous placions par l'imagination, la loi du progrès nécessaire, qui règne sur l'histoire avec une nécessité métaphysique, doit continuer de s'appliquer, et exiger par conséquent de nouveaux perfectionnements. D'autre part cependant, il est si impossible au désir de se déployer sinon vers un bien ou une fin, que ce même Progrès, pour ne pas choir dans le gouffre de l'inexistence par arrêt complet de l'effort humain, suppose nécessairement la tendance *à un terme*. C'est pourquoi, après avoir clairement déclaré qu'on avance toujours mais n'arrive jamais, et donc que le voyage est sans terme, le Poète du Progrès ajoute aussitôt que sa caravane marche « sans quitter des yeux un seul instant »

Le terme du voyage et l'asile où l'on tend,

à savoir « la Liberté sacrée » et « l'universel Hymen ». N'est-il pas vrai, Philonous?

Philonous. — Il est vrai, et je vois avec plaisir que vous pratiquez nos auteurs. Veuillez toutefois remarquer qu'en fait la contradiction que vous signalez se résout aisément. Les grands esprits porteurs de culture, les philosophes savent que le progrès est indéfini, parce qu'il n'y a nul terme et nul but à rien de rien, mais le seul Devenir qui se suffit, et parce qu'ils ont choisi de laisser toute espérance plutôt que d'espérer en un autre que l'homme. Mais le peuple qu'ils instruisent ne sait pas cela ; et il meurt avec joie pour le Progrès, parce qu'il croit naïvement, chaque fois qu'il s'évade du Passé, atteindre le terme de ses désirs, et mettre la main sur le bonheur que nous lui promettons. Car nous le lui promettons, d'un cœur charitable et pour ainsi dire sacerdotal, sûrs de conspirer ainsi avec les forces divines et d'accélérer le mouvement de l'univers. Sainte illusion des

simples, ressort secret du monde et du divin Progrès, comment refuserions-nous de t'entourer de nos soins éclairés !

Théonas. — N'essayez pas, cher Philonous, de jouer les docteur Faust ; ce rôle ne convient pas à votre âme innocente...

Mais nous n'avons pas achevé de décortiquer l'idée du Progrès nécessaire. Courage, chers amis, il me semble apercevoir encore en cette idée une curieuse contradiction. Voulez-vous, Philonous, nous aider à la découvrir?

Philonous. — Volontiers, cher Théonas, je doute toutefois que vous me persuadiez.

Théonas. — Dites-moi, l'édification d'une maison ne suppose-t-elle pas que les fondements posés ne sont pas changés, et que les matériaux nouveaux s'ajoutent aux anciens sans les détruire? Et de même la croissance d'un organisme ne suppose-t-elle pas l'immutabilité du plan de construction qui dirige le développement dès les premières ébauches embryonnaires, et n'exige-t-elle pas l'incorporation, pour ainsi dire, de l'ancien au nouveau?

Philonous. — Il est vrai.

Théonas. — Et pour que la science augmente dans un esprit, soit qu'elle s'étende à des objets nouveaux et à des conclusions nouvelles, soit que la connaissance qu'elle procure d'un même objet devienne de plus en plus forte et intense, ne faut-il pas que les principes de cette science demeurent fermes dans cet esprit, et que les perfectionnements acquis restent acquis?

Philonous. — Cela me paraît évident.

Théonas. — Il faut donc dire que tout changement perfectionnant le sujet, que tout progrès suppose que l'avenir conserve, sous un mode ou un autre, les gains acquis par le passé.

Philonous. — Je n'ai jamais pensé autrement, et je me plais à trouver dans la maxime : *vetera novis augere*, la vraie devise du Progrès.

Théonas. — Et maintenant si la loi du progrès est, comme vous le croyez, une loi métaphysiquement nécessaire de l'histoire humaine, sinon même de la nature entière et de l'être des choses, ne faut-il pas que son domaine soit universel, et que rien, absolument rien ne lui échappe?

Philonous. — Il me semble en effet, ô sage Théonas, qu'il doit en être ainsi.

Théonas. — Il n'y a donc absolument rien du passé qui ne soit moins bon que le présent, lui-même moins bon que l'avenir?

PHILONOUS. — Par Jupiter, il me paraît difficile de ne pas accorder que la conséquence est logique.

THÉONAS. — Dès lors si quelque chose du passé subsiste dans le présent et prétend subsister dans l'avenir, c'est un mal, et un mal intolérable?

PHILONOUS. — Allez, je suis l'ami du Devenir.

THÉONAS. — La loi du progrès exige par suite, pour se réaliser pleinement, la destruction de tout ce qui vient du passé?... Répondez, cher ami, suivez sans crainte le déroulement du discours. Votre Poète d'ailleurs vous donne hardiment l'exemple. Voyez avec quel sens parfaitement sûr des bienfaits de la destruction il choisit les guides qui, « à chaque étape », prennent la tête de sa caravane :

> Quand Jean Huss disparaît, Luther pensif se montre,
> Luther s'en va, Voltaire alors prend le flambeau ;
> Quand Voltaire s'arrête, arrive Mirabeau.

Rappelez-vous surtout la loyale candeur avec laquelle il affirme comme une vérité d'immédiate évidence l'identité du Mal et du Passé, au point de faire de ces deux synonymes l'unique sujet d'une période éloquente :

> C'est l'instant où *le Mal*, prenant toutes les formes...
> C'est l'heure où *le Passé*, qu'ils laissent derrière eux,
> Voyant dans chacun d'eux une proie échappée,
> Surprend la caravane assoupie et campée...

Par un glissement logique et fatal, le mythe du progrès nécessaire conduit ainsi à une sorte de manichéisme dont Zoroastre aurait rougi, à un manichéisme chronologique si j'ose dire, dans lequel la ligne fuyante du présent, du *nunc fluens*, sépare le lumineux royaume du Bien ou de l'Avenir, d'avec le sombre domaine du Mal, ou du Passé, lequel, hélas, ronge sans cesse le Bien et en engloutit les derrières à chaque tour de cadran, puisque, par un sort déplorable, un peu d'avenir devient à chaque instant du présent, puis du passé.

PHILONOUS. — Il vous est aisé, mon cher, de prêter aux gens une mythologie de barbares ou de dégénérés, dans laquelle je refuse de reconnaître les idées qui me sont chères.

THÉONAS. — Faites votre examen de conscience, ô Philonous, scrutez vos dispositions latentes : vous arriverez à discerner l'ombre mouvante de cette mythologie à l'arrière-fond de tous vos préjugés

de moderne. Mais revenons aux exigences destructrices du mythe du Progrès. Une autre voie nous mènera peut-être aux conclusions que vous hésitiez tout à l'heure à admettre. Qui dit progrès dit changement. Le Progrès étant absolument nécessaire et la loi du progrès ayant dès lors, comme nous l'avons vu, un domaine absolument universel, ce qu'on nomme fondement et principe, soit dans l'ordre de la connaissance, soit dans celui de la vie normale, doit évidemment changer comme tout le reste?

PHILONOUS. — Sans aucun doute.

THÉONAS. — Mais les fondements étant changés, tout ce qui reposait sur eux s'écroule?

PHILONOUS. — Apparemment.

THÉONAS. — D'où il suit que la loi du Progrès, exigeant le changement constant des fondements et des principes admis dans le passé, exige aussi que le mouvement de l'humanité vers le mieux s'accomplisse par un renouvellement ininterrompu de subversions, donc de destructions?

PHILONOUS. — Eh bien! oui, puisque vous y tenez, je le concède.

THÉONAS. — Appelons révolution, comme l'usage populaire de ce vocable nous y invite, tout changement profond par voie de destruction, ou de subversion radicale. Nous devrons dire que le progrès, en tant que progrès, supposant, comme nous l'avons reconnu, la conservation, sous un mode ou sous un autre, des gains acquis par le passé, est foncièrement *conservateur* et positif; mais que le Progrès nécessaire, en tant qu'exprimant une prétendue loi métaphysiquement nécessaire au domaine universel, essentiellement *révolutionnaire*, est négatif. L'Idée-mythe du Progrès dévore ainsi le progrès réel.

PHILONOUS. — J'avoue, cher Théonas, n'avoir pu dénouer les mailles de votre raisonnement. Cela n'empêche pas cependant mainte objection de se présenter à mon esprit.

THÉONAS. — Nous voici arrivés au seuil de mon ermitage. Entrez, mes amis, nous poursuivrons notre entretien quand vous aurez pris quelque repos.

JACQUES MARITAIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ALEXANDRE MILLERAND

Il y a eu un temps, qui n'est pas si loin de nous, où le nom de M. Millerand n'était plus prononcé. Les gauches l'avaient condamné à une sorte d'ostracisme à l'intérieur. Même alors, les personnes perspicaces estimaient qu'il n'avait pas donné sa mesure. Les renseignés connaissaient sa force et les raisons de sa fortune prochaine. Cependant, on ne parlait plus de lui. Il ne venait guère à la Chambre, siégeait à peine dans une ou deux commissions où ses apparitions étaient rares et fugitives. Il ne tentait rien pour se rappeler à l'attention. Il semblait qu'il eût abdiqué. Il se recueillait. Il attendait.

Il avait toujours marqué quand il avait été au pouvoir. Marqué d'abord par la sensation, on peut dire par le scandale. Collaborateur de Waldeck-Rousseau en 1899, *son passé socialiste avait épouvanté les conservateurs. Associé, dans ce ministère de « défense républicaine », au « fusilleur » Galliffet, il avait commencé à paraître comme un transfuge de la révolution sociale. Quelques années plus tard, il fut une des plus vigoureuses personnalités dont s'entoura M. Aristide Briand parvenu au pouvoir : les anciens socialistes se modéraient à vue d'œil. Déjà ce n'était plus le Millerand de* 1899. *Après cette rentrée, nouvelle éclipse, nouvelle métamorphose. Il reparaît en* 1912 *avec M. Poincaré, son ami de collège. Dans ce ministère, déjà « national », il représente la reconstitution militaire. Il prépare le service de trois ans. Il gagne les sympathies de la droite. Il poursuit son incarnation en* 1914, *lorsqu'il*

est rappelé, dès le début de l'invasion, au ministère de la Guerre, où il ouvre encore les portes aux conceptions de M. Albert Thomas.

Entre le Millerand de Waldeck-Rousseau, celui de M. Briand, celui de M. Poincaré, celui de 1914, *celui de Varsovie et de la Présidence, il y a des différences, il y a progrès continu. Dreyfusard ardent en* 1899, *n'a-t-il pas esquissé comme un vague regret dans un curieux article sur Péguy? Dès sa première retraite, n'avait-il pas prononcé contre le « régime abject », celui de M. Combes, une célèbre philippique qui lui promettait tout pour l'avenir, qui annonçait déjà le « Bloc national »? Assagi en* 1906, *patriote en* 1912, *il n'avait pas craint de se faire renverser par la réintégration du colonel du Paty de Clam. Il effaçait ainsi les souvenirs de son dreyfusisme ancien. Il passait aussi, aux yeux de la gauche la plus pâle, pour un abominable renégat. Dès lors, M. Millerand est classé. Il est l'homme des grandes organisations industrielles, défenseur qualifié et en quelque sorte patenté de l'ordre capitaliste. Le bruit court qu'il aurait réuni quatre millions pour un grand journal du soir, de conservation et d'ordre.*

L'homme de gauche, irréductible, devenu un homme de droite, non moins irréductible, opéra une transformation nouvelle en devenant le symbole du Bloc national. Il en fut le chef aux élections de 1919, *où il fit voisiner sur sa liste Heppenheimer et Breuillé avec Bienaimé et Barrès, regrettant de ne pouvoir accueillir Lauche, dissident mais non scissionnaire; puis il maria dans une même combinaison, sur la liste sénatoriale, Doumer et Steeg, Ranson et Raphaël-Georges Lévy, et bientôt, dans le ministère Isaac-Sarraut, dès lors béni par l'unanimité des partis, les radicaux intelligents qu'il avait sauvés de la faillite définitive, et auquel il conservait, par Steeg, les plus vastes espoirs et les plus longues faveurs, les républicains modérés dont il synthétisait les tendances et auxquels il rappelait discrètement la meilleure formule de Guizot, les catholiques enfin, satisfaits de la reprise des rapports avec le Vatican. Aujourd'hui, l'union sacrée affirme que l'élection de M. Millerand est un couronnement naturel. Il est convenu que cette apothéose lui a été imposée par l'évidence de l'intérêt national, qu'il ne l'a point sollicitée, qu'il s'en est obstinément défendu. La gloire ne saurait aller plus haut.*

Pour connaître M. Millerand, il faut savoir qu'il n'y a pas eu moins de diversité aux premières étapes de sa vie politique, avant qu'il ne devînt ministre. Car il a été député longtemps avant d'arriver au pouvoir. Les historiens s'en souviennent. Et ils ont raison de s'en souvenir.

Nulle carrière ne fut plus ondoyante. Les évolutions de M. Aristide Briand sont célèbres : évolutions d'un dilettante! Que sont-elles et que valent-elles à côté des évolutions d'un doctrinaire? Car Millerand n'est pas, en apparence du moins, un dilettante. C'est un logicien. Il est allé du radicalisme démocrate au socialisme, du socialisme à la conservation, de la conservation à l'ordre national. Mais pour qu'il ait été salué avec cet enthousiasme à son entrée dans le parti de l'ordre, pour que son adhésion ait eu ce prix inestimable aux yeux des conservateurs, il fallait qu'il eût marqué son importance dans le parti opposé et qu'il eût forgé dans ce parti les plus dangereuses, les plus redoutables formules.

Les historiens seuls se rappellent que M. Millerand, conseiller radical-socialiste de Passy dès l'âge de vingt-cinq ans, député de Paris l'année suivante, fut, en 1882, *l'avocat des grévistes de Monceau-les-Mines et en* 1886 *celui des assassins de Decazeville. Certains savent que, l'un des chefs de l'extrême gauche, il fut le fondateur du parti socialiste, l'adversaire irréductible de l'opportunisme et de l'oligarchie financière. Quelques-uns n'ignorent pas non plus qu'il est l'auteur du fameux discours de Saint-Mandé, prononcé en* 1896, *quand, au lendemain des élections municipales, on fêtait la victoire socialiste. Mais qui se souvient de la plaidoirie de* 1886 *pour Souquières, l'un des assassins du contremaître Watrin, jeté par la fenêtre de la mairie de Decazeville en pâture à la foule qui le mit en pièces? « Les auteurs de cet acte, disait M. Millerand, ce n'est pas Souquières, c'est la misère! » Et pour influencer les jurés du Rouergue, il évoquait le spectre de la prochaine révolution, devançant de vingt ans la tragédie bolcheviste : « La fin de ce siècle est grosse d'événements! Si l'on veut empêcher l'explosion formidable qui se prépare, il faut éviter de prononcer une sentence de vengeance et de colère! »*

Qui se souvient encore que M. Millerand, aujourd'hui chef de l'État, ayant, en 1892, *créé l'Union socialiste, flétrissait comme une des plus impardonnables infamies du régime le privilège de la Banque de France, « grâce auquel, s'écriait-il, s'instaure cette royauté de l'or qui prétend traiter d'égal à égal avec la République! » De quel méprisant haussement d'épaules M. Millerand eût, vingt ans plus tard, à son banc de ministre, accueilli cette tirade d'écervelé! Et qui sait au juste les trois points que M. Millerand formulait dans le discours de Saint-Mandé comme le « programme minimum » du socialisme, programme auquel le parti dont il était le chef donna, le lendemain, une formelle adhésion : conquête des pouvoirs publics, socialisation des instruments*

de travail, entente internationale des travailleurs? M. Millerand n'encourage plus la conquête et la socialisation des instruments de travail.

Mais qu'on ne croie pas, au moins, que ce soit par goût d'un humour facile que nous rappelons ses contradictions, et aussi la solennelle promesse de ne jamais pactiser avec l'opportunisme et « les amis de M. Jules Ferry ». Ce n'est pas non plus pour signaler et illustrer ce brocard, souvent répété à propos de M. Briand et devenu si banal, que les braconniers repentis font les meilleurs gardes-chasse. C'est parce que cette documentation sur les doctrines successives et les attitudes successives de M. Millerand, militant révolutionnaire, assidu de la Loge de la rue Rondelet, conseiller et député d'extrême gauche, fondateur de parti, doctrinaire de la révolution réformiste, ministre dreyfusard, enfin nationaliste, défenseur de l'ordre, protecteur du capital, président du conseil et chef d'État, permet d'examiner ce qu'on peut attendre dans l'avenir d'un homme dont le passé est ainsi déterminé.

Nous en avons assez dit pour montrer combien est enfantine et vaine la légende d'un Millerand impassible, fermé, ennemi de la popularité et de la démagogie. Son œuvre témoigne d'une infinie souplesse dans la conception, d'une aptitude remarquable aux évolutions progressives et savantes menées contre vents et marées, autrement étudiées et raisonnées que celles de M. Briand qui est un artiste et un enfant gâté de la fortune. M. Millerand, dit-on, ignorant des couloirs et des intrigues, des vaines déclamations et des combinaisons louches, loin des acclamations et des opprobres de la foule, plaide et gagne des dossiers pour la nation. Il y a là une vue un peu sommaire. M. Millerand plaide le dossier qu'il faut, et quand il faut. Il méprise les hommes et ne se soucie point des imbéciles. Voilà la vérité et l'un des éléments de sa force. Et pour ces imbéciles, il dédaigne de se dépenser en vaines paroles. Il aime la nation et la sert, mais il faut qu'il soit à même de la servir selon sa volonté. Le pouvoir, les uns le conquièrent par la démagogie, les autres par des méthodes différentes. La démagogie n'est pas la méthode de M. Millerand : ne disons pas tout à fait cela. Mais il y a l'heure de faire de la démagogie et l'heure de n'en point faire. M. Millerand sait choisir l'heure et attendre. Ses plaidoiries d'autrefois furent démagogiques, son discours contre l'opportunisme et la Banque de France fut de la démagogie, de la pire démagogie de gauche, parce que c'était alors le seul moyen de rapprocher un homme du pouvoir. Sa formule heureuse sur le « régime abject », le rétablissement des retraites militaires, c'était aussi une certaine sorte de démagogie.

La démagogie est un moyen. M. Millerand ne l'a pas négligé. Nous ne le lui reprochons pas. Mais constatons-le. Devenu tout à fait un des premiers personnages de l'État, ayant la taille et l'étoffe d'un homme d'État, il a méprisé la démagogie, dont il n'avait plus besoin. Là encore il a bien fait. Mais constatons-le toujours.

M. Millerand s'est composé un personnage dont il ne sort pas. Myope, volontaire, brutal et distant, il sait être charmant dans l'intimité. Il estime que ce charme est peu efficace. Il sait que les foules, quand elles ont confiance en un homme, aiment être rudoyées et menées le bâton haut. Sa psychologie très sûre est faite à la fois d'intuition et d'expérience. Son moyen n'est pas, comme celui de M. Briand, de se tenir en communion constante avec tous les mouvements d'une âme collective : c'est un système étudié, prouvé, adopté, où il s'enferme, dont il ne sort plus et qui est excellent. Il a raison. Car il aime la nation (à condition qu'elle le prenne pour premier de ses serviteurs), mais il méprise les hommes et les masses. Là encore il a raison et il le démontre. M. Millerand, dans la vie, est un démonstrateur victorieux. Et tout cela lui constitue un personnage d'un intérêt puissant.

Il possède, on n'y prend pas assez garde, les qualités maîtresses de M. Briand et celles de M. Clemenceau réunis. Il ne possède aucun de leurs défauts. Ainsi il évite l'écueil où ceux-là échouent. Il a de M. Clemenceau la vision nette, la passion de l'autorité, le dédain de la formule, la clarté de l'expression et le dur mépris des foules. Il n'en a ni l'incohérence fâcheuse, ni la méchanceté gratuite, ni l'inutile esprit. Il a de M. Briand le sens de l'évolution, le goût des combinaisons mûries et précises. Il n'en a ni l'impatience ni la mollesse, ni le goût des complications. Et sa vie, aussi agitée, est plus une et plus harmonieuse.

Patient, opiniâtre, M. Millerand a conquis le pouvoir. Il s'est affirmé, d'abord, par la démagogie, parce qu'il ne pouvait s'affirmer autrement à l'époque où il débutait : l'avenir semblait appartenir à l'extrême gauche. Ensuite, il s'en fait admirer et craindre, par sa valeur et ses formules. Puis, craint, il a su composer sans rien renier, parce qu'il n'avait pas eu l'enfantillage de s'enliser dans les sectarismes inutiles et suspects.

Il est sorti victorieux de l'épreuve du pouvoir, et il y a appliqué les idées qu'il y a affirmées.

Il a deviné ensuite, le premier, tout ce que donnait de force irrésistible à un homme de savoir être au-dessus des partis. Impassible et tranquille, il a bravé l'impopularité la plus apparente pour donner à

la droite les gages indispensables qui devaient consacrer sa personnalité nouvelle. Il a dépouillé le vieil homme. L'adhérent de la loge Diderot est en sommeil. L'ancien rédacteur en chef de la Lanterne *a l'air d'avoir été vraiment tué par Mme Paulmier. Ainsi, M. Millerand est récompensé d'avoir un esprit vigoureux et un caractère fort. Il a méprisé les écueils apparents et tenus pour négligeables des fantômes qui eussent effrayé un autre. Et ce qui a accru son mépris des hommes, c'est sans doute d'avoir vu autour de lui, dans la canaille comme chez les chefs d'État, tant d'imbéciles et de pusillanimes médiocrités.*

Les connaisseurs ont admiré naguère qu'il eût été le président du Conseil désigné à la fois par M. Clemenceau et par M. Deschanel. Tout le monde ne sait pas avoir cette maîtrise puissante, préparer de ces étonnants résultats. Tout le monde ne sait pas cacher une volonté tenace, une haute ambition, sous le masque d'une impassibilité dédaigneuse et d'un désintéressement lassé.

Les connaisseurs qui ont apprécié la manière dont Millerand couronne l'édifice de sa vie en devenant le chef suprême de l'État, après une carrière commencée en 1885, *donnent des preuves de leur clairvoyance, mais aussi de leur injustice, car ils ne tiennent pas compte d'un facteur indispensable qui était d'avoir les dons d'un homme d'État. Millerand, qui a visé ce but depuis trente-cinq ans, y arrive facilement sans que son ambition ait jamais apparu et ait été devinée de personne. Nul n'a donc pu y prendre garde et lui préparer d'embûches. Sans doute, l'heure favorable de la crise, le choix d'un comparse impossible (M. Jonnart), les refus vite suivis d'une inclination progressive à des instances irrésistibles, tout cela fut, en cinq jours, l'exécution adroite d'un plan parfaitement réglé. Mais quoi? Le difficile n'était pas là. Il n'était pas de faire accepter la carte forcée, mais de faire que cette carte fût justement la carte forcée. Il a fallu, auparavant, faire la politique du pays avec cette puissante intuition et cet esprit de décision dont seul, peut-être, M. Millerand était capable.*

La France attendait vis-à-vis de la révolution, vis-à-vis de l'Allemagne, vis-à-vis de l'Angleterre, l'attitude de notre premier ministre. Encore fallait-il deviner cette attitude, savoir la prendre, oser la prendre. Dans un pays où tout le monde fuit les responsabilités et craint les affaires, c'est une rare fortune d'avoir été l'homme qui sait — comme en Pologne — jouer des coups hasardeux. M. Clemenceau avait risqué aussi, et il eût pu recueillir de la même manière la récompense de son esprit de décision, s'il ne s'était empressé, selon son habitude, de gâter

lui-même son affaire. Il n'avait pas les qualités qui lui eussent permis de ne pas la gâter. M. Millerand récolte parce qu'il a joint l'équilibre et le bon sens au tempérament.

Mais on comprend qu'à un tel homme la présidence de la République ne suffise pas. C'est beau qu'elle lui soit dévolue alors que la droite considère son élection comme une victoire et que la gauche s'incline en maugréant, et que le pays, insoucieux de ces disputes, l'acclame d'un cœur unanime et sincère. Que lui importe? Ce que veut M. Millerand, c'est gouverner, gouverner longtemps, avec de la sécurité et de la stabilité, et ce qu'il y a de meilleur dans cette volonté, c'est que le pays, évidemment, désire la même chose. Mais dans l'état actuel de nos institutions, est-ce certain? Est-ce possible? Reviser! *dit Millerand. Ah! certes, la Chambre ne demande pas mieux, encore que « reviser » soit pour elle une formule un peu imprécise et vague comme la « nationalisation » pour les cheminots en grève. Mais le Sénat! Voilà qui est bien moins probable. Et le duel qui va s'engager, c'est l'histoire de France de demain. N'oublions pas, seulement, que si M. Millerand est assez souple pour attendre, il a une volonté trop forte pour renoncer.*

★★★

François Buloz au Théâtre-Français.

François Buloz, fondateur directeur de la *Revue des Deux Mondes*, compte aussi dans l'histoire de notre théâtre. Nous l'avions trop oublié. Nommé commissaire du roi près le Théâtre-Français par ordonnance du 17 octobre 1838, il géra la Comédie presque dix années pleines, jusqu'au 20 mars 1848. Il était alors devenu administrateur, en titre comme de fait, et gouvernait — constitutionnellement, selon le fameux décret de Moscou — la scène de la rue de Richelieu tandis qu'il régnait en maître à la *Revue*, rue Saint-Benoît. Comme Janus, il portait double visage ; l'un, chez lui, tranchait net ; l'autre, chez les comédiens, négociait, conciliait, transigeait. Ce dédoublement soutenu n'est point le signe d'un butor, et voilà démentie la légende du rustre imaginée par A. Dumas père et Barbey d'Aurevilly. « Au fond, Fr. Buloz était un politique, remarque son beau-frère Henri Blaze. M. Molé et M. Thiers, qui l'ont pratiqué, le savaient bien. »

Mais comment son souvenir n'eût-il pas été défiguré? Ce critique qui n'écrivait point, dont la sentence muette était exécutoire, tenait

dans sa main la double ambition des littérateurs bien pensants : être imprimé à la *Revue des Deux Mondes*, être joué à la Comédie-Française. C'était bien là de quoi faire crier à la dictature. Si arrangeant qu'il fût au théâtre, il ne laissait pas d'y faire des mécontents. Ainsi cumula-t-il deux sortes d'inimitiés : celles de la rue Saint-Benoît et celles de la rue de Richelieu.

Cette place de commissaire royal, il l'avait sollicitée longtemps auprès des ministres et des hommes d'État qu'il rencontrait. Car, depuis que la *Revue* donnait une chronique politique, son directeur était devenu une puissance. Sérieux, têtu, finaud, âpre au travail comme au gain, ce bourgeois-paysan plaisait à Louis-Philippe qui lui savait gré d'avoir mis l'ordre dans le tumulte romantique. Il convenait qu'il appliquât à l'art dramatique la discipline qu'il avait imposée à la librairie.

F. Buloz désirait d'autant plus étendre par cette charge son influence littéraire que la situation matérielle de la *Revue* ne répondait pas encore à sa prospérité morale. Financièrement, elle végétait. Les modestes appointements du commissaire lui permettraient d'abandonner son traitement de directeur à la *Revue*, pour la soulager d'autant des charges qui la grevaient.

Dès janvier 1838, M. de Montalivet, ministre de l'Intérieur, promettait à Buloz de l'investir à l'occasion de la naissance du comte de Paris. Mais le baron Taylor, titulaire de l'emploi, refusait sa démission. En échange, le ministre offrit la place de bibliothécaire à l'Intérieur. Homme d'action, Buloz dédaigna cette sinécure où il poussa son cher poète Alfred de Musset. Enfin, après quelques tribulations, Taylor se démit et Buloz fut installé sans cérémonie auprès de M. Vedel, directeur gérant de la Comédie-Française.

Vedel, ancien caissier, représentait les comédiens, dont il dépendait. Le commissaire, ne relevant que du ministre, tempérait seul la souveraineté du comité des sociétaires. Entre auteurs et acteurs dont se heurtaient les prétentions, il tenait le rôle difficile d'arbitre qui pouvait en appeler, avec l'aide du ministre, à la commission des théâtres, voire même au Conseil d'État. De ces maigres pouvoirs, Buloz tira si bon parti qu'il supplanta Vedel dans la confiance même des comédiens. En décembre 1840, le directeur gérant dut se retirer, laissant ses pouvoirs à Buloz qui les joignit aux siens. Le traitement du commissaire fut doublé comme son autorité et porté de 6 000 à 12 000 francs par M. de Rémusat, en récompense de ses utiles services et pour reconnaître les soins nouveaux qu'exigeait de sa part l'administration du théâtre depuis qu'il l'avait replacé sous l'empire du décret de Moscou. Enfin, par ordonnance du 30 août 1847, Fr. Buloz

était nommé administrateur. Selon l'article 2 de l'ordonnance signée la veille qui réglait le nouveau régime au Théâtre-Français, l'administrateur remplissait les fonctions attribuées au commissaire par le décret du 15 octobre 1812.

Comme l'eau à la rivière, les pouvoirs affluent vers l'homme de gouvernement. Bien que, dans son esprit, la Comédie-Française ne dût être qu'une auxiliaire de la *Revue des Deux Mondes*, Fr. Buloz la soignait comme son bien propre. Il y apportait, comme chez lui, le goût profond des lettres, « de l'art sérieux » et ce sens pratique qui pourchasse les abus nuisibles à la bonne marche d'une maison. Malgré sa brillante troupe, — Mlle Mars, Rachel, Anaïs, Arnould Plessy, Augustine et Suzanne Brohan, Beauvallet, Régnier, Ligier, Firmin, etc., — notre première scène était devenue la dernière, faute d'un bon ménage. Fr. Buloz trouvait à son entrée un déficit de 60 000 francs. La Comédie, locataire du roi, ne payait même pas son loyer. Elle s'en tirait en jouant les pièces de M. Empis, directeur des domaines de la liste civile, qui accordait, contre traités en bonne forme, délai sur délai. Et cependant, par son crédit, Fr. Buloz obtint du roi, propriétaire si négligé, la réfection de la salle.

Mais les créanciers de la maison lui étaient moins redoutables que les auteurs et les acteurs dont l'envahissante personnalité dévorait les intérêts collectifs. A. Dumas incarna pour F. Buloz les abus d'auteur, le trafic des primes et des billets de faveur ; Rachel les abus d'acteurs qui de leur engagement ne retenaient que les avantages, sans les obligations

A. Dumas avait pris la douce habitude de s'assurer — et souvent de toucher d'avance — deux primes pour une pièce : l'une de 6 000 francs au ministère de l'Intérieur, l'autre de 5 000 francs au Théâtre-Français. Ces 11 000 francs compensaient pour lui la perte de ses droits d'auteur qu'il avait aliénés d'avance à des marchands ou à des chefs de claque. Aussi se hâtait-il de bâcler sa pièce pour empocher ses primes, sans le moindre souci de la fortune qui lui serait réservée. Ministre et sociétaires, las de ces procédés, firent signifier par Buloz à Dumas qu'il rentrerait dans le droit commun. Désormais il n'obtiendrait plus les encouragements dont M. Hugo et M. Scribe s'étaient bien passés. C'est à Buloz, simple intermédiaire, dont les torts étaient tout de bienveillance et de faiblesse, que Dumas garda rancune. Il le lui fit bien voir en 1853, dans son journal *le Mousquetaire*. Un procès s'ensuivit et le tribunal condamna Dumas et l'un de ses secrétaires, Rusconi, à une amende pour diffamation et à l'insertion dans les journaux.

Rachel venait d'être engagée au Théâtre-Français quand F. Buloz

survint. Il s'employa de son mieux auprès du ministre et des comédiens pour l'attacher à la Comédie. Dès qu'elle eut vingt ans, il la proposa comme sociétaire, pour l'année suivante. Le ministre accorda que la jeune artiste toucherait, comme fixe, une part de 42 000 francs sur la subvention de 200 000 francs versée par l'État, plus 64 feux et une représentation à bénéfice, au total 55 000 francs environ. Enfin, il fut entendu que la nouvelle sociétaire jouirait d'un congé annuel de trois mois. Le premier voyage de Rachel à Londres en juin 1841, véritable triomphe, lui tourna la tête. Les trois mois de congé habilement exploités lui rapportaient bientôt cent mille francs net. Dès 1843, il apparut que les neuf mois de service au Théâtre devenaient l'accessoire pour la tragédienne et son congé, le principal. Elle se ménageait à Paris durant les mois de service, pour suivre au dehors les tournées accablantes du père Félix. Elle ne jouait guère que six à sept fois par mois à Paris, mais quatre fois par semaine en province ou à l'étranger. Pourtant la fortune du Théâtre dépendait d'elle. Buloz temporisait, négociait, avant de prendre des mesures de rigueur : « Un procès ne remédierait à rien, déclarait-il aux sociétaires irrités, quand Mlle Rachel serait à Saint-Pétersbourg. » La Commission des théâtres royaux, enfin saisie de sa réclamation, venait d'armer l'administrateur contre l'artiste rebelle, quand la révolution de Février éclata. Un mois après, Ledru-Rollin destituait F. Buloz.

Si ces questions de ménage ne lui avaient pas permis les vastes projets, du moins son administration n'avait pas été inutile à l'art « sérieux ». Il réconciliait Hugo avec la Comédie-Française, y amenait Musset, jouait le *Lucrèce* de Ponsard, rendait au public, avec Rachel, ces héroïnes de Racine qui, jusqu'ici réputées raisonnables, accusaient plus de passion que leurs rivales romantiques. Sainte-Beuve, qui ne prodiguait pas l'éloge à son directeur, remarquait en juillet 1843 que dans la stérile abondance de l'heure, deux faits seuls avaient marqué dans l'ordre de poésie : Rachel et la *Lucrèce* de Ponsard. Fr. Buloz n'y était pas étranger.

Regretta-t-il le théâtre et les comédiens? Peut-être à son départ. L'on ne quitte pas d'un cœur léger un poste de labeur. Mais son regret s'envola vite. Contre son attente, la République, qu'il craignait tant, l'enrichissait. « Cette monarchie de 1830 que vous avez crue si magnifique pour moi, écrivait-il plus tard à G. Sand, n'a jamais tant fait pour ma sécurité, car, en me donnant une situation médiocre, très difficile à tenir, qui absorbait tout mon temps, elle m'avait presque paralysé dans mon industrie. »

Une charmante femme, la sienne, avait pressenti l'heureux destin de la *Revue*, qui lui semblait dans la tourmente plus opportune que

jamais. « Au moment où les spectacles, les réunions sont négligés des plus fidèles, la lecture est la seule distraction que l'on se permette et qui ne choque les susceptibilités de personne. Les grandes questions qui se débattent, les discussions amenées par la reconstitution de toute une société sont, sans contredit, des éléments au milieu desquels la *Revue* peut élever sa voix. »

Ce n'est pas la moindre nouveauté du second et pimpant volume de Mme Marie-Louise Pailleron que cette entrée dans l'histoire littéraire de Mme François Buloz. Elle y a sa place, un coin discret mais attirant où elle cause devant sa table à ouvrage. Les lecteurs des deux volumes, *François Buloz et ses amis*, mettront près d'elle sa fille et sa petite-fille, dignes héritières de son esprit. L'une a transmis la tradition orale, l'autre, la recueillant, y a joint la tradition écrite de cette étonnante vie de F. Buloz. Toutes deux ont bien mérité de l'histoire des lettres.

Amédée Britsch.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La guerre russo-polonaise, 1er septembre. — *L'armée russe du général Budienny, qui faisait, depuis plusieurs jours, des efforts désespérés pour rompre le front polonais, est battue et presque entièrement détruite, à Zamosc, par le général Haller.*

2 septembre. — *L'armée lituanienne, commandée par des officiers allemands, ouvre les hostilités contre la Pologne, dans la région d'Augustowo et de Suwalki.*

6 septembre. — *Après s'être retirés devant les Lituaniens, afin d'éviter l'effusion de sang, les Polonais font savoir qu'ils sont prêts à faire appel à l'arbitrage de la Société des nations. De leur côté, les Lituaniens acceptent le principe d'une entrevue de délégués des deux peuples, où sera tracée une ligne de démarcation entre les armées en présence.*

13 septembre. — *Violant l'armistice conclu, les Lituaniens attaquent de nouveau les Polonais, près du village de Sejny.*

L'Allemagne et le traité de paix, 2 septembre. — *Le gouvernement allemand accepte les réparations très modérées exigées par la France dans l'affaire du consulat de Breslau. La France a toutefois consenti une concession : ce n'est pas le chancelier Fehrenbach qui présentera à notre ambassadeur à Berlin les excuses de l'Allemagne, mais*

seulement le ministre des Affaires étrangères du Reich *et le ministre de l'Intérieur prussien.*

En dépit de cette modération et de cette concession, les attaques de la presse allemande contre la France redoublent de fureur.

3 septembre. — *Les cheminots allemands arrêtent, à Erfurt, un train français de vivres et de munitions destiné à nos troupes d'occupation en Haute-Silésie, et font sauter un wagon contenant un million de cartouches.*

6 septembre. — *Note allemande proposant la nomination d'une commission neutre pour enquêter en Haute-Silésie. Cette proposition, qui révèle la politique tenace de l'Allemagne et ses efforts pour se reconstituer du côté de l'Est, est repoussée par la Conférence des ambassadeurs, qui rejette aussi une demande de l'Allemagne tendant à autoriser des milices extraordinaires en Prusse orientale sous le prétexte de garder les Russes qui ont franchi le frontière et ont été internés.*

8 septembre. — *Les délégués allemands à Paris remettent une note par laquelle le gouvernement du* Reich *attire l'attention des Alliés sur ce fait que, par suite des événements de Haute-Silésie, la production du charbon a fortement baissé, et prétend réduire en conséquence ses envois et fournitures de combustible.*

12 et 13 septembre. — *MM. Millerand et Giolitti se rencontrent à Aix-les-Bains; ils affirment la nécessité de l'accord entre les Alliés et de l'exécution du traité de Versailles, mais annoncent que la France et l'Italie réservent leur liberté d'action en ce qui concerne le gouvernement des soviets.*

Angleterre, 2 septembre. — *Le soulèvement continue en Mésopotamie. Une colonne anglaise subit des pertes importantes à Samavah.*

10 septembre. — *Le* Daily Herald, *organe travailliste, reconnaît qu'il a reçu l'offre d'une subvention de* 75 000 *livres sterling du gouvernement des soviets.*

13 septembre. — *Les prières des agonisants sont récitées dans toutes les églises de Dublin pour le lord-maire de Cork, qui fait la grève de la faim et est à toute extrémité. Le gouvernement britannique refuse énergiquement la mise en liberté de M. Mac Swiney.*

— *La menace de la grève générale des mineurs pour le* 27 *grandit du fait que de nombreuses branches d'industrie se déclarent prêtes à faire cause commune avec les mineurs.*

Italie. — *Depuis le début de septembre, les ouvriers métallurgistes de Milan et de Turin se sont emparés des usines, où ils prétendent établir le contrôle ouvrier.*

En dépit de l'échec des extrémistes du parti socialiste et du triomphe des tendances modérées représentées par les syndicalistes de la C. G. T.,

à la conférence de Milan, le 11 septembre, aucun accord n'est encore survenu entre les patrons et les ouvriers, et la situation demeure tendue.

M. Giolitti a convoqué à Turin les délégués de la C. G. T. et des industriels.

Belgique, 4 septembre. — *Entrevue de MM. Millerand et Delacroix à Versailles, constatant l'entier accord de la France et de la Belgique.*

13 septembre. — *Notification officielle de l'accord militaire franco-belge, signé le 7 courant entre le maréchal Foch et le général Maglinse, chef d'état-major belge.*

États-Unis, 15 septembre. — *Les élections pour l'État du Maine donnent aux républicains une majorité énorme. Depuis 1840, les résultats électoraux de cet État sont considérés, aux États-Unis, comme une indication certaine sur le résultat de l'élection présidentielle de novembre.*

A. M.

N.D.L.R. — Voir, à la page 3 de notre couverture, *la Quinzaine financière*. Sous ce titre, nous donnerons régulièrement chaque quinzaine des notes sur le marché financier rédigées en toute indépendance et qui sont destinées à servir d'indication aux détenteurs de capitaux. Inspirées des idées et des principes que notre directeur a exposés dans son livre désormais classique : *Comment placer sa fortune*, elles serviront à la conservation et à la défense des patrimoines français.

Le Gérant : Robert Tisné.

PARIS — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25472.